

68302.02

PN-AAAL-780

62

ISN = 14732

REPUBLIQUE DU NIGER  
MINISTERE DU DEVELOPPEMENT RURAL  
PROJET GESTION DES PATURAGES

*Niger Ministry of Rural Development*

NGAYNAKA : l'Elevage selon les WODAABE du Niger

*" Herding according to the Wodaabe*

Rapport preliminaire - Discussion paper

Angelo B. Maaliki  
Novembre 1981

Projet Gestion des Paturages  
Tahoua, Niger

### Le Projet Gestion des Pâturages et Elevage

Le Projet Gestion des Pâturages et Elevage, un programme commun géré par le Gouvernement du Niger, Ministère du Développement Rural, et l'USAID, mène depuis 1979 des études au centre de la zone pastorale du Niger. Le rapport final de cette première phase est prévu pour décembre 1982.

### Rapports préliminaires

Ces rapports présentent des résultats préliminaires, des rapports de consultants et certains chapitres du rapport final.

L'information et les points de vue exprimés n'engagent que la responsabilité de l'auteur et ne reflètent pas nécessairement la position du Gouvernement du Niger ou de l'USAID.

Le but principal de mettre en circulation ces rapports est d'encourager commentaires et discussions.

Direction du Projet  
Gestion des Pâturages  
et Elevage  
BP 270  
Maradi  
République du Niger

NGAYNAKA :

L'ELEVAGE SELON LES WODAABE

Angelo B. Maaliki

Rapport préliminaire - Discussion paper

Novembre 1981

## AVANT - PROPOS

Le mot NGAYNAAKA a pour tout boDaaDo un énorme pouvoir évocateur, parce qu' il ne désigne pas seulement une activité ( l'élevage ), mais une manière d'être et d'exister, non seulement des techniques et des méthodes, mais une sagesse et une philosophie.

Ces pages voudraient être une simple introduction à cet élevage que tout gaynaako ( éleveur ) boDaaDo mène dans le Niger. Elles n'ont pas la prétention de systématiser ni d'interpréter : elles veulent simplement décrire et montrer.

La première partie de cette étude constitue une description de certaines données essentielles de l'élevage boDaaDo, avec un aperçu sur la structure du troupeau, sur la méthode de conduite d'un troupeau, sur certaines techniques essentielles relatives à la gestation et à la naissance d'un veau, et enfin une introduction aux connaissances générales des plantes fourragères et des maladies du bétail.

La deuxième partie analyse de plus près certaines implications magiques, économiques et sociales de l'élevage des woDaaBe.

Enfin, une troisième partie, prenant du recul par rapport au donné immédiat, introduit à un certain nombre de thèmes de réflexion que les woDaaBe eux-mêmes font à partir de leur expérience.

Les pratiques et les méthodes sont celles des  
 woDaaBe vivant à l'intérieur de la zone du Projet  
 NRL. Le plus souvent possible, les différences  
 régionales, par rapport aux pratiques, aux coutumes  
 ou à la langue, ont été rapportées.

. . .

#### Nota

- Les trois majuscules " B, D, Y " désignent, faute de caractères appropriés, les trois consonnes dites implosives ou glottalisées. Le " ñ " désigne le " n vélaire ". Le " c " est toujours prononcé " sh " par les woDaaBe.
- Les chiffres renvoient au chapitre et au paragraphe.
- boDaaDo est le singulier de woDaaBe . Tous les mots en fulfulde ( langue des woDaaBe ) sont soulignés.

T A B L E D E S M A T I E R E S

<u>INTRODUCTION: L'Année Nomade</u> . . . . .	p. 5
 <u>PREMIERE PARTIE</u> . . . . .	 23
A. <u>LE TROUPEAU</u>	
I. Structure du troupeau . . . . .	24
II. Conduite du troupeau . . . . .	39
B. <u>TECHNIQUES ESSENTIELLES</u>	
III. La gestation de la vache . . . . .	47
IV. Le vêlage . . . . .	54
V. Soins au nouveau-né . . . . .	59
C. <u>CONNAISSANCES</u>	
VI. Les principales plantes fourragères. . . . .	63
VII. Les principales maladies du bétail . . . . .	75
 <u>DEUXIEME PARTIE</u> . . . . .	 89
A. <u>MENTALITE MAGIQUE ET ELEVAGE</u>	
VIII. Pratiques magiques et élevage. . . . .	90
IX. Le troupeau et ses malheurs . . . . .	94
B. <u>STRATEGIES DE L'ELEVAGE</u>	
X. Stratégies traditionnelles . . . . .	100
XI. Economie et exploitation du troupeau . . . . .	112
XII. Elevage et vie sociale . . . . .	119
 <u>TROISIEME PARTIE</u> . . . . .	 131
A. <u>REFLEXION</u>	
XIII. Le bétail et l'élevage dans les Pro- verbes . . . . .	132
XIV. Elevage et tradition . . . . .	140
 <u>CONCLUSION</u> . . . . .	 147
 <u>ANNEXES</u> . . . . .	 152

## INTRODUCTION

### L'ANNEE NOMADE

Pour comprendre la vie et l'élevage des woDaaBe, il faut embrasser d'abord, avec un regard d'ensemble, le cycle des saisons.

Chaque saison a ses caractéristiques propres : sa manière de vivre, son rythme, ses problèmes, ses stratégies, ses techniques, ses travaux etc. On ne peut saisir de l'intérieur la vie des woDaaBe, sans avoir toujours à l'esprit cette profonde dépendance de l'alternance des saisons.

Cette petite introduction va donner une description simple et schématique des huit saisons qui forment l'année boDaaDo.

#### PREMIERE SAISON : KOKKOBE

( de fin Mai à fin Juin ).

On désigne cette saison avec plusieurs noms :

- kokkobe ( ou: kokke ), qui vient du mot hokkere : longs intervalles entre les pluies.
- guluwe ( qui vient du mot wula-wuli : chaleur torride que l'on connaît à l'époque des vents chaude ( keni guldI ).
- balDe duule : " les jours des nuages."
- balDe keB-keB : du verbe heBa, obtenir ; l'époque pendant laquelle on obtient un peu, mais cela ne dure pas; un jour on obtient et un jour on n'obtient pas.

Avec les premières tornades, les woDaaBe abandonnent les points d'eau ( puits, puisards, forages) et commencent à " suivre les nuages " (1). Dès que l'on apprend que la

---

(1). Tokka duule

pluie est tombée quelque part, on déménage.

Les familles commencent à se regrouper ; il ne s'agit pas encore des rassemblements prévus à la saison des grosses pluies, mais de simples rencontres. Les woDaaBe se retrouvent aux mêmes endroits, en cherchant tous la même chose. Ils font ce qu'ils appellent seeda-fotta : on se sépare, pour se retrouver aussitôt plus loin.

Le Baartol, long déplacement avec changement complet de secteur de pâturage, est typique de cette saison. C'est une époque d'extrême mobilité. On ne peut pas rester sur place.

Les premières précipitations sont très localisées et la végétation reprend vie d'une manière très différente d'un endroit à l'autre. C'est cela qui explique tous ces déplacements : les éleveurs quittent les zones où la végétation est encore dormante, et rejoignent les zones où elle est en plein développement.

Fatigué par une longue saison sèche, où il faut constamment trouver un difficile équilibre entre la recherche de nouveaux pâturages et le besoin de rester proche des points d'eau, le berger boDaaDo se rue n'importe où, du moment qu'il pense y trouver du changement, en faisant pâturer ses bêtes près des premières mares.

On quitte l'endroit où l'on a passé la saison sèche et on commence la nouvelle année. Les gens rient d'eux-mêmes : ils disent qu'ils font comme l'autruche (n'aw), qui aux premiers coups de tonnerre, se dirige vers les lieux où les nuages ont commencé à traverser le ciel.

L'amaigrissement considérable du bétail est une autre caractéristique de cette saison. On ne parle même plus de foyre, c'est-à-dire de simple amaigrissement, mais on emploie des mots spéciaux : ñalbel ou ulfel, c'est-à-dire déperissement(1). Avec l'arrivée des premières pluies, en effet, les vaches "sentent" la nouvelle saison, "sentent" l'humidité : elle ont besoin de l'herbe fraîche et refusent la paille ( qui, mouillée par la pluie, n'est plus du tout apétissante). Tout en pouvant boire à volonté, les bêtes ne grossissent pas et ont faim. C'est surtout grave pour

---

(1). Le ulfel désigne un véritable état de famine, même si l'état général des bêtes est bon. Le ulfel a un signe extérieur caractéristique : les bêtes ont toujours des "larmes" dans les yeux. Les bêtes qui sont obligées à pâturer du sorkere (petites touffes d'herbe nouvelle au milieu de paille ancienne) sont prédisposées au ulfel.

les moutons : leur ~~déperissement~~ est très inquiétant et souvent fatal (ils font des pneumonies foudroyantes). Ce sont pourtant les mêmes moutons qui, après quelques jours, peuvent profiter le mieux de la première herbe fraîche (keccum), qui pousse par-ci par-là. Ensuite c'est le tour de jeunes veaux et enfin, des vaches adultes, qui se mettent à brouter non pas " à pleine bouche ", mais juste ce qu'il faut pour subsister: il y a un mot spécial pour désigner cette manière de pâturer : happina ( ou: ñoppina)(1). Cela produit à la longue ses effets : à la fin du kokkobe, les bêtes commencent à se porter mieux. Elles ne sont pas encore tout à fait rassasiées, mais elles sont bien soulagées de leur état de famine. On dit alors qu'"elles ont craché la faim"(2), et que " leur ventre est désormais noir ", puisque leurs bouses sont en effet plus consistantes et plus foncées (3).

Cette saison du kokkobe est aussi l'époque d'une maladie saisonnière qu'on appelle pukka (et qu'on retrouve aussi pendant la saison du Yaawol, après les pluies, cfr.VII).

L'économie familiale est mise à rude épreuve pendant cette saison. Les vaches ne donnent presque plus de lait. Pour se nourrir, les woDaaBe doivent acheter de grosses quantités de céréales (à un moment de l'année où les prix sont très hauts). Le kokkobe est ainsi l'époque des grandes ventes : on vend davantage de bêtes qu'en toute époque de l'année.

D'un point de vue sanitaire, les gens sont très faibles: ils maigrissent beaucoup. Les enfants surtout sont très éprouvés.

Mais psychologiquement, le kokkobe est une époque de grande excitation : un nouveau hivernage recommence, avec tout son lot d'espoir .

---

(1). Happina ( ou ñoppina) est le verbe; alors que le nominal est kappol -(ou ñoppol).

(2). Tuuta weelo.

(3). DeeDi BaIwi, litt. les ventres ont noirci. La fin du kokkobe est appelée seeto, c'est-à-dire la fin de la saison sèche (ceeDu). Dans plusieurs régions du Niger, chez les woDaaBe comme chez les fulBe, le terme seeto est employé improprement pour désigner toute cette saison.

DEUXIEME SAISON /: KORSOL

( de fin Juin à fin Juillet ).

Après la longue épreuve de la saison sèche et les souffrances du kokkobe , le korsol est l'image du bonheur.

La brousse se remplit de prairies. Cela permet un certain apaisement de tout le monde, pour pâturer tranquillement. Déjà vers la fin de la matinée, les troupeaux sont rassasiés et on les voit ruminer à l'ombre des arbres.

En cette époque, les woDaaBe savent que la constellation de la Pléiade (Daccuki ) est visible à l'aube, à l'est : si l'année est bonne, ce signe du ciel correspond au moment où les troupeaux n'ont plus faim.

La production laitière est maintenant très importante. On dit généralement qu'elle est même plus importante qu'en pleine saison des pluies, parce que les pis des vaches n'ont pas encore cette " chair " (teewu ), qui empêche une parfaite lactation.

C'est à cette époque que les vaches ressentent un besoin impérieux de sel. Elles n'en consomment pas beaucoup, mais en ont besoin pour leur équilibre. Un bon berger continuera à leur en donner jusqu'à la saison du Yaawol, après les pluies, et même jusqu'à la saison froide, par petites rations (cfr. II.3).

L'herbe de la saison du korsol est idéale : on l'appelle woggo et on désigne par là cette petite herbe fine, qui n'a pas encore constitué des noeuds(1). Elle est opposée à l'herbe jokko ( herbe haute avec noeuds), typique de la saison des pluies avancée. L'idéal pour les woDaaBe serait de donner toujours au bétail ce type d'herbe tendre : c'est cette recherche qui expliquera les gros et pénibles déplacements au coeur de la saison humide, puisque cette herbe se trouvera plus au nord, car le début des pluies est décalé par rapport aux régions méridionales.

L'accident typique de cette saison est le rukkungo : certains types d'herbes (follere, nyaanyataare) dégagent dans le ventre des bêtes des forts gaz, qui peuvent tuer (cf. VIII)

---

(1) Parmi les jeunes herbes à l'état de pousse, les woDaaBe connaissent plusieurs herbes toxiques. Parmi elles, la Gisekia pharnacoides, la Zornia glochidata, la Peristrophe bicalcylata et le Tribulus terrestris. Elles procurent aux bêtes de violents cramps à l'estomac (Bohilol).

Autant la saison précédente était vécue sous le signe de l'instabilité et de la mobilité, autant le korsol est vécu sous le signe de la paix et de la tranquillité. On ne fait pas de gros déplacements (Baarti), mais on ne fait qu'aller ici et là, dans un même secteur (1).

Quand les bêtes sont rassasiées, le lait est abondant, et alors commence l'époque de l'année que les wofane aiment le plus, et qui est le symbole de la bénédiction : le ndunngu. La fin du korsol est déjà appelé holo-ndunngu.

Les marchés de la saison du korsol constituent encore un pôle d'attraction très grand. Pendant les veillées du soir (hiirde), on demande souvent aux autres de "patienter" et de ne pas commencer trop vite les grands déplacements, avant que tout le monde ait pu aller au marché.

A cette époque et pour plusieurs mois, l'alimentation est presque <sup>uniquement</sup> à base de lait : toute la production laitière est réservée à l'auto-consommation, et l'on ne pratique plus du tout de troc.

### TROISIEME SAISON : NDUNNGU (Août-Septembre)

Le ndunngu (ou le cœur de la saison des pluies) des wofane est caractérisée par des longs et importants déplacements. Il n'y a pas de véritables parcours, mais l'on suit un itinéraire qui dépend des régions et des habitudes des différents groupes. La brousse devient verte et même de loin l'on peut évaluer l'intensité et la signification du minawol, c'est-à-dire de la couleur foncée des collines et des vallées.

(1). Les petits déplacements sont appelés : dohenol, goncol ou cottol, cfr. X.1.

L'éclaireur ( cowtoo, garsoo ) du groupe a maintenant un travail très important. Il fait des tournées régulières : il peut même rester absent du campement plusieurs jours à la suite. A son retour, tout le monde se réunit en conseil ( kinnal ) dans lequel surtout l'éclaireur joue un rôle central. Pendant ces conseils ( tenus le soir et le matin ) tout le monde a droit à la parole. On décide les déplacements en fonction de la qualité des pâturages, de l'abondance de l'eau, de la présence d'autres groupes etc. (1).

En cette époque, les précipitations sont en général assez régulières. Mais l'on craint beaucoup le hokkore, c'est-à-dire tout intervalle de temps entre deux pluies. Le mois d'août connaît souvent un hokkore très long ( de 15-20 jours ). Il est très redouté, parce qu'il entraîne des déséquilibres énormes par rapport à la végétation et à la santé du bétail. L'eau peut devenir tout à coup rare : les petites nares peuvent disparaître, et les grandes devenir assez vite " grises", avec leurs eaux boueuses et fétides.

En plein adunngu c'est aussi l'époque de la rosée ( cammam, naafri ), qui est bénéfique pour les bovins. Les woDaaDe disent qu'une vache qui a passé toute la nuit au milieu d'une prairie baignée par la rosée, se réveille le lendemain avec un corps souple et tendre. Par contre, la rosée ne fait<sup>pas</sup> de bien aux chameaux : les chamelles ne donnent plus beaucoup de lait pendant cette saison (2).

A partir de cette époque et pendant toute la saison humide, les différentes unités familiales ( gure ), composées d'une ou plusieurs cuuDi<sup>(3)</sup> (sing. suudu, enclos d'une épouse) tendent à se regrouper en campements ( koDolle ) plus importants et plus peuplés. En cette saison, la

(1) En général, chaque lignage ( duDal ) a son propre garsoo.

(2) Selon les woDaaDe éleveurs de chamelles, le cycle des chamelles laitières est contraire à celui des vaches : elles ont une lactation maximale en saison sèche, au moment même où les vaches ne donnent presque plus rien.

(3) Selon qu'il s'agit de familles monogames ou polygames.

fraction ou unité lignagère ( taarde ) est ainsi regroupée en un petit nombre de koDolle : beaucoup de familles par campement. La région dans laquelle le taarde se déplace est relativement limitée.

Chaque hoDorde ( ou campement, sing. de koDolle ) est une communauté résidentielle effective, qui s'exprime essentiellement par la communauté de repas (cfr. XII.1). Les types résidentiels les plus courants sont ceux entre père et fils, entre frères, et entre frères et cousins parallèles.

La fin du ndunngu est appelée ndunngu holo Yaawol. L'hivernage " a vieilli, a grandi " (1), parce que désormais l'époque où la pluie cessera de tomber n'est plus éloignée. Les pluies intermittentes (2) qui, au début du ndunngu pouvaient tomber pendant toute la journée, ont cessé. Seuls de gros orages, toujours plus espacés, éclatent ici et là. De grandes et nombreuses nuages (3) traversent le ciel, balayés par le vent.

Vers la mi-septembre, les campements se trouvent à la limite de la zone de nonadéquation. Cela correspond souvent avec " les lieux salés " ( bagoriije ), très éparpillés dans la région et d'importance inégale ( cfr. XI.3 ). Il y a plusieurs manières de donner cette terre salée au bétail : soit en amenant directement les bêtes sur place, en les laissant lécher, après avoir creusé la terre ; soit en ramenant de la terre au campement à dos d'ânes et de chameaux.

D'un point de vue social, c'est surtout le holo Yaawol qui permet de penser à l'organisation des grands rassemblements prévus par la coutume. Chaque fraction ( taarde ) se rassemble pour la rencontre annuelle dite worso

(1). ndunngu na'anti

(2). Appellées mantka

(3). Appellées par les refaafte arre

ou renndo : pendant trois- quatre jours, on reste tous au même endroit et on accomplit toutes les cérémonies traditionnelles ( mariages, impositions du nom etc.). D'autres rencontres de fraction peuvent être organisées pour la cérémonie de l'unirki ( rite de passage d'un homme à l'état adulte). Des rencontres inter-claniques peuvent être organisées par les jeunes, soit sous la forme de rencontres de trois jours (1), soit sous la forme plus structurée et plus importante de rencontres de sept jours (2).

Pendant ces rencontres, on égorge très souvent de nombreux taureaux, soit pour accomplir des cérémonies traditionnelles, soit pour honorer des hôtes : en dehors de ces occasions, les woDaaBe ne mangent pas beaucoup de viande.

C'est dans ces jours de fête que les woDaaBe font leurs danses et leurs chants : parmi les plus importantes figures de danses, le ruumi , le moose , le yake et, la plus prestigieuse, le geerewol ( faite seulement à l'occasion du ngaanyka ).

Pendant les fêtes, il y a presque toujours, des courses de chameaux.

#### QUATRIEME SAISON : YAAWOL

La nouveauté du Yaawol c'est la fin des pluies : les mares sont encore pleines, mais la brousse commence à sécher ( yo'ora ) . Les troupeaux ne pâturent plus d'herbe fraîche, mais de l'herbe sèche. Ainsi, finalement, l'époque de l'herbe verte ( huDo ) n'a duré que trois mois à peine.

Toute la végétation se dessèche rapidement. Entre octobre et novembre, toutes les espèces fourragères séchent : il n'y a que le hebbere, le raYYere et

---

(1). Rencontres qu'on appelle folliere

(2). Rencontres qu'on appelle ngaanyka ou bakaawal.

le noobol qui ont encore quelques feuilles vertes (cfr. VI).

Le soleil du Yaawol a un nom spécial : heemarye. Il est très fort, très dangereux, dit-on, pour les gens comme pour le bétail. Les chameaux de selle supportent très mal de longs voyages.

C'est pour les éleveurs le moment de faire le bilan de toute la saison humide qui vient de s'écouler. On porte un jugement à partir de trois critères majeurs : le grossissement des bêtes ( fayre ), l'importance de la production laitière ( tottol ) de toute la saison et enfin l'importance du nombre de femelles entrées en chaleurs ( koocol ).

Les grosses concentrations de campements commencent à se séparer. On reste encore un peu ensemble, si cela est possible, mais il y a d'autres impératifs. Souffle un air de dispersion. Chacun est à l'affût des nouvelles au sujet des pâturages dans les secteurs proches. On revient lentement vers les lieux de saison sèche.

La production des vaches laitières a beaucoup diminué. Les bêtes ressentent fortement le changement de saison et le changement de fourrage; elles n'arrivent pas à nourrir les familles. A la fin du Yaawol, quelques unes commencent à partir aux marchés de la zone sédentaire pour se procurer du mil ( c'est l'époque des récoltes ) et changer un peu la nourriture. Dans certaines régions on peut trouver des pastèques sauvages (gunaaji) qui parviennent à maturation à cette époque ; les gens les recherchent pour préparer une sorte de ratatouille, avec piment et sel (1). Le bétail en est aussi très avide et le gunaaru ( fruit ) avec toute sa plante ( tige et feuilles ) est considéré un fourrage parfait pour l'époque.

Les troupeaux suivent les parcours qui conduisent aux grandes mares, pour retarder le plus possible l'installation des troupeaux près des puits de saison sèche. A cette époque les bêtes peuvent encore boire tous les jours.

---

(1). Appellée bete.

D'un point de vue sanitaire, depuis le début du ndunngu jusqu'à la fin du Yaawol, le paludisme (bantooje) représente une grosse épreuve pour les gens. On craint surtout pour les nouveau-nés, qui sont à leur première saison humide.

CINQUIEME SAISON : COOROL  
( novembre )

Saison intermédiaire. Les nuits commencent à être fraîches, mais les journées continuent à être très chaudes. (1)

Le mouvement de retour aux lieux d'attache se poursuit. Les groupes sont très fractionnés.

Le foorol correspond à un bref moment de paix, après les gros déplacements du Yaawol, avec l'installation progressive près des points d'eau de saison sèche.

On peut maintenant donner un jugement d'ensemble sur la situation des pâturages après la saison des pluies. On peut se rendre compte si " la brousse a poussé " (2). Dans le cas contraire, on repère les secteurs où la brousse n'a pas bien poussé : on repère ces malalaji qui désignent géographiquement des grandes basses de brousse où le tapis herbacé ne s'est pas formé du tout.

Les jujubes mûrissent et les enfants passent des journées entières à les ramasser. (3)

Le coorol correspond avec le retour des woDaaBe sur les marchés. On vend surtout du petit bétail ou des vaches de réforme. On achète surtout des outres pour l'eau, des couvertures, des chaussures et, bien sûr, du mil.

-----

(1). Certains woDaaBe distinguent plusieurs saisons intermédiaires : kapitel, huyoro etc. La caractéristique de cette saison est le fin brouillard qui couvre le paysage.

(2). Ladde fuDii

(3). Faggo : faire la cueillette.

Mais les marchés de cette époque ne sont pas très vivants, au dire des woDasBe. Il y a très peu d'acheteurs, le prix se tiennent bas, et les éleveurs ne vendent pas leurs bêtes, sauf ceux qui y sont obligés.

C'est pendant cette époque que tout éleveur craint les feux de brousse ( ngulu ladde ). Selon les woDasBe, certaines régions semblent particulièrement exposées à ce danger (1) : les dégâts de ces feux de brousse sont en général graves, non seulement pour les pâturages, mais aussi pour le bétail et quelques fois pour les personnes.

SIXIEME SAISON : DABBUNDE  
( décembre- janvier )

C'est la saison froide, pendant laquelle tout le monde revient à ses propres lieux d'attache. C'est l'époque où les derniers troupeaux abandonnent les mares et campent autour d'un point d'eau : cela peut être un forage ( fanfi ), un puits profond ( woynndu ) qui exige la traction animale, ou un petit puits ( Bunndu ). Cela varie beaucoup d'une région à l'autre. Une petite partie d'éleveurs peut encore rester près des mares : mais généralement, sauf <sup>pour</sup> des raisons importantes, on n'aime pas trop rester près des mares, parce qu'on pense que l'eau froide des mares n'est pas bonne pour le bétail ( surtout pour les jeunes veaux ). On pense qu'un bon dabbol ( manière de passer le dabbunde ) est extrêmement important pour un troupeau, avant les difficultés de la saison sèche et chaude.

A moins de fortes raisons ( manque de pâturages, manque d'eau etc. ), on revient normalement aux lieux auxquels on est habitué. Chaque boDaaDo malgré une vie nomade sans pied à terre et une histoire de migrations derrière, a tout de même un lieu où il revient, auquel il se sent rattaché : c'est son ngenndi ( sa patrie ), son tasku ( son lieu d'attache ), son lesdi mboowaandi ( sa région habituelle ). Cela est très important, pour comprendre

(1). Par exemple la brousse au nord - ouest d'In Tawila.

comment ces retours ne se font pas du tout dans le desordre ni dans l'improvisation.

Chaque taarde ( fraction ) a son propre lieu d'attache ; quelques fois, si le taarde est très important, il y plusieurs lieux d'attache. Le ngenndi est moins un point d'eau ( wasarde ) qu'une région pastorale toute entière. Le ngenndi crée une certaine manière de vivre, qui est le resultat d'un certain nombre d'éléments : habitudes alimentaires ( céréales achetées sur les marchés, fonio troqué etc.), économiques ( proximité ou éloignement des marchés, possibilité du troc etc.) et écologiques ( importance des ressources naturelles locales, genre de vie plus ou moins stable, distance des puits etc.). Il est rare que dans un ngenndi donné on trouve seulement les gens d'un seul taarde ; normalement les groupes restent très mélangés et se croisent. C'est d'ailleurs cette fusion d'un même groupe migratoire, qui crée et qui fixe les liens d'amitié, ainsi que les liens de parenté. D'ailleurs, les woDaaBe sont aussi mélangés à d'autres populations : Twareg, FulBe et Arabes ( sans compter les populations agricoles hawasa ).

L'installation près d'un puits, avec une vie plus tranquille et plus régulière, fait augmenter sensiblement la production laitière du troupeau ( qui était fortement descendue en fin de Yaawol ). Et cela malgré le fait que les troupeaux ne boivent désormais que tous les deux jours (1). Les femmes ont la possibilité de préparer beaucoup de lait caillé et de beurre, et là où la région le permet, elles font beaucoup de troc.

C'est à cette époque que commence l'émigration temporaire de plusieurs personnes vers les grandes villes du sud, en recherche d'argent.

D'un point de vue sanitaire, on remarque beaucoup de bronchites, de gripes, de toux etc. ( la nuit, la température descend beaucoup ).

(1). Le jour d'abreuvement est appelé deqol et le jour de repos koorka.

SEPTIEME SAISON : SUDDITTE  
( février )

C'est une saison intermédiaire, qui de l'époque froide du dabbunde mène progressivement aux grosses chaleurs du ceeDu. Parfois cette saison ne dure que quelques jours et elle passe inaperçue.

Les brûmes matinales de la saison froide ( qu'on appelle suddi ) se relèvent ( suddita ) . Les nuits ne sont plus froides, tout en restant fraîches. Le jour, le soleil est déjà très fort.

Les woDaaBe sont installés près de leur point d'eau ; les campements ne sont pas très éloignés du puits ( entre 5 et 7 km.) et ils se déplacent au moins une fois tous les dix jours.

Les bêtes boivent tous les deux jours. A mesure que l'on avance vers le ceeDu, la production laitière des vaches diminue; mais les chèvres commencent à donner davantage de lait ( on dit que cela est dû à la chaleur du sol qui, entrant dans le corps par les larges pattes, aide la montée du lait ).

HUITIEME SAISON : CEE DU  
( de fin-mars à fin-mai ).

Le terme ceeDu, dans son sens le plus vaste, désigne toute la période sèche, située entre les dernières pluies de la fin du mois de septembre et les premières pluies du mois de mai<sup>(1)</sup>. Mais, à proprement parler, ceeDu désigne la saison qui suit immédiatement l'époque froide<sup>(2)</sup>

Les woDaaBe considèrent le ceeDu comme une époque de grande peine. Le soin du troupeau demande de la part de tout le campement un effort considérable.

(1). Dans ce sens il est opposé au terme ndunngu, qui désigne en général toute la saison pluvieuse.

(2). On emploie aussi un terme d'origine hawsa, pour désigner l'époque des grandes chaleurs : bajara.

En cette époque, la fraction (taarde) se divise en petites unités résidentielles (koDolle), formées en moyenne par deux ou trois cuuDi. Ainsi le degré de co-résidence est maintenant moins fort que pendant la saison des pluies, pour des raisons écologiques, mais aussi psychologiques.

La grande majorité des woDaaBe est installée près de petite puisards (Eulon qui exigent un travail très grand (1)). Après avoir repéré un endroit propice dans un bas-fond ou bien dans le lit d'une mare desséchée, et après avoir delimité l'emplacement exacte du puisard, on commence à creuser (wasa). On creuse toujours par équipes de deux: l'un est au fond du puits et l'autre est en haut et tire avec une puisette la terre que l'autre enlève (pour creuser on utilise une petite houe appelée jalo, et une rude peau de vache pour protéger la main). En quelques heures de bon travail, on peut déjà atteindre l'eau.

Les puits creusés dans des zones sablonneuses ont besoin d'être étayés (2). Pour ce travail, on cherche en brousse des branches flexibles et des grandes herbes (3).

Le puisard appartient aux deux woDaaBe qui l'ont creusé (ou à ceux qui l'ont fait creuser). Chacun, à son tour, viendra abreuver son troupeau, tous les deux jours. Pendant la nuit, le puisard est en général surveillé, pour empêcher que d'autres s'en servent. Mais quand le puisard a un gros débit, on ne le garde pas la nuit; ainsi d'autres woDaaBe peuvent venir abreuver leurs troupeaux la nuit. Ce système d'abreuvement dans un puisard ou puits dont on n'est pas propriétaire, est appelé Buto; dans la plupart des cas le Buto est lié à des circonstances précises et ne dure qu'un temps limité (4). Le Buto appar-

(1). Les puits profonds privés sont communs surtout dans le nord Dakoro.

(2). HaBBa, litt.: attacher.

(3). La plus commune étant le noobol (qui est cependant presque disparue dans plusieurs régions).

(4). Le Buto est pratiqué par un troupeau en route pour rejoindre un autre région, ou par un troupeau nouvellement arrivé qui n'a pas encore son propre puits.

tient à la coutume et il est directement lié aux lois qui régissent l'hospitalité.

Si la nappe d'eau est pauvre, il faut creuser plusieurs puits et les utiliser les uns après les autres.

Au coeur de la saison sèche ( loodo caeDu ), une grande partie des puits est inutilisable, à cause du manque d'eau, et les éleveurs sont obligés, à contre coeur, de laisser des pâturages souvent excellents, pour se rabattre près des forages ou des puits profonds, où il y a beaucoup de troupeaux et où les pâturages ne sont pas bons. Dans certaines années particulièrement difficiles, les campements peuvent aller jusqu'à 20 km ou plus du point d'eau.

Les woDaabe qui abreuvent leurs troupeaux aux puits profonds ( goyli, pl. de woyndu ), connaissent aussi un travail dur et pénible. Chaque berger ( ou couple de bergers ) installe sur le puits une fourche en bois ( tiggal ), au bout de laquelle est appliquée une poulie par le moyen d'une axe mobile. Cette installation de la fourche signifie l'appropriation et le contrôle de l'eau, et donc, indirectement, l'appropriation et le contrôle des pâturages.

La grosse puisette est tirée par une bête dressée : un boeuf-porteur, un chameau, un couple d'ânes ( ou même un seul âne ). Cette traction animale est appelée eelewa. Deux personnes y sont engagées : l'une ( en général un jeune ), s'occupe de la bête pour ces interminables allées-venues ; l'autre ( un adulte ) se tient la puisette au bord du puits et l'amène à l'abreuvoir, où les bêtes viennent boire l'une après l'autre ( 1 ).

Pendant la saison caeDu les campements se déplacent en moyenne une fois tous les vingt jours ou une fois par mois. Mais il s'agit toujours de petits déplacements, autour du même point d'eau.

---

(1). Ce travail est appelé paltol. On peut calculer que pour abreuver un troupeau de 50 bovins, il faut à un berger entre 4 et 6 heures de travail ( pour un puits d'environ 40 mètres de profondeur ).

Les vaches donnent peu de lait et l'alimentation est surtout à base de céréales. Cela oblige les chefs de famille à aller régulièrement ( au moins une fois par mois ) dans les marchés du sud pour acheter des céréales. Ces voyages sont très pénibles et très fatiguant, étant donnée les grandes distances : cela représente une absence du campement de près d'une semaine ( pendant ce temps on confie le troupeau à un fils, un frère ou un ami, pour qui cela représente un travail supplémentaire considérable ).

Depuis la fin de la saison froide, les marchés de la zone nomade sont très vivants. La grande partie des ventes des woDaaBe se situe dans cette saison ( et dans celle du kokkoba ).

A partir de la fin du mois de mars, la température est très élevée ( on peut atteindre 45° ). Les gens souffrent de la chaleur ( nguleenga ), du vent chaud qui souffle du nord-est (1), et surtout de la soif. Le transport de l'eau, du puits au campement, se fait avec des outres attachées sous les ânes. Ce sont les enfants, à partir de l'âge de 7-8 ans qui sont chargés de ce travail. Chaque matin, ils partent au puits et ne reviennent, le plus souvent, que bien après le coucher du soleil. Le peu d'eau transportée sert à la préparation de la nourriture, à abreuver les petits veaux et les petits agneaux restés au campement etc. Cela veut dire qu'à peine quelques heures après le retour des outres, il n'y a déjà presque plus d'eau au campement : pendant toute la journée, le lendemain, on attendra impatiemment le retour des outres ( il faut avoir alors beaucoup d'outres ; mais pour cela il faudrait avoir beaucoup d'ânes pour les transporter et beaucoup d'enfants pour s'occuper des ânes... ).

Quand le lowru ( vent du sud ) commence à souffler,

---

(1). Litt. : le verbe kamoo signifie têter (synonyme de musina. Kamsotoonga c'est le vent qui dessèche complètement toutes les vaches laitières.

c'est le signe que les pluies sont proches. C'est le vent, disent les woDaaDe, qui apporte les nuages. Et avec les premières pluies, c'est le début d'une nouvelle année.

Et le cycle des saisons recommence .

TABLEAU SYNOPTIQUE DES SAISONS

<u>MOIS</u>	<u>SAISON</u>	<u>CLIMAT</u>	<u>VIE SOCIALE</u>	<u>DIVERS</u>
mai-juin	<u>kokkobe</u>	Premières pluies. Les bêtes boivent aux mares tous les jours. Première herbe fraîche.	Regroupements instables.	Grands déplacements. Amaigrissement général. Grosses ventes de bétail et achats de mil.
juillet	<u>korsol</u>	Pluies fréquentes. Pousse de la végétation	Très forte. Les fractions sont rassemblées.	Nomadisation dans secteurs limités. Achat de sel. Epoque des vélages.
août-sept.	<u>ndunngu</u>	Orages. Rosée matinale.	Intense. Rencontres claniques et inter-claniques.	Déplacements très fréquents. Longs parcours.
octobre	<u>Yaawol</u>	Fin des pluies. La brousse sèche. Fort soleil.	Début de dispersion.	Retour vers les lieux d'attache. Faible lactation.
novembre	<u>coornl</u>	Nuits fraîches. Bétail sur les puits tous les deux jours.	Petites groupes instables.	Début de la fréquentation des marchés.
déc-janvier	<u>dabbunde</u>	Saison froide	Unités familiales	Marchés. Troc.
février	<u>sudditte</u>	jours chaudes;	Petits campements.	Réduction de lactation.
mars-mai	<u>cesDu</u>	Chaleurs	Unités familiales	Gros achats de mil, grosses ventes. Abreuvement

P R E M I E R E     P A R T I E

A. LE TROUPEAU

- I. Structure du troupeau
- II. Conduite du troupeau

B. TECHNIQUES ESSENTIELLES

- III. La gestation de la vache
- IV. Le vêlage
- V. Soins au nouveau-né.

C. CONNAISSANCES

- VI. Les plantes fourragères
- VII. Les maladies du bétail

## A. LE TROUPEAU

### I. STRUCTURE DU TROUPEAU

#### I.1 LE TROUPEAU

Les jeunes veaux sont attachés la nuit à une corde ( daangol ), fixée à deux piquets ( kopeeje ), à l'ouest du campement (1) : les veaux les plus jeunes ( nyalbi kecci ) sont au sud et les plus âgés ( nyalbi Yaaki ) sont au nord. L'ensemble de ces veaux forme le koDorgol , c'est-à-dire " le troupeau de jeunes veaux " ( appelé aussi hoDande ou lununande ). Pendant le jour, ils pâturent près du campement, loin de leurs mères. Le soir, après la traite, ils sont attachés à la corde jusqu'au lendemain matin. Ils ne têtent leurs mères que deux fois par jour, le matin et le soir.

Les veaux déjà sevrés ( nyalbi koDDaaDi ) constituent ce que les WoDaaBe appellent sohire : le sohire n'est pas séparé des bêtes adultes, mais exige des soins particuliers ( par ex. au puits, le sohire est abreuvé avant les autres bêtes du troupeau ).

Le terme sefre ( au pluriel cefe ) désigne le troupeau en général ( il est souvent synonyme de darnde ). Selon les WoDaaBe, un sefre est constitué par un minimum de 20-25 bêtes et par un maximum de 60-70. Un petit troupeau, avec moins de 20-25 bêtes, est appelé fowtere. Il n'y a pas de termes spécifiques pour désigner un gros troupeau : de quelqu'un qui a un très gros troupeau, on dit simplement " qu'il a deux troupeaux " ( cefe DiDi ). Un troupeau remarqué à cause de la beauté des bêtes qui le composent

---

(1). Dans plusieurs groupes WoDaaBe, le daangol et les deux kopeeje ont une valeur sacrée, et ils sont entourés de tout un ensemble d'attentions ( par ex. il y a l'interdiction d'enjamber une corde à veaux, ou l'interdiction de la re-utiliser pour d'autres buts, etc.).

est appelé cəngal (1).

Par rapport à la propriété, un troupeau peut être constitué de différents types de bêtes. Ainsi il n'y a jamais une correspondance exacte entre le troupeau exploité et le troupeau effectivement possédé. Un gaynaako (ou responsable de troupeau) peut être le jomiraawo (c'est-à-dire le propriétaire légitime) d'une partie de ses bêtes, tout en étant le gaylo.o ou duro.o (c'est-à-dire le berger, le gerant) d'une autre partie (pour des bêtes qui appartiennent à d'autres). Cela veut dire qu'un responsable de troupeau ne peut exercer ses pleins droits de propriété que sur une partie de son troupeau, n'exercant sur l'autre que des droits partiels d'usage.

Dans le Tableau A, on présente la structure d'un troupeau par rapport à la propriété et à son usage :

TABLEAU A

Catégories de bêtes d'un troupeau boDaaDo selon la propriété et l'usage.

Désignation tradition.	Propriété	Usage
<u>alhalji</u> (2)	Bêtes appartenant au berger lui-même	Droit complet
<u>darnaaji</u> ( <u>senndereoji</u> <u>yeyiriijo</u> )	Bêtes allouées à la femme lors des cérémonies du mariage	Droits exclus. pour la femme et pour ses enfants.
<u>senndereoji</u> <u>BiEBe</u>	Bêtes pré-héritées par les enfants	Droits exclus. pour les enfants
<u>haBanaaji</u> (3)	Bêtes (femelles) prêtées tempor. par d'autres bergers. Propr. des premiers trois veaux.	Droits sur la production laitière.

(1). Sogolooji désigne le troupeau constitué essentiellement de taureaux castrés; curalji désigne le troupeau de bêtes laitières (cfr.X.5).

(2). Parmi les alhalji il faudrait distinguer les bêtes nées dans le troupeau (dimaaDi) et les bêtes acquises récemment (kaloyaaDi ou gari-gari).

(3). Cette catégorie ne comprend pas les bêtes prêtées à d'autres woDaaBe.

Désignat.tradit.	Propriété	Usage
<u>diillaaji</u> ( <u>hawwaruuji</u> )	Bêtes laitières prêtées tempor.par d'autres.	Droits d'usage sur la production laitière
<u>jokkereeji</u> ( <u>canoonooji</u> ) (1)	Bêtes gardées pour le compte de propr.étrangers (hawsa,twareg ou arabes).	Droits sur la production lait.
<u>dennaaji</u>	Bêtes appartenant à des parents ou amis, gardées pour un certain temps.	Droits sur la production laitière.
<u>puDDirdi</u>	Bête(s) reçue(s) en dot pour le mariage d'une fille.Le chef du troupeau en est propriétaire.	Droit complet.

Ces différents types de bêtes constituent le troupeau boDaaDo, et leur proportion est variable. Dans certains groupes de woDaaBe, la proportion des alhalji peut être très basse ( 20-30% du total), alors que les jokkereeji peuvent atteindre de très grosses proportions (2).

(1). De l'hawsa : sha, boire; noono,lait. Ce sont les bêtes qui permettent uniquement de boire le lait.

(2). Par exemple chez les woDaaBe Jijjiiru Hambooru et les Njapto'en de l'Ader.

I .2 LES FEMELLES DANS LE TROUPEAU

Par rapport aux femelles ( dèbbi ) du troupeau, les woDaa-Be distinguent :

- nyalohol ndunnguwo (pl. nyalbi dunnguui ), jeune génisse qui a passé une seule saison des pluies.
- nyalohol DiDiwo ( pl. nyalbi DiDiiji ), jeune génisse qui a passé deux saisons des pluies. Les nyalbi dunnguui et DiDiiji font partie du daangol, c'est-à-dire des bêtes attachées à la corde à veaux (cfr. I.1).
- wiige tatiye (pl. bijji tatiiji), génisse de trois saisons des pluies.
- wiige dikke ( pl. bijji dikki ) , jeune femelle qui a déjà vêlé une fois.
- haange ( pl. kaabi ) , femelle avec deux ou trois velages.
- nagge ( pl. na'i ), vache adulte. La nagge yeernge compte entre 4 et 5 velages; la nagge wujumae a plus de 7 velages. (1).

Le système d'élevage des woDaaBe donne une place prioritaire aux femelles : tout est finalisé à la reproduction et à la production laitière. Un berger souhaite avant tout la naissance d'une femelle ( et pour cela il accomplit tout un ensemble de pratiques et de cérémonies, cfr. VIII.1). Les femelles, disent les woDaaBe, constituent le bonjereewal ( litt. le pilier central, pour les maisons ) d'un troupeau: ce sont elles qui permettent au troupeau de s'accroître. Ce sont les femelles qui donnent le nom aux descendants ( mâles et femelles) : ainsi on appellera un taureau ou une vache par le nom de leur mère ( ou d'une ascendante maternelle). Dans l'élevage, contrairement à la société humaine, les woDaaBe suivent un système matrilineaire .

---

(1).Après le septième ou huitième vêlage, on dit d'une bête qu'elle a atteint son naggangaaku : il s'agit d'un mot abstrait qui désigne l'âge adulte d'une vache ( nagge ), ou le fait pour une vache, d'être arrivée au sommet de son existence; mais ce sommet est conçu moins comme une plénitude que comme un point sans retour. Ainsi, à proprement, le terme nagge désigne le bovin ( mâle et femelle) adulte ( il y a aussi un verbe, naggida, qui signifie " être devenu adulte, pour un bovin).

Parmi les femelles une particularité : la nagge ngaarye , la vache taurelière. C'est une vache qui a un corps développé comme celui d'un taureau et qui reste stérile; les woDaaBe sont particulièrement fiers de la présence d'une ngaarye au milieu de leur troupeau : elle est belle, docile, énorme et bien visible de loin au milieu de toutes les autres bêtes. Elle se tient toujours en tête du troupeau. (1).

### I.3 LES BETES LAITIERES

Les femelles du troupeau sont divisées entre :

- BireteeDi : laitières ( du verbe Bira, traire), appelées aussi saafeteDi ou konndooji.
- njo'orDi : sèches, sans lait ( du verbe yo'ora, sécher) appelée aussi gori .

Les bêtes laitières sont la véritable richesse du troupeau : source de prestige et de nourriture.

La lactation des bêtes laitières est très dépendant du cycle des saisons, de la qualité des pâturages, de l'abondance de l'eau. Une laitière diminue beaucoup sa production de lait(2) avec l'arrivée de la saison Yaawol ( après la fin des pluies) et en fin de saison sèche ( ceeDu ). Par contre elle augmente(3) sa production à la saison froide ( dabbunde ) et, surtout dans la période comprise entre la saison korsol et la saison ndunngu époque des pluies abondantes et de l'herbe verte.

La traite a lieu deux fois par jour, le matin et le soir. Avant de traire une vache, les woDaaBe lui entravent les pattes de derrière, et quelques fois aussi les pattes de devant. Au début, on lâche le veau qui, en têtant, fait monter le lait ( totta ) de la mère; quand le lait arrive, on l'attache à nouveau à la corde, ou on l'attache à la pat-

(1). Dans les chants des jeunes filles, on célèbre souvent la ngaarye arDotoonge, ngaarye hooree ( la taurelière qui se tient en tête du troupeau). Les woDaaBe préfèrent garder une taurelière jusqu'à l'âge adulte : puis, en général, ils refusent de la vendre sur un marché, et ils la donnent plutôt en aumône ( sakko ) .

(2). Diminuer la production laitière ( pour une vache): nya'ata.

(3). Augmenter la production laitière : sonsa.

te antérieure de la mère (1), ou simplement on l'éloigne des mamelles avec l'aide d'un bâton, selon les habitudes de chaque vache. Pour traire, on s'accroupit près de la vache en tenant unealebasse ( appelée Birdude ) entre les genoux. Après la traite, on laisse à nouveau libre le veau, pour qu'il tète à volonté tout le lait restant : mais on prend soin de laisser davantage de lait pour une génisse que pour un taurillon ( on dit que le mâle est plus résistant et plus fort, et a besoin d'une quantité moins importante de lait ).

#### I.4 LES MALES DANS LE TROUPEAU

Par rapport aux mâles, les woDaaBe distinguent :

- ngaari ndunnguuri (pl. ga'i dunnguujj ), jeune taurillon qui a passé une seule saison des pluies.
- ngaari DiDiiri ( pl. ga'i DiDiiji ), jeune taureau qui a passé deux saisons des pluies.
- ngaari tatiiri (pl. ga'i tatiiji);jeune taureau qui a passé trois saisons des pluies.
- ngaari nayiiri (pl. ga'i nayiiji),taureau avec quatre saisons des pluies.
- kortoori (pl. kortooji ) , jeune taureau (entre quatre et cinq ans) déjà apte à la reproduction.
- kalhaldi (pl. kalali ), taureau reproducteur adulte, entre six et 9 ans. Le kalhaldi gujumaari a plus de 9-10 ans de vie.

Les taureaux castrés ( cfr. I.6) sont en général castrés à l'âge de deux ou trois ans.

---

(1). Une vache méchante, qui donne des coups de cornes (appelée hawoe ou ridotoonge) est retenue, pendant la traite, par une longue corde attachée autour des cornes ( et qu'on appelle jomorgol). Mais il y a aussi d'autres techniques pour maîtriser ou dresser une laitière méchante ou sauvage : le BaaDol, qui est une corde serrée en bas de la cuisse, pour éviter qu'elle donne des coups de pieds; le ken-ken, qui est une corde attachée autour des cornes et des oreilles; le loosol, qui est un morceau de bois attaché au bout d'une longue corde liée à une patte; le dasngol, qui est une longue corde laissée pendant quelque temps à la patte de la bête; le korfol, qui consiste à attacher, en les croisant, les pattes postérieures au moment de la traite, etc.

TABLEAU B

Catégories traditionnelles des bovins  
par rapport à l'âge, sexe,  
et nombre de vêlages.

Dénomination du mâle	Années de vie	Dénomination de la femelle	Nombre de vêlages
<u>ngaari ndunnguuri</u>	0-1	<u>nyalohol ndunngu- wol</u>	-
<u>ngaari DiDiiri</u>	1-2	<u>nyalohol DiDiwol</u>	-
<u>ngaari tatiiri</u>	2-3	<u>wiige tatiye</u>	-
<u>ngaari nayiiri</u>	3-4	<u>wiige dikke</u>	1
<u>kortoori</u>	5-7	<u>haange</u>	2-3
<u>kalhaldi</u>	7-9	<u>nagge</u>	4-6
<u>kal.gujumaari</u>	+ 9	<u>nagge wujumae</u>	+ 7

### I.5 LE TAUREAU REPRODUCTEUR

Pour choisir un taureau et le réserver à la reproduction on tient compte d'un certain nombre de critères, qui concernent la pureté de la race, la beauté de la bête, la descendance d'un ancêtre aux qualités reconnues etc.

Les qualités principales exigées pour faire un bon reproducteur sont :

- être de race " bororo " ( ngaari mboDeeri )
- avoir une robe foncée et uniforme, l'idéal étant le taureau kooraari à la teinte rouille-noire; on écarte par contre le saeri oolditeyndi, ou taureau brun, qui tend à devenir clair, etc.
- avoir une queue ( Bokkorde ) fine et courte ( on écarte ainsi un taureau ayant une queue grosse et longue ( Bokkorga ).

- avoir un nombril ( siibiiru ) long et pendant ( on écarte le taureau kamiindi, qui a un petit nombril).
- avoir une tête fine, comme celle d'une vache ( un tel taureau est appelé : ngaari naggeeri ).
- avoir des poils clairs au bout de la queue.
- avoir un fanon ( Bohowogol ) grand et long ( on écarte le taureau BelBaandi, qui a un petit fanon ).
- avoir des cornes grandes, ouvertes et longues. On choisit de préférence le taureau aux tutumiji, qui a des grandes cornes très écartées, ou le taureau au yimbere, qui a un front très large. Par contre on écarte le taureau kippiri, qui a des cornes répliées en arrière, etc.
- avoir des qualités "laitières" reconnues (capacité d'engendrer de bonnes laitières). etc.

Toutes ces qualités et bien d'autres ( comme la forme de la tête, du museau, la longueur des pattes etc;) font d'un taureau gabasaari ( de bonne race ) un excellent reproducteur.

Il faut dire aussi que, au dire des woDaaBe, toutes ces qualités sont, en général, héréditaires : cet " héritage " paternel est un élément très important dans le choix du reproducteur : on dit alors qu'"il a un père " ( baaba ndi woodi ) . Dans la génétique traditionnelle, quatre caractères majeurs sont héréditaires, et tous viennent du père : la couleur de la robe ( leeBre ) , la conformation du corps ( Banndu ) , le caractère ( jikku ) et les qualités laitières ( kosam (1)).

On exclue du troupeau le taureau reproducteur rimitandeeri, c'est-à-dire le taureau adulte qui commence à saillir ses propres " filles " ( cfr.X.5).

## I.6 LES TAUREAUX CASTRES

Tous les taureaux qui n'ont pas été retenus pour la reproduction, sont castrés ( tappa )(1).

(1). Traditionnellement on écrase les ligaments ( DaDi ) tenus entre deux bâtons, en se servant pour frapper d'un manche de hache. Mais on peut aussi écraser les testicules ( maare ) après les avoir tirés avec une corde.

Normalement on castré des taureaux de 2-3 ans. Le nombre et la beauté des taureaux castrés sont pour les woDaaBe le signe de la beauté et du prestige du troupeau tout entier (cfr.XIV.2).

On aime surtout des castrés uniformes, ayant le même âge ( waalde wo'ore ), hauts sur pattes ( darniiDi ), avec des grandes cornes et avec une robe foncée.

Les taureaux castrés, disent les woDaaBe, sont la " visibilité" ( haynaare ) du troupeau : de loin c'est eux qu'on remarque d'abord, et ensuite les autres bêtes. Avoir des tappaaDi ( castrés ) est considéré un signe certain de richesse, un capital vivant. Un troupeau important de castrés rend plus facile la tâche du berger : ils sont en général très dociles et, obéissant à la voix du berger, entraînent derrière eux tout le reste du troupeau.

Les castrés sont essentiellement des bêtes destinées à la vente.

Parmi les castrés, on en choisit quelques uns pour en faire des googaaji : boeufs - porteurs qui, à chaque déménagement, sont chargés de toutes les affaires de la maison ( y compris les bagages kaakol et eletel )(1) ou qui aux puits profonds (goyli) tirent la lourde puisette pleine d'eau, pour abreuver le reste du troupeau (2).

Un ngoogaari est dressé ( elta ) dès son plus jeune âge, et ce sont les jeunes garçons qui s'en chargent. On lui perce le nez à l'intérieur, pour enfiler une petite corde ( appelée sanaare ), qui servira à accrocher une corde plus longue ( kineewol ) pour le conduire ou le tirer.

Il y a un certain nombre de critères qui guident le choix d'un ngoogaari : d'abord sa docilité, ensuite sa robustesse ( fort, avec un dos susceptible d'accueillir et de tenir des charges ), sa patience etc. On préfère des taureaux avec

---

(1). Ngoogaari ndimdiri, ou taureau de charge

(2). Ngoogaari eelnundi, ou taureau d'exhaure.

des longues cornes ou, en défaut, des cornes très petites ( les cornes de longueur moyenne risqueraient de blesser ceux qui le montent).

### I.7 VACHES "BOROROS" ET VACHES "AZAWAK"

Les woDaaBe sont extrêmement attachées aux bêtes de race " bororo " ( na'i boDeeji, litt.: les bovins rouges ). C'est un attachement où les considérations affectives, culturelles, esthétiques, économiques et techniques sont toutes mélangées.

Les woDaaBe disent que les qualités principales d'une bête " bororo " sont :

- wooDde , beauté.
- ndimaaku, finesse et qualité de race.
- leeBre wo'ore, uniformité de la robe.
- haynaare, visibilité de loin.
- alkawal , fidélité, ou attachement aux personnes et au campement.(1).
- etc.

Par rapport au reproducteur, il n'y a aucune hésitation à choisir une bête " bororo ". Par rapport aux vaches, on sait tout de même reconnaître à la ndellee ( azawak ) certaines qualités importantes : sa grande résistance en saison sèche, son adaptabilité à tout type de pâturage ( par exemple à la paille piétinée, ou à la paille de qualités inférieures qu'on trouve dans le sud...). La vache woDee ( bororo ) est beaucoup plus sensible aux changements de saison et beaucoup plus exigeante par rapport à la qualité des pâturages. La bête azawak a en général une vie plus longue. Par contre, selon le témoignage unanime de tous les woDaaBe qui ont un troupeau mixte de vaches bororos et de vaches azawak, les laitières bororos ont une production laitière plus abondante de celle des laitières azawak : une azawak n'arrive pas à nourrir

(1). On appelle les bororos des bêtes kiilnāDi (litt.: qui sont attachées aux personnes et au campement), alors que les azawak sont appelée duudooji ( celles qui ne connaissent aucune forme d'attachement). Un voleur, disent les woDaaBe, peut voler un troupeau d'azawak, mais jamais un troupeau de "bororos"...

convenablement un veau " bororo" (1).

Surtout depuis la sécheresse de 1973, les troupeaux des woDaaBe ont été formés en grande partie par des bêtes azawak. Cela ne signifie pas du tout un changement , mais une nécessité. D'ailleurs, avec des bons reproducteurs " bororos ", ils obtiennent un type de vache croisée ( appelée susanee ) qui est très appréciée, ayant les qualités principales de la vache woDee et de la ndellee; à la troisième ou quatrième génération, une susanee devient une woDee.

Affectivement, tout boDaaDo reste très attaché à la bête " bororo" (2). C'est pour lui une manière de réaffirmer sa propre identité de boDaaDo : elle est son ndonu, son héritage, au même titre que l'ensemble de ses traditions.

---

(1). Une vache azawak arrive difficilement à nourrir un veau né de l'accouplement avec un taureau " bororo ".

(2). Les louanges sont pleines d'admiration pour les bêtes boDeeji . Voici à titre d'exemple, le petit poème en l'honneur d'un reproducteur mboDeeri , chez les Degereaji Cahidooji :

" To ndi wurtake,  
lu'e mayri kama nyaale.  
Raa ndi, Saja !  
Dey-dey ngon-Daa !  
Umma, ndaroDaa,  
konndugel pamarel  
kama konndugel BiDDo debbo !  
Wanaa yi'go ndi saDii,  
heBgo Biiri saDi.  
A leelaaki, a wuuraaki.  
Gite e mbojji.  
BoDDum raargo...!"

Lorsqu'il est apparu  
à l'horizon,  
ses cornes ressemblaient  
à des pique-boeufs.  
Et voici Saja, enfin !  
Tu es parfait !  
Lève-toi, tiens-toi debout,  
toi qui as une petite bouche  
comme la petite bouche  
d'une jeune fille.  
Ce qui est difficile  
ce n'est pas le fait  
de le voir,  
mais le fait d'obtenir  
sa descendance.  
Tu n'es ni penché ni incliné.  
Tes yeux sont rouges.  
Tu es une merveille  
à regarder...!"

### I.8 ELEVAGE DE MOUTONS

Parmi les petits ruminants, les woDaaBe élèvent surtout les moutons ( baali ). Ils les utilisent en général pour la vente, et pas du tout pour leur production laitières.

Les woDaaBe connaissent quatre races de moutons :

- a) les agoraaji , ou "moutons twareg".
- b) les pul-puli ; ou " moutons peuls", à la robe blanche et des grandes oreilles.
- c) les Daakuuji, appelées aussi uudaaaji , moutons à la robe mi-blanche et mi-noire.
- d) les konndooji , ou les motons à laine ( rares et peu appréciés ).

Les pul-puli sont les plus appréciés par rapport à leur valeur marchande : dans un délais de temps très court, ils grandissent et prennent de la valeur ( ils peuvent être vendus avec profit à partir de leur première année de vie); mais leur valeur décroît ensuite assez rapidement. Par contre les agoraaji ont une resistance beaucoup plus grande contre la saison sèche. Les mâles agoraaji castrés atteignent une très grande valeur commerciale à partir de leur troisième ou quatrième année de vie.

Par rapport aux catégories traditionnelles selon le sexe et l'âge, les woDaaBe distinguent :

Pour le contrôle des naissances des moutons cfr.III.1,nota 1.

TABLEAU C

Moutons : catégories traditionnelles par rapport à l'âge, le nombre des vêlages (pour les femelles).

NOM	AGE	nombre VELAGES
<u>bortel</u>	0-4 mois	-
<u>mbortu</u>	5-10 mois	-
<u>kaabu</u>	1 an	1-2
<u>cakaw(mbaalu)</u>	2-3 ans	3-5
<u>gusumaw(mbaalu)</u>	4-5 ans	6-7

TABLEAU D  
Moutons : catégories traditionnelles  
par rapport à l'âge ( pour les mâles).

NOM	AGE
<u>jawgel</u>	0-4 mois
<u>njawdiri</u>	5 mois-1 an
<u>nj.caka-cakaari</u>	1 - 3 ans
<u>nj.gusumaari</u>	3- 5 ans et plus

En général, les woDaaBe font pâturer séparément le troupeau de moutons ( appelé nawre ) du troupeau de bovins ( sefre ). Dans les déplacements et les longs allée-retour entre le campement et les points d'eau, les moutons n'ont pas la même allure que les vaches et fatiguent beaucoup à tenir le pas. D'autre part la manière de pâturer des moutons ne rassemble pas à celle des vaches. Pour un éleveur bo-DaaDo, la séparations des deux troupeaux est un signe d'attention et de vigilance ( et cela surtout en fin de saison sèche ). Mais cette séparation n'est pas toujours possible, parce que cela implique une grande disponibilité en main d'oeuvre. Ainsi, surtout là où les troupeaux de moutons ne sont pas très grands, on essaye d'habituer les moutons à suivre toujours les bovins (1).

Très souvent les brébis mettent au monde des couple de jumeaux ( siwtère ), sans qu'on attache à cela une signification particulière.(2).

L'élevage des moutons semble répandu surtout chez les groupes qui vivent au sud (3) ou à l'Est (4).

(1). Pour cela, on fait recours à des pratiques " magiques " : on donne à manger au troupeau de moutons des tiques de vache ( kooti ) séchés, pilés et mélangés avec du sel ( il s'agit des tiques appartenant aux vaches arDotooDi, c'est-à-dire aux vaches qui se tiennent toujours en tête du troupeau ).

(2). On pense que la langue du varan de terre ( damooru ), séchée, pilée et mélangée avec du sel, et donnée à manger aux moutons, peut aider une brébis à mettre au monde des jumeaux.

(3). Par exemple chez les groupes Gojanko'en Gawwanko'en et Bii Korony'en au nord-ouest d'In Tawila.

(4). Surtout dans le Camergou.

## I.9 LES AUTRES BETES

L'élevage des chèvres ( be'i ) semble moins répandu que celui des moutons. Le lait des chèvres, contrairement à celui des moutons, est troqué, mélangé à celui des vaches ( cfr. sippal XI.2). † (1).

Au cours de ce siècle, les woDaaBe ont été poussés à diversifier davantage leur élevage. Cela est vrai au niveau de l'adoption partielle d'une autre race bovine ( l'"azawak" ), mais aussi au niveau de l'adaptation à l'élevage d'autres bêtes : chameaux et ânes.

Les chameaux ( geelooDi ) : l'élevage des chameaux n'est pas encore très pratiqué aujourd'hui. On retrouve un peu partout des chameaux mâles, destinés aux voyages ou aux transports. Par contre l'élevage des chamelles reste très limité à certains secteurs géographiques et à certains groupes ( 2 ).

Pour tout ce qui touche l'élevage des chameaux, les woDaaBe sont dépendants des Twareg ; pour les soigner, pour les dresser pour la traite, pour les faire saigner etc.(3). La plupart des woDaaBe n'aime pas et ne supporte pas le lait de chamelle. Mais ceux qui pratiquent l'élevage des chamelles, apprécient beaucoup les laitières surtout pendant la saison sèche, puisque, selon les woDaaBe, leur cycle de lactation ne correspond pas avec celui des vaches ( cfr.O. 7). La mise bas des chamelles tombe surtout à deux époques de l'année : pendant la saison korsol ( fin juillet ) et pendant la saison dabbunde ( saison froide, entre décembre et janvier ) ; leurs saillies sont liées aux ruts des chameaux étalons , qui surviennent surtout en mai-juin et en octobre ( la gestation des chamelles dure 13-14 mois ). (4)

(1). Chez les groupes de woDaaBe habitant la région à l'ouest d'In Tawila.

(2). En particulier, les Cahidooji à l'ouest de Tchintabraden, et les Kaawawawa du Damergou.

(3). De plus en plus, les jeunes woDaaBe dressent eux-mêmes les chameaux mâles (pour la selle).

(4). En fait, les woDaaBe disent 13-14 mois, puisque leur manière de compter le temps diffère de la nôtre.

TABLEAU I E

Catégories traditionnelles  
par rapport au sexe, l'âge et  
le nombre de vélages des  
chameaux.

MALES	AGE	FEMELLES	VELAGES
<u>molel gorel</u>	0-1 an	<u>molel dewel</u>	-
<u>mola ngora</u>	2-3 ans	<u>mola ndewa</u>	-
<u>asakaawa</u>	3-5 ans	<u>ndikka</u>	1
<u>amaleeri</u>	6-9 ans	<u>kaaba</u>	2-3
<u>amal.caka-cakaari</u>	9-12 ans	<u>jirgaleewa</u>	4-6
<u>am. gusumaari</u>	+12 ans	<u>ngelooba gusumawa</u>	+6 vél.

L'élevage des ânes est relativement très récent chez les woDaaBe. Pour les voyages, pour le transport de l'eau, ils ont progressivement remplacé les boufs - porteurs. La majeure partie des mâles ( binngiiji ) sont assez vite castrés. Les femelles peuvent entrer en gestation entre 3 et 12 ans de vie.

## II. CONDUITE DU TROUPEAU

### II.1 PENDANT LA SAISON D'ES PLUIES

Pendant la saison des pluies, c'est-à-dire pendant toute l'époque où la brousse ( ladde ) se remplit d'herbe verte ( huDo ) et les mares sont pleines d'eau, le grand souci de l'éleveur boDaaDo est de varier beaucoup le type de pâturage à offrir à son troupeau. L'extrême mobilité des campements devient ainsi un élément stratégique de première importance, étant donnée la différence de la qualité et de la quantité des pâturages d'un secteur à l'autre ( cfr. X.1 et XIV.1 ).

Le bon éleveur change constamment de secteur : c'est un va-et-vient incessant entre les sols sablonneux des collines ( joole ), où poussent des graminées nombreuses ( huDo rimo, ndiiriiri etc. ) et les sols argileux des plaines ( kare ), où poussent des plantes riches comme le follere le nyaanyataare et la plupart des arbres fourragers (1).

Pendant la première partie de la saison des pluies, l'éleveur boDaaDo a plutôt tendance à choisir des sols argileux des plaines : les pâturages sont très appréciés et très riches et l'eau y est très abondante. Les bêtes peuvent boire en continuité, pendant toute la journée, par petites quantités. On appelle terba cette façon de boire tout en pâturant : les éleveurs woDaaBe pensent qu'elle est extrêmement profitable aux bêtes ( on dit qu'elle fait augmenter le sang et l'eau du corps ). Mais cette stratégie varie beaucoup d'une région à l'autre : un facteur limitant est constitué par le manque de cuvettes ( æwelle ) où l'eau des pluies puisse être recueillie (2).

Au début de la nouvelle saison des pluies, les woDaaBe se déplacent énormément pour rechercher un type d'herbe courte

---

(1). Pour les plantes cfr. VI.

(2). Le manque de ces cuvettes est considéré un réel problème dans plusieurs régions.

( huDo woggo ) et tendre ( huDo waggo ), qu'on considère très nourrissante pour le bétail : c'est cette recherche qui explique en grande partie les longs démenagements ( Baarti ) vers les régions du nord, où le début des pluies ont décalé par rapport aux régions méridionales. Dans le sud, l'herbe grandit ( sawto ) vite, en perdant aussi, selon les éleveurs, toute son appétibilité et sa valeur nutritive.

Pendant la saison des pluies, on veut profiter au maximum de l'abondance de l'eau, en faisant boire les bêtes tous les jours et même, si cela est possible, plusieurs fois par jour : le matin, au milieu de la matinée on les fait boire une première fois (1); ensuite, on les fait encore boire au milieu de la journée (2). Et enfin, quelques fois, on " leur montre à nouveau " (3) l'eau en fin d'après-midi.

C'est tout cet ensemble de soins qui fait augmenter énormément la lactation des laitières : elles ont un lait abondant ( kosam . DuDDam ), " mouillé " ( selbuDam ), qui ne donne pas beaucoup de beurre.

A cette époque, on peut arriver à traire jusqu'à trois fois par jour la même vache ( surtout les vaches qui ont vêlé récemment (4) ). En fait, le soir, on peut traire deux fois consécutives la même bête. Le ndoppitam, c'est-à-dire le lait de cette traite supplémentaire, est très riche et très fort (5).

---

(1).Abreuver le matin : wottina.

(2).Abreuver un troupeau, en général : yarna.

(3).Litt.: hollita.

(4).On appelle ces vaches : na'i EesDi. Mais d'une manière général, on traie pas beaucoup une vache qui nourrit une femelle

(5).Le ndoppitam peut être " versé " ( lutta ) et mélangé au lait normal pour la consommation immédiate : mais généralement on préfère le garder pour le faire cailler.

## II.2 PENDANT LA SAISON SECHE

Avec la fin des pluies et surtout avec l'installation des troupeaux près des puits ou des forages, le travail de l'éleveur change beaucoup.

Un éleveur boDaaDo décide de rester dans un secteur déterminé pour y passer la saison sèche, en fonction de trois critères principaux :

- l'habitude (mboopka) et la connaissance (anndal) qu'il a d'une région donnée. Il la considère son ngenndi (son lieu d'attache), son lesdi (son pays), son point de chute normal (cfr. 0.6 et XII.1).

- l'abondance et la qualité du fourrage : on se décide pour des endroits où le foin sec n'est pas trop haut, avec des tiges tendres. On s'éloigne du nyomre, c'est-à-dire de la brousse qui a poussé beaucoup (quantitativement), mais où les herbes sont trop hautes; comme aussi on s'éloigne du malala, c'est-à-dire des endroits où l'herbe n'a pas ou presque pas poussé (1).

- l'abondance et la qualité de l'eau : les woDaaBe font très attention aux différentes "capacités" (mbaw) des eaux des mares, puits ou forages (2). Ils savent qu'elles peuvent favoriser ou empêcher une lactation normale. On dit aussi que l'eau a une influence directe sur la fécondité des bêtes, et qu'elle permet au troupeau de prendre, plus ou moins rapidement, du poids et de la graisse (Rellere) (3).

Ces critères jouent un rôle très important depuis la saison du Yaawol (tout de suite après les pluies) jusqu'après la saison froide. Mais avec la venue du coeDu (autour de février-mars) et la difficulté de trouver eau et fourrage abondants, l'éleveur sait bien qu'il doit relativiser ses exigences. Les trois critères doivent être adaptés aux nouvelles circonstances et c'est à chacun de mettre l'accent sur l'un ou l'autre aspect : certains préfèrent rester

(1). Le terme farnaka est utilisé communément pour exprimer la qualité d'un pâturage.

(2). "Capable" est l'eau "amère" de certains puits ou de certaines mares. "Capable" est aussi le fourrage qui n'a pas été "mouillé" après dessèchement, par des pluies tardives (bowte).

(3). Tout à fait particulière est la situation des woDaaBe qui sont propriétaires de puits (qoyli), surtout dans la région du Nord Dakoro (Bii Hamma'en, Kasawsawa et Bii Korony'en Njaanje).

dans leur région, près de leurs puits, même si les pâturages ne sont pas très bons; d'autres choisissent des bons pâturages près d'une eau peu abondante ou très éloignée de toute eau. C'est surtout à ce moment de l'année qu'on pratique la division du troupeau ( cfr.X.5).(1).

En fin de saison sèche ( vers la fin du mois d'avril ), il est très fréquent de voir des "retours" dans ce même nyomre ou malala qui avaient été écartés au début.

En saison sèche, à partir du moment où les troupeaux s'installent près des puits, on abreuve les bêtes tous les deux jours, en alternant le degol ( jour où le troupeau va au puits ) avec le koorka ( jour où le troupeau reste aux pâturages).(2).

### II.3 LE BESOIN DE SEL

Le troupeau a un grand besoin de sel ( on appelle hurfaare le sel destiné au bétail, alors que le mot lamDam désigne le sel en général ).

Cette "faim de sel" est appelée par les woDaaBe par des mots différents : laami, yomre, sommu, Domu etc. Elle est très fortement ressentie surtout à partir de la saison korsol jusqu'à la saison froide dabbunde : c'est-à-dire pendant toute l'époque de l'année, où la brousse est riche en pâturages et où le troupeau est le mieux nourri.

Au début des pluies, les woDaaBe recherchent sur les marchés le sel pour leur bétail. Il y a plusieurs qualités, selon les régions, avec une valeur et des prix très différents. Le plus commun est le gros sel de cuisine ( acheté par petits sacs d'une vingtaine de kilos ), non pas à cause de sa valeur, mais de son prix relativement abordable (2).

(1). Les woDaaBe WeDDinde ( des Bii Korony'en Koron ) ont une stratégie tout à fait typique : ils ne passent jamais deux saisons sèches au même endroit. Tout en restant dans une même région (ils habitent à l'intérieur de la région In Gall, Tchîn Tabaraden, In Waggar), ils changent toujours de secteur.

(2). On pense cependant qu'il s'agit d'un sel très dangereux, parce qu'il est très fort (nyaDDam), "chaud" ( gulDam ) parce qu'il "brûle les bêtes" et "entre dans les os". On dit aussi que peut-être ce sel peut être la cause de dandumi, ou cécité nocturne ( cfr. VII ).

On donne le sel au bétail en rations régulières (1), depuis le korsol jusqu'au dabbunde. On le donne près d'une mare, pour qu'aussitôt les bêtes puissent aller boire abondamment ( mais malgré ces précautions, il y a souvent des accidents, même mortels ). (2)

Pendant l'hivernage ( ndunngu ), on essaye de pousser les troupeaux vers les lieux salés ( bagoriije ). Il y en a partout, de valeur inégale. Les meilleurs et les plus recherchés, sont très éloignés vers le nord et les troupeaux n'ont pas toujours la possibilité de les atteindre. (3).

---

(1). Donner du sel au bétail : hurfina.

(2). Selon le témoignage précis d'un boDaaDo ( des Cahidooji, à l'Ouest de Tchín Tabaraden ), les vaches ont surtout besoin de sel pendant le début des pluies ( du moment où les bêtes "commencent à être rassasiées de la nouvelle herbe" ) et la saison froide. Il pense que 4 kg. par vache et par an de gros sel son suffisants. Cette ration, selon lui, devrait être

repartie comme suit :

- la première ration à la mi-juillet, au moment où les bovins ont déjà commencé à profiter de la nouvelle herbe;
- la deuxième après 15 jours;
- la troisième après une vingtaine de jours encore;
- la quatrième ration devrait être donnée tout de suite après les dernières pluies, quand le dessèchement des pâturages a commencé;
- la cinquième et dernière dose devrait enfin être administrée au début de la saison froide ( mi décembre ).

On ne donne pas de sel aux bovins pendant la saison sèche. Selon le même informateur qui pratique aussi l'élevage de chameaux, la quantité annuelle de sel destiné aux chameaux est beaucoup plus grande que pour les bovins ; il faut compter environ 10 kilos par an et par chameau, avec des rations réparties sur toute l'année.

(3). Avant la sécheresse de 1973, des groupes de WoDaaBe Yaamanko'en et Bii Korony'en du secteur Tchín Tabaraden, In Waggar, Tamaya, allaient jusqu'aux terres salées qu nord d'In Gall. Mais aujourd'hui ils n'y vont plus ; ils pleut très peu au nord, disent-ils, les pâturages sont rares. Ces terres salées sont encore fréquentées par quelques groupes de Bii Nga'en et de Bii Korony'en, dont le lieu de saison sèche est la région d'In Gall elle-même.

Les bêtes " affamées de sel " ( jomaaDi, susmaaDi ) sont très nerveuses : elles ne pâturent pas beaucoup, elles flânent à droite et à gauche, elles restent souvent près du campement, en épiant tous les mouvements de leur berger et en attendant leur sel... Elles pâturent peu et maigrissent beaucoup. Il arrive aussi que, poussées par cette faim, elles mangent de grandes quantités de terre légèrement salée ( terre de termitière, suriire ), ou terre amère de certaines plaines de banco ( Boto-Botoole ou kaD-KaDle ) : cela crée d'ailleurs beaucoup d'accidents mortels ( mort par occlusion intestinale).(1).

#### II.4 SOINS POUR LA FECONDITE DU TROUPEAU

A la différence du fuDngo (cfr.VIII.1), le rewo, plus qu'une pratique magique, peut être considéré comme une véritable technique traditionnelle pour augmenter la fécondité du troupeau.

Tout éleveur boDaaDo est très attentif à donner régulièrement à ses bêtes du sel mélangé avec un certain nombre d'ingrédients ( graines de blé, noyaux de dattes, noyaux du fruit de l'arbre BoBoore - *Lawsonia inermis*). Ces graines et ces noyaux ont en commun une caractéristique extérieure : celle de représenter ou de figurer la forme extérieure du sexe féminin. Le mot même de cette technique, rewo, le rappelle : de la racine rew-, qui désigne le fait d'être femelle. Le but du rewo c'est d'accroître le troupeau, par le vêlages nombreux et fréquents de femelles.

Mais le rewo est réservé en priorité au kalhaldi ( taureau étalon ) : on le sert à part et on lui laisse manger toute la quantité de rewo qu'il veut ( mais on le laisse tout de même en compagnie d'une vache, parce qu'il n'est pas bon de laisser un kalhaldi manger tout seul ! ). Ensuite on donne le reste du rewo aux femelles.

---

(1). Selon les woDaaBe, le layel et le follere (cfr.VI), sont des plantes "salées", qui peuvent satisfaire le besoin en sel du troupeau. Cette herbe est très appréciée. Mais elle est presque disparue de la zone pastorale habitée par les woDaaBe actuellement.

Technique pastorale, pratique " magique " ou simplement rite symbolique et " sympathique " de fécondité ? Il reste que le rewo est l'un des grands soucis de tout éleveur boDaaDo, pour la fécondité et la santé du troupeau.

## II.5 LA JOURNEE DU BERGER ET DU TROUPEAU

Un bon berger ( duroo ) passe la grande partie de sa journée et quelques fois même de la nuit, au milieu de son troupeau, pour le faire paître ou pour le faire boire.

Le matin, après la traite ( Birki )(1), le berger pousse les bêtes au pâturage : le troupeau est au grand complet ( y compris le luhunande des jeunes veaux ).(2).

Ensuite, revenant vers le campement, il sépare les jeunes veaux de leurs mères ( on dit qu'il " fait camper les veaux " hoDa nyalbi, ou luhuna nyalbi ), et il va faire pâturer les bêtes adultes loin du campement (3).

En fin de matinée, pendant les heures chaudes de la journée il fait reposer son troupeau à l'ombre, possiblement près d'un bosquet ( luggere ) : c'est le moment du repos, du "retour" à l'ombre : wakkasi iftol.( 4).

Au début de l'après-midi, le berger pousse à nouveau ses bêtes et elles pâturent encore jusqu'à la fin de l'après-midi (5).

(1).Chez les woDaaBe, les femmes traient tout autant que les hommes ( à noter que chez les FulBe en général, les femmes ne traient pas du tout).

(2).Le terme dura , signifie " pâturer" en général ( dit pour le troupeau, comme aussi pour le travail du berger). Le termes oora et ma'ajo spécifient davantage le moment de la journée dans lequel cela a lieu (première partie de la journée).

(3). Pendant la saison sèche avancée, le berger peut pousser ses bêtes jusqu'à une dizaine de km. du campement.

(4).Le wakkasi iftol désigne ainsi la fin de la matinée (entre onze heures et midi). Les travaux du troupeau régulent toute la division du temps chez les woDaaBe, d'une manière précise et détaillée.

(5).Pâturer en fin d'après-midi : hiirta.

Puis c'est le retour au campement avant le coucher du soleil (1). Les veaux, qui avaient été attachés à la corde avant l'arrivée des mères, sont détachés un par un, pour pouvoir traire les mères. Ensuite les veaux sont attachés à nouveau au daangol et ils y restent toute la nuit. Les vaches restent dans leur espace devant le campement ( duDal ) : pendant la nuit, elles se lèvent encore tout seules pour aller pâturer (2).

Le jour d'abreuvement ( nyannde degol ) ce rythme est brisé : après la séparation des veaux, le matin, le troupeau part au puits ( rego ) . Le berger lui donne à boire une première fois en arrivant et une deuxième fois avant le retour au campement. Le troupeau rentre ( flabba ) au campement vers le coucher du soleil ( un peu avant ou un peu après selon le juurol , ou distance qu'il y a entre le campement et le point d'eau). Le jour d'abreuvement, le troupeau pâture surtout la nuit. Mais ce rythme dépend des régions et des bergers : il n'est pas rare que ceux qui n'ont pas de puits privé soient obligés à abreuvoir la nuit.

La journée décrite ci-dessus est une journée de halte ( faDere ). Le jour de démenagement ( dehenere ), on fait camper les veaux directement au nouveau emplacement, et le reste du campement ( les femmes avec les affaires) vient après, dans le courant de la matinée, quand les vaches sont déjà parties aux pâturages.(3).

---

(1). Retourner le soir, du troupeau : Ya'o.

(2). Pâture la nuit : soggo.

(3). Le rythme de nomadisme des woDaaBe en saison sèche est relativement limité. Voici, à titre d'exemple, le nombre de déplacements de quelques groupes de woDaaBe dans l'époque comprise entre le moment où les troupeaux commencent à boire aux puits et les premières pluies :

- une famille de Bii Korony'en WeDDinde : 12 déplacements ( région au sud d'In Gall ).
- une famille de Bii Korony'en Dasassu : 9 déplacements ( région au nord-est d'Abalak ).
- une famille de Yaamanko'en Sampo'el : 6 déplacements ( région de Tamaya ).

B. TECHNIQUES  
ESSENTIELLES

III. LA GESTATION DE LA VACHE

III.1 CHALEURS ET SAILLIES

Quand une vache est en chaleurs ( caame ), pendant une semaine entière le taureau reproducteur ne fait que la suivre ( tuufa ). Au bout d'une semaine, si la vache consent (1), alors a lieu la saillie : suraangal ou gaynol. Si la vache refuse (2), alors la saillie n'a pas lieu (3).

Une vache qui a un cycle de chaleurs ( tonnaaki ) très rapprochées, on l'appelle uurnge ou hooziloe ( il y a même des cycles d'à peine une ou deux semaines). Alors qu'une vache qui a des chaleurs très espacées, on l'appelle haccunge ou suggeree ( il y a des vaches, disent les woDaaBe, qui peuvent attendre leurs chaleurs jusqu'à deux ans). Mais le cycle de chaleurs normal est, au dire des woDaaBe eux-mêmes, de 2-3 semaines ( une vingtaine de jours).

Si après les trente jours qui suivent la saillie, on n'a plus été témoins de ses chaleurs, on dit que " la vache tient " ( nagge jogate ). On dit aussi qu'"elle a fait le ventre " ( nge waDii reedu ), qu'elle est pleine ( nge soomi ). Si au contraire la vache n'a pas été remplie, alors on dit qu'"elle a rapporté" ( nge wartirii ) ou qu'"elle a changé de nouveau" ( nge waylitii ).

Une vache qui, malgré des chaleurs régulières et des saillies normales, n'arrive pas à être remplie, est appelée tonnotoonge ( ou : waylitoe ). Ce phénomène du tonnot inquiète beaucoup l'éleveur woDaaDo. On a peur qu'avec le temps, une vache tonnotoonge finira par ne plus être du tout en chaleurs(4).

(1).Litt.: " si elle s'arrête" ( dr no ), ou " si elle attend" ( heedo ).

(2).Litt.: " si elle s'est refroidie" ( feewta ).

(3).On appelle fanngoe ou tullotoonge une vache qui suit une autre vache en chaleurs, jusqu'à imiter la saillie du taureau.

(4).Ne plus entrer en chaleurs : jo'otto.

Une vache qui fait du tonnol depuis un ou deux ans, est considérée stérile ( rimare ) et, comme telle, elle est destinée à être écartée du troupeau ( cfr.X.4). Aux premières manifestations du tonnol , l'éleveur cherche à intervenir par des " pratiques magiques ", comme le piBol (cfr. VIII.4), c'est-à-dire avec une cordelette ayant beaucoup de noeuds, qu'on accroche à la tête ou à la queue de la bête , autant que par des "techniques" ( en donnant par exemple à manger à la vache du sorgno ( bayeeri)).

Ce qu'un éleveur attend le plus d'une vache, c'est qu'elle soit féconde. C'est pour cette raison que la vache uurnge est très appréciée. Quand elle rend en chaleurs, on n'empêche jamais la saillie ( même si elle est en train d'allaiter un tout jeune veau (2). Dès qu'on est sûr qu'elle est remplie, on lâche le veau derrière elle : cela veut dire qu'on ne la traie plus et qu'on laisse au veau tout le lait disponible, jusqu'au tarissement complet.

Au contraire, ce qu'un éleveur boDaaDo craint le plus c'est que sa vache soit stérile ( rimare ).

Pour les woDaaBe, il y a plusieurs causes de stérilité pour les vaches.

Il peut s'agir tout simplement de la nature ( tagoodi ) : la bête est stérile, comme une autre a des cornes longues ou une robe uniforme etc. Mais on pense que les DemnDe sont souvent cause de stérilité : il faut alors enlever ces petits nerfs qui se trouvent sous la langue, autrement elle ne pourra pas être remplie, malgré des chaleurs régulières ( ces DemnDe d'ailleurs, selon les woDaaBe, empêchent aussi la bête de pâturer régulièrement). Mais, en les enlevant, on doit faire attention à que aucun d'entre eux ne soit avalé par la vache, autrement elle serait à jamais stérile.

---

(1). Chez les woDaaBe on ne pratique aucune forme de contrôle des naissances pour les bovins. Pour les moutons, au contraire, on essaye de faire tomber les naissances au début de la saison des pluies ( on lie avec une simple ficelle les ligaments des canaux déferents des béliers, jusqu'au mois de février. Pour les bovins, on considère cependant qu'une mise bas à la fin des pluies ( saison du Yaawol ) produira un amaigrissement considérable de la vache pendant toute la saison sèche suivante ( cfr.IV.3 ).

Une vache peut aussi devenir stérile à la suite d'un ou plusieurs avortements (cfr.IV.2).

On dit normalement qu'une génisse jumelle d'un taureau peut devenir stérile, si son jumeau sort du troupeau ( vendu ou perdu ).

Enfin, la vache taurelière (cfr.I.2) est aussi stérile.

En général, les WoDaaBe essayent d'empêcher les accouplements entre les parents et leur descendance ( génisse avec son propre père, et taureau avec sa propre mère ). Cette sorte d'union est appelée rimtitaande , et c'est le même mot qui, dans la société humaine, désigne l'inceste. Les raisons invoquées contre ce genre d'accouplements sont d'ordre technique : ils risquent de produire des veaux fragiles ( geeciDi ) . Par contre l'accouplement préférentiel est celui entre frères et soeurs, même s'ils n'ont en commun que le père ( ils sont alors appelés baaba-go'ooji ) ou la mère ( appelés inna-go'ooji ). Ce type d'union renforce, selon les woDaaBe, la lignée et améliore la race.

### III.2 ACCIDENTS PENDANT LA GESTATION

Pendant le temps de la gestation, il peut y avoir plusieurs accidents, plus ou moins graves.

L'accident le plus grave est évidemment le wuftere : l'avortement. Les woDaaBe distinguent le wuftere du simple pallangel ( mort embryonnaire au moment où le fœtus a à peine un mois de vie (1)).

Le wuftere peut avoir plusieurs causes. Devant un avortement le premier réflexe d'un boDaaDo c'est de penser qu'un interdit ( mboDa ) du clan ou de la famille n'a pas été observé et que ce malheur en est la conséquence logique ( cfr.IX.1). Mais le wuftere peut être aussi causé par des accidents : chûtes brutales, encornades etc.

---

(1).Pallangel, litt.: le petit lézard.

Il ne semble pas que les woDaaBe rattachent l'avortement à une maladie spécifique.

Quand ils pensent qu'une intervention directe peut être utile, ils donnent à manger à la bête qui a avorté ( ou qui est inclinée à avorter ) un mélange de sel et de fruits pilés de l'arbre rima-jogohi. Une vache qui fait plusieurs avortements à la suite est appelée wonnoe (1). En général, après 3-4 avortements à la suite, on écarte la wonnoe du troupeau ( cfr.X.4), en la destinant à la vente. Mais l'on pense au'un ou deux avortements à la suite n'empêchent pas une vache, une troisième fois, d'arriver au terme de sa gestation.

Le wuftere est considéré comme un véritable vêlage, même si le fœtus n'a que deux ou trois mois de vie. Dans le système traditionnel de prêt de vaches ( haBBa-nar , cfr. XII.5), on compte le wuftore parmi les trois vêlagos prescrits - alors que le pallangel n'est pas considéré.

Après un avortement, certaines vaches restent malades. Elles ont une très forte température. Le délivre, avant de tomber, devient noir. Les woDaaBe donnent alors à boire à la bête une boisson faite à base de branches pilées de l'arbre siifahi .

Un autre accident de cette période de gestation, mais beaucoup moins grave du précédent, est ce que les woDaaBe appellent Baawo ( ou foynnngo, saare ). C'est le prolapsus utérin, c'est-à-dire la sortie d'une partie de la matrice. Les woDaaBe savent alors préparer un médicament de l'arbre eudda-esahi et du piment. Délayé dans l'eau, ce médicament est introduit de force à l'intérieur du rectum.

Après le vêlage, on contrôle attentivement la resorption totale de la matrice de la bête qui est inclinée à faire le Baawo, après que le placenta ( jorol ) est tombé.

(1). Du verbe wonna , abîmer. Le rima-jogohi c'est le crotolaria podocarpa.

Pour une vache en gestation avancée, un autre accident fréquent est le felwere ( ou: pelwol ), c'est-à-dire la congestion du pis de la mamelle. Mais, à l'avis des woDaaBe, le felwere ne constitue pas un accident majeur: il ne doit pas être considéré comme un " maladie ," (nyaw ), mais comme un simple état physiologique de la bête prête à vêler. D'ailleurs, le felwere peut aussi avoir lieu en d'autres circonstances : une vache pleine ( ou en lactation ) qui arrive sur des pâturages plus riches que ceux auxquels elle était habituée, ou bien qui reçoit une forte ration de sel après une longue période d'abstinence.

Ce gonflement ou œdème de la mamelle peut aller, dans certains cas, jusqu'aux membres. Normalement le felwere prend la mamelle toute entière, mais il peut aussi y avoir simplement la congestion d'un seul pis ( felwere holo wo'oto ).

Les woDaaBe connaissent un médicament pour le felwere : ils enduisent la mamelle congestionnée d'un mélange de crème de lait ( kettungol ) et de cendre de yomru ( sorte de nid d'oiseau, en faux coton ).

Dans une gestation très avancée, il peut se produire une complication que pose la vache yawdiinge ou " la vache pressée " : elle fait le pis ( waDa heddere ) alors que le temps du vêlage n'est pas encore arrivé ( " ses jours ne sont pas encore pleins " balDe keeway ). On craint ainsi une naissance prématurée du veau, qui entraînerait, presque inévitablement, sa mort (1).

Les woDaaBe interviennent par des pratiques " magiques " dès les premiers signes : ils accrochent à la tête de la vache yawdiinge des amulettes confectionnés avec les poils de la queue de chameau et avec des morceaux secs de croûte de la bouillie de mil ( bakke nyiiri ) . Ils accrochent ces amulettes, en se servant d'une vieille entrave de chameau.

----

(1). Il s'agit, en fait, d'un véritable avortement ( probablement de nature brucellique ).

### III.3 SIGNES QUE LA VACHE EST PLEINE

Pour une génisse ( wiige ) qui est à sa première gestation (1), les woDaaBe connaissent un signe sûr de sa gestation vers le 5ème mois : le entinirde . Pendant un bref laps de temps ( de quelques jours jusqu'à un mois ), la mamelle ( enndu ) de la génisse grossit légèrement. Ce même phénomène se répétera juste avant le vêlage.

Pour une vache adulte ( nagge ) il faut attendre le 7ème mois pour être certain qu'elle est pleine : c'est le signe du Yullere . Sur le ventre, extérieurement, on remarque une saillie, due à la présence du veau à l'intérieur. Le Yullere apparaît par moment, ici et là.

Très souvent, dès le 5ème ou 6ème mois de gestation, la vache pleine éloigne avec force son veau non encore sevré.

Par contre, les woDaaBe ne pratiquent aucune palpation sur le ventre de la vache en gestation ( on le fait seulement avec les brébis et les chèvres). (2)

### III.4 SOINS A LA BETE PLEINE

Pendant la période de la gestation, seule la génisse qui est à sa première gestation ( et qu'on appelle wiige dikke ) reçoit des soins spéciaux. Pendant tout le dernier mois, avant le vêlage, on lui lave et on lui masse régulièrement, tous les jours, les mamelles. On dit que cela l'habitue à être touchée : on veut ainsi prévenir tout éventuel refus d'allaiter le veau, après le vêlage.

### III.5 TARISSEMENT DE LA VACHE PRETE A VELER

On fait très attention à la vache looYorngé , c'est-à-dire à la vache qui est prête à vêler, mais qui allaite encore le veau précédent. Dans les cas extrêmes, il y a des

---

(1). Litt.: premier ventre, raedu dikkuru .

(2).Une forte diminution de la production laitière peut aussi être un signe indirect de gestation.Cela est vrai,disent les woDaaBe,surtout après le troisième mois.

vaches qui n'ont pas encore tari complètement à moins de deux mois du nouveau vêlage.

Soucieux de préserver toute la force de la vache pour le prochain vêlage, les woDaaBe font tarir ( hoDDa ) leur vache : la méthode la plus courante consiste à séparer le veau de la mère, en le conduisant dans un autre troupeau (1).

Une autre méthode consiste à percer les narines du veau pour lui enfiler le toonYe (petite baguette pointue) : le veau, en s'approchant de la mère, lui pique les mamelles avec le toonYe et la vache répond en lui envoyant de bons coups de pieds pour l'éloigner (2).

Mais on peut aussi, tout simplement, enduire de bouses les pis des mamelles, tous les jours : cela suffit pour enlever au veau toute envie de têter.

---

(1). Conduire un veau dans un autre troupeau pour le sevrer: huro

(2). Le toonYe est aussi appliqué à toute bête wafotoonge, c'est-à-dire à toute bête, même adulte, qui a pris l'habitude de têter une autre vache (wafo : têter une bête qui n'est pas sa propre mère).

## IV    LE    V E L A G E

### IV.1. SIGNES AVANT LE VELAGE

Le signe " du pis " est pour les woDaaBe le signe le plus sûr qu'une vache est sur le point de vêler. On dit alors que la vache " fait le pis " ( nagge waDii heddere ), ou qu'elle " a lâché le pis " ( nge yoofii heddere ). Et on l'appelle alors : dunynge . On dit encore, tout simplement, qu'elle se constitue une mamelle ( nge entinii ) et le phénomène est appelé entinirde ( cfr. III.3).

D'autres signes physiologiques plus précis sont aussi observés : la vulve ( yawo ) de la vache gonfle, s'exteriorise, devient molle, se frippe, commence à pendre ( dimbo ); la bête s'étire constamment comme pour uriner, elle tient la queue soulevée, elle a des mouvements incontrôlés sur tout le corps.

On dit encore qu'à la veille du vêlage, les looli ( ligaments qui tiennent le sacrum et la queue ) se " cassent " ( looli taYii ) : ils deviennent en effet très souples et ils bougent de manière très visible. C'est un autre signe infallible de l'imminence du vêlage.

Très caractéristique est aussi le signe du luuwe . La bête est inquiète, anxieuse. Elle essaye continuellement de se mettre à l'écart du reste du troupeau, de s'éloigner seule en brousse : elle fait le luuwe, disent les woDaaBe (1).

On dit généralement que le luuwe d'une vache qui va mettre bas un mâle est beaucoup plus fort et plus violent. La vache ressent un besoin très fort de partir. Le berger doit alors redoubler d'attention ( jour et nuit ), pour éviter que la bête ne s'éloigne ( elle pourrait se perdre et son veau pourrait être mangé par les bêtes sauvages).

---

(1). Le luuwe est typique de l'époque du pré-vêlage. Il ne doit pas être confondu avec le santo qui est une habitude constante chez certaines bêtes, de s'éloigner du reste du troupeau pour pâturer seules.

Physiologiquement, le signe décisif du vêlage est l'apparition de la poche des eaux ( fowYere ).

Quand le fowYere éclate ( ou quand le berger le fait éclater ) et que tout son liquide ( ndiyam ) se verse par terre, alors apparaît une deuxième poche des eaux avec les pieds du veau.

Alors, très souvent, la bête se couche par terre. Elle commence à avoir des contractions ( eemo ) jusqu'à la sortie complète du veau. On dit alors : nagge rimii, la vache a mis bas.

#### IV.2 ACCIDENTS A LA NAISSANCE

A part évidemment le wuftere ( cfr.III.2), l'accident le plus dangereux au moment de la naissance est la mauvaise présentation du veau, ou dystocie ( Biloreego ) (1) Normalement c'est la tête qui reste repliée en arrière et qui ne suit pas le mouvement de sortie des pattes.

Les woDaaBe savent que s'ils ne veulent pas perdre le veau, ils doivent intervenir rapidement en décrochant ( Bilta ) le veau. On essaye de saisir la mâchoire ( kabaal ) du veau, de lui accrocher une corde et de le tirer ( foDa ) doucement. Pendant toute l'intervention, la vache reste couchée.

Mais il peut aussi y avoir dystocie du siège ou des membres : les woDaaBe savent que la dystocie du siège est particulièrement délicate et dangereuse pour le veau.

Si le veau creve à l'intérieur du ventre de la mère, on dit : nagge yartini.

A la suite de problèmes lors de la naissance d'un veau, certaines vaches risquent de devenir stériles : c'est le cas notamment, des vaches dont le veau, crevé à l'inté-

(1).Litt.: le fait de rester accroché.

rieur, n'a pas été immédiatement expulsé ( il s'agit alors de stérilité à cause de métrite ).

Au moment du vêlage, parfois, le col de l'uterus ( d' ande yawo ), trop petit, ne permet pas le passage du veau.. Si sous la pression des contractions, le vagin ne se déchire pas, alors le berger lui-même intervient, en coupant le col avec une lame de rasoir. En général, disent les woDaaBe, ce genre d'accidents n'a pas de suites fâcheuses.

D'une manière générale, l'expulsion difficile et douloureuse du veau, peut créer des malaises à la vache : elle peut perdre beaucoup de sang mélangé avec du pus, et sa vulve peut " noircir " ( fuuna ) à l'intérieur. Mais les éleveurs ne considèrent pas graves ces complications.

Un autre accident possible est la naissance d'un monstre ( raaBre ), c'est-à-dire d'un veau ayant des déformations physiques très grandes au niveau du cou, de la bouche, des membres etc.

On ne connaît pas la cause de la naissance d'un raaBre. Mais d'une manière générale, on dit qu'il est peut-être la conséquence d'une frayeur très grande, que la vache aurait eu pendant les mois de gestation.

Le raaBre aux déformations trop importantes, est simplement abandonné ( par exemple le veau <sup>qui</sup> ne peut même pas se relever ou qui ne peut rester debout ). Les autres, on essaye de les garder au moins jusqu'au sevrage, pour bénéficier de la présence dans le troupeau d'une laitière supplémentaire ( à moins qu'on puisse faire adopter à la vache un autre veau, cfr. V.4 ).

Le raaBre adulte est égorgé et sa viande est consommée : mais il n'y a que les hommes et les vieilles femmes qui osent en manger. Les femmes qui ont encore l'âge de procréer ( les rimooBe , y compris les petites jeunes filles ) n'y touchent pas, par peur de mettre un jour au monde, elles aussi, un monstre.

Enfin, après le vélage, il y a un autre accident possible: c'est la non-expulsion du délivre ( gaynol, ... yorol ). Les woDaaBe connaissent une technique : ils font ingurgiter à la vache une boisson de fruits pilés de l'arbre siifah. Ils connaissent aussi une pratique magique ( Boosoore ), qui consiste à accrocher au cou de la vache une amulette spéciale, jusqu'à l'expulsion complète du délivre.

#### IV.3 L'EPOQUE DES NAISSANCES

La plupart des naissances de bovins ont lieu pendant la saison des pluies, particulièrement le mois de juillet. Selon les woDaaBe, celle-ci est de loin l'époque préférable, parce que les nouveaux-nés vont pouvoir profiter d'une époque de l'année pendant laquelle la lactation des mères est particulièrement abondante et régulière.

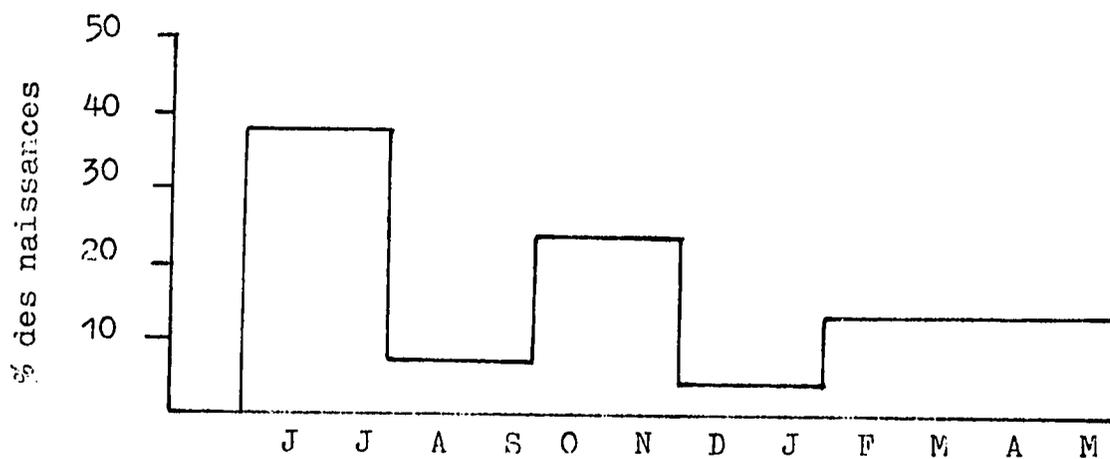
Les naissances pendant la saison sèche avancée ( ceeDu ) sont aussi considérées bonnes ( pendant le mois de mai ), parce que la bonne saison est tout proche.

Par contre, celles qui ont lieu pendant la saison du Yaawol ( octobre-novembre) ne sont pas très appréciées : les mères maigrissent considérablement tout au long de la saison sèche suivante, et les veaux, ne pouvant pas bénéficier d'une lactation normale, ne grandissent pas régulièrement. On considère cependant que dans des bonnes conditions ( abondance de pâturages, proximité de l'eau etc.), les naissances à la fin de la saison des pluies présentent un avantage : celui de favoriser un accroissement plus rapide du troupeau. Les vaches qui ont mis bas pendant le Yaawol ont une bonne chance de redevenir pleines pendant la saison des pluies suivante.

TABLEAU A

Distribution de 93 naissances  
de bovins, selon les mois et les  
saisons ( sur une seule année,  
et pour une même fraction).

saïson	kok-korsol	ndunngu	Yaawol	dabbunde	ceeDu
mois	juin- juillet	août- sept.	oct. nov.	déc.- janv.	févr. mai.
nombre naissances	35	7	22	4	25
pourc. sur l'ensemble	37,6	7,5	23,6	4,3	26,8



GRAPHIQUE: Distribution des naissances de bovins

## V. SOINS À NOUVEAU-NÉ

### V.1 PREMIERS SOINS

Dès que le veau est né, il faut le prendre par les pattes de derrière, en laissant la tête en bas, pour que les morceaux de délivre ( powYe ), qui sont encore dans les narines et dans les naseaux ( poraali, poofDe ) puissent être expulsés.

Si le veau commence à se démener ( pap-papta ), à se trainer par terre ( tar-tarta ) ou à secouer les oreilles, c'est le signe que tout va bien et qu'il commence à respirer régulièrement.

Très souvent aussi, les woDaaBe soufflent à l'intérieur des narines, pour aider l'évacuation des voies respiratoires.

### V.2 LA VACHE LÈCHE SON VEAU

Les woDaaBe attachent beaucoup d'importance au fait que la mère lèche ( taha ) son veau tout de suite après le vêlage. Il faut qu'elle le lèche complètement, jusqu'à ce que son corps soit complètement sec. Il est absolument nécessaire qu'elle le fasse, pour qu'ensuite elle accepte de se laisser têter par lui.

Si la vache refuse de lécher son veau, on a recours aux pratiques " magiques " ( Boosoore ) : on appelle un " expert ", un connaisseur de paroles magiques que les circonstances imposent. Tout en prononçant ses formules, il souffle et crache dans les oreilles de la mère, dans ses narines, dans sa bouche et dans son anus.

Ensuite, si le Boosoore a été inefficace, on a recours au kitifiire, c'est-à-dire aux manières fortes : on fait violence à la vache par des manières fortes et désagréables. On veut lui faire mal, en provoquant une douleur

violente, parce qu'on pense qu'ainsi on aura raison de son entêtement et de son refus de lécher le veau. On pousse à l'intérieur de sa vulve des chiffons enroulés et des bouquets de feuilles d'amzahi ou de yaaDya. La bête devient d'abord comme folle de douleur. Ensuite elle s'apaise et finit par accepter de lécher le veau.

### V. 3 LA VACHE REFUSE SON VEAU

Les woDaaBe appellent ciccol le refus obstiné que la mère oppose à son veau ( même dans le cas où elle l'a déjà léché et nettoyé ). Elle ne s'occupe pas du veau, elle ne se laisse pas têter. On dit alors qu'elle s'obstine dans son refus : sicci.

Dans ce cas, les woDaaBe pratiquent le uppol : après avoir relevé la queue d'une vache, un berger se met à souffler, de toutes ses forces, dans le vagin de la bête. Le but du uppol c'est de changer, par la douleur, l'attitude de la vache ( le uppol est encore pratiqué dans une autre circonstance : pour aider la montée du lait d'une vache, après la mort de son veau, cfr.V.4).

Si la vache a finalement accepté son veau (1), le berger aide le nouveau-né à se relever (lappa) et, en le soutenant, à têter la mère. C'est cette opération que les woDaaBe appellent kaltol.

Mais si la vache s'obstine à refuser son veau, on cherche à le faire adopter par une autre vache (2) encore en lactation. On choisit en général une bonne laitière, une vache docile et calme, même si au début, pour l'habituer, il faut la tenir par les cornes avec une corde, tandis que le veau tète. Si le nouveau-né est une génisse, on essaye toujours de le faire adopter

---

(1).Accepter un veau : honndina.

(2).Cette vache est appelée jaBoe, litt.: celle qui accepte, qui est d'accord.

par une autre vache. Mais s'il s'agit d'un mâle, on le laisse crever ou on l'égorge à contre cœur.

Quant à la vache qui a refusé son veau, on l'appelle wanyoe ( litt.: celle qui a hai ). Il y a des bêtes qui, à chaque nouveau vêlage, refusent leur veau. En général, quand cela s'est répété deux ou trois fois, on essaye de se débarrasser de cette bête, en la destinant au marché.

#### V.4 LE VEAU CREVE

Si le nouveau-né crève, on pratique le njaBngu, ce qui va permettre de garder dans le troupeau une laitière en plus.

Le njaBngu (1) consiste à habituer la mère du veau crevé à se laisser têter par un autre veau. Pour faire cela, les woDaaDe font le njuguugu : ils font porter par un autre veau la peau du veau crevé. La mère renifle la peau, croit qu'il s'agit de son propre veau et se laisse têter. Le lait commence à monter, on éloigne le veau et on traie la vache normalement.

Dans certains cas, quand il y a résistance de la part de la vache, on pratique le uppol pour aider la montée du lait (cfr.V.3).

Si la vache est très docile et se laisse traire directement, le njaBngu n'est pas nécessaire. On appelle hewdotoonge ( ou : kaapoe ) la vache qui se laisse directement traire, après un simple massage de la mamelle.

D'une manière générale, on essaye toujours de continuer à tfaire la vache dont le veau est crevé. On pense en effet que le lait pourrait, dans le cas contraire, la rendre malade, en la faisant maigrir ( hommo ).

---

(1). Du verbe jaDa : accepter, consentir.

## V.5 LE COLOSTRUM

Les woDaaBe pensent qu'il est très important qu'un jeune veau tète dès le premier jour le premier lait de la mère ( ou colostrum ), qu'ils appellent kannDi . Il s'agit d'un lait lourd et épais ( tekkuDam ), de couleur brun.

On laisse têter le veau à volonté. Pendant ces premières semaines de vie, le veau fait, en général, une diarrhée qu'on appelle kalaw . On ne craint pas du tout cette diarrhée : on dit qu'elle est le signe que le veau est rassasié et qu'il se porte bien.

On célèbre la beauté des jeunes veaux kaltuDi, rassasiés du colostrum maternel.(1).

Si le veau ne fait pas de kalaw , on pense normalement que la mère n'est pas une bonne laitière, ou que son lait n'est pas bon.

Quand le veau est rassasié, on traie le reste du colostrum et on le fait cuire avec du beurre et du sel : c'est le dagacci , dont les enfants sont très gourmands. On peut aussi mélanger le kannDi au lait normal et préparer un beurre très apprécié et de couleur brun.

C'est après une semaine du vêlage qu'on commence à traire la vache ( mais, selon les woDaaBe , pour une génisse qui est à son première vêlage, on peut traire quatre jours après le vêlage ).

---

(1). Le kalaw a une très forte consistance : ses éclaboussures se collent aux pattes de derrière du veau, puis séchent en faisant des croûtes qui, détachées, laissent des véritables plaies.

## C. C O N N A I S S A N C E S

VI. LES PRINCIPALES PLANTES FOURRAGERES

Tout éleveur boDaaDo est un grand connaisseur des plantes : par rapport à leur valeur fourragère, comme aussi à leur valeur pharmacopé- tique ou magique.

Les woDaaBe distinguent différents stades dans le cycle végétatif des plantes, et à chaque sta- de correspondent des qualités différentes. En plus, devant chaque plante à chaque moment de son cycle, le bétail a un comportement différent.

La jeune plante à l'état de pousse ( appelée fuDaalo ), tout au début de la saison des pluies, ne permet pas au bétail de pâturer avec profit. Avec le stade successif, celui de la floraison, appelé safaalo, qui correspond à la saison korsol, toutes les bêtes peuvent bien profiter. Cela encore plus quand la plante rejoint l'état de wiigaalo, ou fructification : le wiigaalo signifie la plénitu- de de la plante. Le wiigaalo peut avoir plusieurs niveaux, par rapport à son état de croissance et, surtout, au comportement du bétail au pâturage : le haaraande, dans lequel les bêtes ont la possi- bilité d'être complètement rassasiées (1); le diifa- daro ( ou nyaama-haara ) (2) et le doppa-daro (3) dans lesquels les bêtes pâturent avec un maximum de profit.

Le dernier stade du cycle végétatif de l'herbe fraîche est celui de la ramification ou " subdi- vision " ( peccitaaki ) de l'herbe déjà adulte ( huDo nyaako ) .

Le stade successif conduit au dessèchement : le huyoro, qui vient avec la saison Yaawol. Le des- sèchement de la plante est progressif, au fur et à mesure que la terre perd son humidité. Après le huyoro, on distingue encore le Dasalduko ( ou Dayluko ) et le yoorko. A ce point-là on ne parle plus de huDo ( herbe ) mais de geenal ( foin ).

Chaque plante a son propre cycle végétatif, qui peut être plus ou moins long.

A chaque moment, le fourrage a ses propres qualités,

(1). Haara : se rassasier

(2). Diifa-daro : litt. tirer et s'arrêter ( de pâtu- rer). Nyaama-haara : litt. manger et être tout de suite rassasié.

(3). Doppa-daro : litt.: se jeter avec avidité et s'ar- rêter vite de pâturer.

sa propre capacité (mbaw): cette capacité est directement liée, selon les woDaaBe, à la qualité et quantité plus ou moins grande de la production laitière du troupeau, et aussi dans la facilité plus ou moins grande avec laquelle les bêtes prennent du poids (ou graisse, Bellere). Un bon fourrage, disent les éleveurs woDaaBe, fait augmenter directement la force (semme) d'une bête : il fait augmenter le wuhire, c'est-à-dire la quantité et la qualité de la moelle (busam) dans laquelle réside toute la solidité et l'épaisseur d'une bête.

Les plantes sont réparties par rapport aux types de sol dans lesquels elles poussent ou dans lesquels elles peuvent davantage s'épanouir : ainsi des graminées comme le sabeeri, le layel ou le follere poussent surtout dans le karal, sol argilleux avec des cuvettes marécageuses (fasaaji), des petites mares (coofi) et des grandes mares (beeli), avec plusieurs plantes aquatiques (du type gaan-dowol). Les sols des plaines (kollaaDe) et des haut-plateaux (polle) sont riches surtout de plantes du type denggere, geene ou lay-laydol, et aussi de nombreux arbres, qui constituent un excellent pâturage aérien annuel. Enfin, les sols sablonneux des dunes (jole) où poussent surtout des hebbere et du geenal, en quantités énormes (alors que les arbres et les arbustes sont rares si l'on fait exception de quelques tanni ou jigahi).

Par rapport à l'appétibilité et à la valeur nutritive des plantes, les woDaaBe disent que le ndiiriiri et le raYYere constituent le fourrage le plus apprécié par les bovins (suivis par le layel, le follere, le korom, le gunnaaru etc.). Pour les chameaux, la préférence est donnée au dibeehi, au gillal, au yaaDya etc. Pour les petits ruminants, surtout le gillal, le dibeehi etc.

Selon les woDaaBe une pluviométrie variable peut avoir des effets très importants sur le changement d'espèce dans une région donnée, d'une année à l'autre. Cela est bien visible surtout par rapport à l'alternance de deux espèces majeures : les kebbe et les geene Dime. Ces dernières ont besoin de pluies régulières et bien espacées, et elles résistent très mal à de longs intervalles de temps sans pluies. Par contre, les kebbe sont beaucoup plus résistantes et ont tendance à se développer pendant des années à faible pluviométrie.

Nota : Les plantes sont données selon l'ordre alphabétique fulfulde. En Annexe n. 1, on trouvera ces mêmes plantes selon l'ordre alphabétique latin. Pour cette identification, nous nous sommes beaucoup servis du "Lexique des plantes du Niger" de B. Peyre de Fabrègues. Pour chaque espèce, nous donnons un résumé de commentaire fait par un groupe d'éleveurs woDaaBe.

1. baDaaDi : ( *Commiphora africana*, Burseraceae). Arbre dont la valeur fourragère est moyenne et dont les feuilles son appréciées surtout par les chameaux ( ses feuilles sont aussi très utilisées dans la pharmacopée traditionnelle).
2. bamambi : ( *Calotropis procera*, Asclepiadacea). Arbuste très répandu sur des sols pauvres. Ses feuilles sont broutées par le petit bétail ( son latex sert à confectionner une sorte de pommade contre les crevasses).
3. barkehi : ( *Piliostigma reticulatum*, Caesalpinacea). Arbre presque disparu dans la zone nord du Sahel. Il constitue un très bon fourrage pour les chameaux. Le sotoore (cfr. ci-dessous) qui pousse accroché au barkehi est très recherché, et sert aussi à confectionner, avec d'autres ingrédients, le fuDngo na'i (cfr. VIII.1). Le barkehi est très utilisé dans la pharmacopée et joue un rôle symbolique très important dans toute cérémonie .
4. buluhi : ( *Eragrostis tenella*, Graminacea). Cette graminée pousse dans les ravins et dans les zones de piémont. Les bovins ne l'apprécient pas beaucoup. Selon les woDaaDe, elle n'existe presque plus dans la zone nord du Sahel.
5. buruugel baali ( *Dactyloctenium aegyptium*, Graminacea). Du même genre que le nguDe-nguDeeri ( cfr. ), mais beaucoup moins apprécié par les bovins, qui se contentent de couper les sommets, en laissant sur place toute la partie inférieure de la plante.
6. mbuDe-mbuDeeri : cfr. nguDe-nguDeeri.
7. caaski : ( *Acacia albida*, Mimosacea ). Grand arbre (appelé gao par les hawsca). Ses feuilles et ses fruits constituent un excellent fourrage pour les chameaux et pour les petits ruminants. Mais il est pratiquement absent de la zone nord du Sahel.
8. cenceni : ( *Maerwa crassifolia*, Cappariaceae). Appelé aussi jigahi à l'Ouest. Cet arbre est considéré comme un excellent pâturage pour toute sorte de bétail. Il est brouté pendant toute l'année, mais surtout pendant le ceedu, quand il n'y a plus beaucoup de choix (Ses feuilles constituent un bon médicament pour les plaies infectées des bêtes).

9. cilluki : ( *Acacia raddiana*, Mimosacea ). Arbre très répandu, qui constitue un excellent fourrage pour chameaux et chèvres. Ses feuilles nouvelles sortent en pleine saison sèche et chaude.
10. ciiBooli : ( *Grewia tenax*, Tiliacea). Fourrage pour tout type de bétail. Les fruits de cet arbre sont très recherchés.
11. damaygihi : cfr. nduusur .
12. dengeere : ( *Zornia glochidiata*, Papilionacea). Cette herbe constitue un bon pâturage entre la saison du korsol et le milieu du ndunngu ( juillet-août ). Elle pousse surtout dans les haut-plateaux (pelle) en particulier au milieu des arbres sabaraani. Elle ne pousse pas très haut, mais sur le sommet elle s'ouvre largement, avec beaucoup de ramifications. Les éleveurs la craignent beaucoup au début de la saison korsol, à cause du rukkungo ( cfr.VII).
13. dibeehi : ( *Acacia laeta*, Mimosacea). C'est l'un des arbres les plus importantes et les plus utiles, selon les woDaaDe. Il constitue le pâturage aérien préféré par les chameaux. De tous les sotooje (cfr. ci-dessous), celui du dibeehi est le plus recherché. Ses racines, son écorce et sa résine sont utilisées pour multiples usages.
14. Dooki : ( *Combretum glutinosum*, Combretacea). Arbre en voie de disparition dans la zone nord du Sahel. Ses feuilles ne sont pas très appréciées : les woDaaDe disent que les bêtes ne les " broutent " pas, mais ne font que " les tirer en passant ". Il est davantage apprécié à l'époque où poussent des jeunes et tendres feuilles ( appelées wilirre), après que les premières feuilles soient tombées. Employé dans la pharmacopée.
15. ndaYon daaDi : ( *Cyperus conglomeratus*, Cyperacea). Cfr. hurdu-dumboore.
16. ndiriiri : ( *Sporobolus festivus*, Graminacea). Cette graminée qui pousse surtout sur des sols sablonneux, est très appréciée par tout type de bétail, pendant toute l'année. Elle donne du lait abondant et savoureux. Cfr; ngarziiri

17. nduusur : ( *Chrozophora brocchiana*, Euphorbiaceae). Arbuste qui pousse sur les collines, appelé aussi damaygihi. Recherché surtout par les chèvres et, seulement à certaines époques, par les bovins.
18. follere : ( peut-être: *triumfetta pentandra*, *Tilincea*). Herbe qui pousse dans les plaines. Très recherchée par les éleveurs parce que elle donne aux laitières un lait abondant, plus que tout autre type d' fourrage. Comme pour le layel, on dit que le follere arrive à satisfaire le besoin de sel des bovins. Au début d'hivernage, on craint les pâturages trop riches en follere , à cause du rukkungo (cfr.VII). Malgré cet accident possible, le follere est considéré parmi les meilleurs fourrages pour les bovins.
19. gabaraari : ( *Sorghum aethiopicum*, Graminaceae). Haute graminée qui pousse surtout dans les plaines argilieuses. Très appréciée par le bétail. On dit que des petites quantités suffisent pour rassasier une bête. Sa valeur nutritive est très forte, disent les woDaaSe.
20. gaccungolhi : ( *Indigophera dyphilla*, Papilionaceae). Pâturage très recherché surtout pendant la saison du korsol et du Yaawol (avant et après les grandes pluies). Pendant le ndunngu il n'est pas très apprécié par les bêtes, parce qu'elles peuvent choisir d'autres espèces. Avec le massahi et le nduusur, il est l'un des rares arbustes ( baafe ) dont les bovins sont gourmands.
21. gadagiire : ( *Alysicarpus ovalifolius*, Papilionaceae). Cette herbe pousse surtout aux pieds des collines. Pendant les pluies, elle est très recherchée par tout type de bétail.
22. gajaali : ( *Cymbopogon giganteus*, Graminaceae). Haute herbe très peu appréciée par tout type de bétail. Elle pousse sur les collines.

23. gajalol : ( *Panicum turgidum*, Graminacea). Haute herbe. Elle n'est pas très recherchée par le bétail. Elle présente un inconvénient : elle donne au lait un mauvais goût : les bêtes laitières qui ont passé à peine deux-trois jours dans du pâturage de gajalol, donnent un lait " qui sent mauvais".
24. gawari : ( *Acacia nilotica*, Mimosacea). Cet arbre constitue un fourrage annuel très apprécié par les chameaux. Cfr; gonaaki .
25. gaandowol : ( *Nymphaea*, Nymphaeacea). Appellée aussi gaandi. Nénuphar, qui pousse dans les mares et dans les bas-fonds. Avec le nyerYaare, elle constitue le seul type de fourrage aquatique auquel les bovins soient attachés. En grande quantité, cette herbe risque de donner aux bêtes le rukkungo (cfr.VII).
26. gaasaya : ( *Cynandropsis Gynandra*, Capparidiace a). Herbe du même genre que le lanjore, mais plus amère. C'est une herbe très appréciée par les chameaux, surtout au moment où elle fleurit ( fin juillet). Elle a une tige nourrissante, qui donne un lait dense et épais.
27. gelooki : ( *Guiera senegalensis*, Combretacea). Cfr. sabaraahi.
28. geenal : ( cfr. huDo rimo ).
29. gillal : ( *Blepharis linariifolia*, Acanthacea). C'est un fourrage extrêmement recherché par les woDaaBe, mais qui devient de plus en plus rare : au dire de certains éleveurs, il serait presque disparu de toute la région sahélienne du nord. C'est un fourrage qui fait prendre rapidement du poids au bétail, et aussi qui fait passer dans le lait son parfum agréable.
30. gonaaki : ( *Acacia nilotica*, Mimosacea). Cfr. gawari.
31. goDearu : cfr. pottalhi.
32. gulun jaaBi : ( *Ziziphus mucronata*, Thamnacea). Arbre sans grande valeur fourragère : ses fruits amers sont mangés par les petits ruminants, et ses feuilles aussi par les chameaux, en petites quantités.

33. gumuumi : ( Combretum micranthum, Combretaceae). Fourrage de valeur moyenne, bon surtout pour les chameaux. Employé dans la pharmacopée.
34. gunaaru : ( Citrullus lanatus, Cucurbitaceae). Pastèque sauvage, qui pousse : <sup>donne</sup> surtout sur les sols sablonneux des collines. Appelé aussi deeni. Très recherchée à cause de sa tige et de son fruit. A la tige on reconnaît deux qualités principales : elle fait augmenter la graisse ( Bellere ) des bêtes, et aussi à leur corps une couleur foncée qui est un signe certain de bonne santé, disent les woDaaBe. Le gunaaru et sa tige constituent un fourrage parfait, qui donne même lieu à des expressions proverbiales. Il y a aussi une qualité amère, cfr. habardu.
35. gunaaru lelli : (litt. la pastèque des antilopes, cfr. habardu ).
36. gursumuui : ( Grewia flavescens, Tiliaceae). Les feuilles de cet arbre constituent un très bon fourrage pour les chameaux.
36. ngarziiri : ( Sporobolus helvolus, Graminaceae). Mêmes qualités et mêmes caractéristiques que le ndiriiri.
38. nguDe-nguDeeri : ( Dactyloctenium aegyptium, Graminaceae). Pâturage de la saison des pluies. Il y en a partout et il est très abondant. Les bovins, quand ils trouvent un espace de ce fourrage, ne l'abandonnent plus : ils font ce que les woDaaBe appellent sayannde ( broûter une même herbe jusqu'à rassasiement, sans chercher autre chose). Il donne un lait riche et épais. Il est appelé aussi mbuDe-mbuDeeri, ou nguYe-nguYeeri.
39. habardu : ( Citrullus colocynthis, Cucurbitaceae). Appelé aussi guncaru lelli ou tagallas ( mot d'origine twareg ). Les bêtes n'y touchent pas.
40. hobbere : ( Cenchrus biflorus, Graminaceae). Graminacée. Graminée répandue partout, surtout sur les sols sablonneux. Elle est aussi appelée gerengyare. Elle tend à remplacer progressivement toutes les autres espèces en train de

disparaître. Elle est très appréciée surtout à l'état de pousse, pendant la saison du korsol: à cette époque, elle est petite, la tige est courte et tendre. Par contre, le cram-cram haut n'a pas beaucoup de valeur nutritive, selon les wôDaaDe : il ne sert qu'"à remplir le ventre" des bêtes, en donnant des fréquentes diarrhées, et "en faisant dresser les poils" (signe de mauvaise santé). D'une manière générale, le hebbere ne favorise pas une bonne lactation, alors qu'il fait augmenter d'une manière disproportionnée la quantité du sang dans le corps: les artères situées sous les yeux gonflent visiblement et la bête a des palpitations très fortes sur tout le corps. Autre accident: le hebbere serait aussi la cause d'une toux sourde assez caractéristique. Mais dans plusieurs régions, le cram-cram constitué le seul foin pendant toute la saison sèche.

41. huDo rimo : (*Schoenefeldia gracilis*, Graminacea). Cette herbe constitue un fourrage excellent pour les bovins. En hivernage il est très apprécié, surtout s'il n'est pas trop haut et si sa tige reste tendre. Après les dernières pluies, il sèche assez vite et on l'appelle alors geenal. (A remarquer que les termes huDo et geenal désignent de manière générale, respectivement toute herbe fraîche et toute paille sèche).
42. hurdu-dumboore : (*Cymbopogon proximus*, Graminacea). Graminée appelée aussi nduYon daaDi. C'est un pâturage qui dure toute l'année. Il pousse surtout sur les collines et dans les zones de piémont. Il résiste bien au manque d'humidité et ne sèche complètement qu'après la saison froide. Apprétié surtout après les pluies. Employé dans la pharmacopée traditionnelle.

43. jaaBi : ( *Ziziphus mauritiana*, Rhamnaceae). Les feuilles et les fruits du jujubier sont très recherchés par les chameaux et les petits ruminants.
44. jigahi : ( *Boscia senegalensis*, Cappariaceae). Appellé amzahi à l'ouest. Arbust. très répandu qui constitue un pâturage de valeur moyenne, apprécié surtout dans les époques de soudure ou dans des années difficiles.
45. kacacce : ( *Salvadora persica*, Salvadoraceae). Arbre très recherché par tout type de bétail, surtout en saison sèche. Les woDaaBe disent que le kacacce constitue un excellent DaatorDum, ou aliment de surplus, surtout pour les bovins dans les époques les plus critiques de l'année. On dit que l'état de santé des vaches qui pâturent en saison sèche dans une région où le kacacce est abondant, est bien meilleur de celui des vaches qui ne peuvent pas en avoir.
46. kelli : ( *Grewia bicolor*, Tiliaceae). Les feuilles et les fruits de cet arbre constituent un bon fourrage ( les fruits mûrissent en pleine saison sèche). Le sotoore (cfr. ce-dessous) qui pousse sur le kelli est très apprécié. (Le bois est très apprécié et sert pour les bâtons de bergers, entre autre).
47. korom : ( *Aristida funiculata*, Graminaceae). Graminée qui pousse dans les plaines et dans les vallées ( mais, en petite quantité, même sur les collines). Elle est très recherchée surtout après la saison des pluies. C'est une graminée qui n'aime<sup>pas</sup> les grosses quantités de pluie. Les bouses des vaches qui ont pâture longtemps au milieu du korom ont une couleur brun caractéristique.
48. lanjere : ( *Gynandropsis gynandra*, Cappariaceae). Dans les plaines et les vallées. Elle n'est pas très aimée par le bétail. Sèche, elle n'a plus aucune valeur.

49. lay-laydu : ( *Ipomoea involucrata*, Convolvulaceae).  
Plante fourragère extrêmement recherchée par tout type de bétail. Elle pousse au milieu des bosquets. Pâturage de la saison Yaawol. Tiges longues et rampantes.
50. layel : ( *Ipomoea acanthocarpa*, Convolvulaceae).  
Appellée aussi yanndi. Elle pousse dans les sols argilleux. Très recherchée parce qu'elle favorise une bonne lactation. Mais elle résiste très peu au manque d'humidité. Avec le follere, le layel arrive à satisfaire le besoin de sel des bovins (plante "salée"). Elle est de plus en plus rare.
51. laalowol : ( *Digitaria horizontalis*, Graminaceae).  
Graminée qui pousse dans les bas-fonds, aux endroits où l'eau reste longtemps. Elle est broutée surtout après la saison des pluies. Elle résiste très peu au manque d'humidité et sèche assez vite.
52. massahi : ( *Tephrosia purpurea*, Papilionaceae).  
Plante herbacée ligneuse, qui résiste très bien au manque d'humidité et à la sécheresse. Pendant le Yaawol elle est un excellent pâturage pour les bovins.
53. nammaari : ( *Bahunia rufescens*, Caesalpinaceae).  
Bon pâturage pour les chameaux.
54. noobol : ( *Cymbopogon schoenanthus*, Graminaceae).  
Haute herbe qui pousse dans les vallées et dans les ravins. Les bovins la touchent un peu, mais ne l'aiment pas particulièrement. Elle donne du mauvais goût au lait. Elle est presque disparue ( elle servait à étayer les puits).
55. nyaanyataare : ( *Peristrophe bicalyculata*, Acanthaceae).  
Herbe de plaine et de vallée ( mais il y a aussi une variété qui pousse sur les collines). Très recherchée, parce qu'elle donne un lait savoureux et épais. En grande quantité elle peut être dangereuse, à cause du rukkungo (cfr.VII).

56. nyerYaare : (*Echinochloa colona*, Graminacea).  
Haute herbe qui pousse dans les bas-fonds stagnaux. Appellée aussi nyereeje. Avec le gaandowol, elle constitue le seul type de pâturage aquatique apprécié par les bovins.
57. pottalhi : (*Crotolaria podocarpa*, Papilionacea).  
Cet arbuste, appelé aussi gooDaaru, arrive à maturité tout de suite après les dernières pluies. Il n'est pas très apprécié par les éleveurs, parce que ses feuilles donnent une très mauvaise odeur au lait.
58. raYYere : (*Andropogon gayanus*, Graminacea). Haute herbe très appréciée par le bétail (surtout pendant le korsol et le ndunngu). Avec le gajalol et le sooBre, est très recherchée par les populations sédentaires, pour la confection des paillasons).
59. sabaraahi : (*Guiera senegalensis*, Combretacea). Cet arbuste constitue un bon pâturage pour les chameaux.
60. sabecri : (*Panicum laetum*, Graminacea). Fonio sauvage. Il pousse dans les bas-fonds. Très recherché par les bovins.
61. saraho : (*Aristida gracilis*, *Eragrostis tremula*, Graminacea). Graminée qui pousse dans les vallées. Très recherchée par tout type de bétail. Elle donne un lait riche et " lourd ".
62. sol-selnde : (*Hyparrhena dissoluta*, Graminacea).  
Pâturage typique de la saison après les pluies (Yaawol). Très recherché par les bovins, alors que les chameaux ne l'apprécient pas du tout.
63. sotoore : (*Tapinanthus globiferus*, Loranthacea).  
Plante parasite qui pousse accrochée à d'autres plantes. Le sotoore qui pousse sur le dibeahi est particulièrement apprécié. Les chameaux sont avides de tout type de sotoore (kelli, yaaDya, barkchi etc.).
64. sooBre : (*Andropogon gayanus*, Graminacea). Cfr. raYYere.

65. surungewol : (*Aristida sieberana*, Graminaceae).  
Haute graminée qui a la caractéristique de reprendre vite en plein milieu de la saison sèche chaude. Pâturage de valeur moyenne.
66. takkal ciilal : (*Ciselia pharnacioides*, Molluscineae). Plante très peu appréciée par le bétail. Elle a aussi l'inconvénient de donner des fortes diarrhées. Elle pousse surtout sur les sols sablonneux des collines.
67. tamas : (*Acacia chrebergiana*, Mimosaceae). Appelé aussi cilluki (cfr.). Pâturage pour chameaux très apprécié.
68. tanni : (*Balanites aegyptiaca*, Zygophyllaceae). Appelé aussi adduahi. C'est parmi les arbres les plus répandus. Il résiste bien au manque d'humidité et à la sécheresse. Ses feuilles et ses fruits sont très recherchés par les chameaux et par les petits ruminants.
69. tuppere : (*Tribulus terrestris*, Zygophyllaceae). C'est parmi les herbes les plus précoces, parce que ses pousses peuvent être broutées à peine quelques jours après les premières pluies. Elle est consommée par les bovins surtout à l'état de pousse. Ensuite elle est très peu appréciée et elle a l'inconvénient de donner aussi une forte diarrhée aux bêtes, en diminuant fortement la production laitière des vaches. Elle donne un lait " mouillé ", peu gras, qui n'est pas très apprécié. On dit aussi qu'à la longue un pâturage de tuppe fait tarir complètement les vaches laitières. Elle donne aussi du rukungo (cfr. VII).
70. yanndi : Cfr. layel.
71. yaaDya : (*Leptadenia hastata*, Asclepiadaceae). Plante qui s'entortille au milieu des arbres. Fourrage parfait pour les chameaux. : avec le satoore, le gunaaru et le lay-laydu il est considéré le meilleur pâturage à chameaux.

## VII. LES PRINCIPALES MALADIES DU BETAIL

Les woDaaBe savent reconnaître et diagnostiquer avec précision un nombre important de maladies du bétail. Parmi les maladies (nyawuuji, jukkooji, appeeji) il y en a de très graves et mortelles (comme l'azawa, le tuurna etc.), de dangereuses (comme le rukkungo le betu etc.) ou de légères (comme le Baawo, le mamre etc.).

Chaque maladie a son origine. Mais une véritable maladie, à la différence de toute sorte de "malheurs" (infraction d'interdits, sorcellerie, etc.) n'a pas de véritable explication. Elle est une maladie et c'est tout !

Les woDaaBe savent intervenir pour un certain nombre de maladies, par des techniques qui relèvent le plus souvent de la pharmacopée que de la magie (encore que pour un boDaaDo la frontière entre ces deux domaines ne soit pas nettement tracée).

L'une des interventions les plus fréquentes est celle qui fait recours au pouvoir cautérisateur du feu (suma, marquer au feu). D'autres interventions consistent dans des scarifications et des saignées (Yara) des incisions (sela), des onctions (moolma), avec des poudres ou pommades à base de plantes (racines, écorces ou fruits).

Comme pour les maladies humaines, même les maladies animales sont divisées en deux grandes catégories : les maladies "chaudes" (gulDi), et les maladies "froides" (peewDi). Les premières sont les plus dangereuses et généralement, les plus graves : les bêtes ne pâturent pas du tout, leurs corps est "en feu", elles déperissent vite. Le fait qu'elles recommencent à pâturer est un signe certain de guérison. Les maladies "froides" n'empêchent pas la bête de pâturer, mais cela sans aucun profit. La bête maigrit toujours.

Une certaine distinction est faite par rapport aux maladies contagieuses (nyawuuji dabooji), comme le tuurna, l'azawa etc. On éloigne la bête malade ou on la met à l'écart du reste du troupeau : on lui construit un enclos et on lui apporte sur place eau et foin, jusqu'à guérison complète.

Les woDaaBe n'établissent pas un lien particulier entre les maladies et les saisons. Le pukka, le rukkungo et la diarrhée des veaux seulement sont rattachées à la saison des pluies. Toutes les autres maladies peuvent frapper, selon les woDaaBe, à n'importe quel moment de l'année.

Nota ; Les maladies sont données selon l'ordre alphabétique fulfulde. A la fin de la liste, toutes ces maladies sont classées selon leur genre.

1. Azawa : C'est la maladie du bétail que les woDaaBe craignent le plus. Il s'agit probablement, au moins dans la plupart de ses manifestations, du charbon symptomatique (dit aussi charbon à tumeurs). Cette maladie reçoit différents noms : kaDaw, gelooDe, garsa, meemol. D'autres noms la désignent allusivement. On la nomme aussi kena (litt. : le

grand vent) ou henndu ( le vent), par allusion au fait qu'elle vient d'on ne sait pas où, comme le vent, en emportant tout; on l'appelle encore cettal ( litt. la pointe, ou la flèche), ou labba ( la grande lance) qui seraient les armes avec lesquelles un esprit de brousse ( jinnol ladde ) frapperait le bétail; ou encore loosol ( litt. verge), qui frappe douloureusement ( mais on désigne ainsi surtout le charbon des petite ruminants)

La description clinique que les woDaaBe donnent de l'azawa est bien précise : le mal frappe ( fi-Da ) tout le corps de la bête. Parfois cela se manifeste par des plaies ( jonnde ), mais le plus souvent, par des enflures, des tumeurs ( BuhuDi), au niveau surtout des cuisses, des mamelles, du cou, de la tête etc. Les woDaaBe pensent que l'azawa niche dans les muscles et dans la chair de la bête malade.

L'azawa est terrible et bien peu de bêtes peuvent guérir. Le nombre de perte de bétail que les woDaaBe attribuent à l'azawa est très élevé plus de 80 % des pertes. La brousse est ainsi remplie de charognes de bêtes terrassées par l'azawa : les éleveurs craignent que leur bétail renifle ces charognes ( ils savent que l'azawa est contagieux), mais ils ne prennent aucune précaution pour les enterrer ou pour les détruire.

Quand la maladie n'est pas encore à un niveau trop avancé, les woDaaBe connaissent un médicament : les ingrédients principaux en sont le tabac, le caolin et les bouts supérieurs du noobol ( cymbopogon, cfr. VI). Ces ingrédients sont pilés ensemble et ensuite peuvent être administrés de plusieurs manières : en enfumant la bête(1), en lui faisant des onctions (2), ou en lui faisant ingurgiter tous ces ingrédients(3) sous forme de boisson.

- (1). Enfumer : ura.  
 (2). Faire des onctions : moolma  
 (3). Faire ingurgiter : hoYa.

2. bakkitel : Douleur aux muscles et aux os des pattes.  
La bête boite. Pour la soulager, les woDaaBe frappent sur l'os avec un pilon : le mortier est appuyé sur l'os et avec le pilon on frappe l'intérieur du mortier.
3. balaaje : Douleur à la partie supérieur de l'humérus. La bête marche avec beaucoup de difficultés (Yu@Ba, marcher péniblement). Il s'agit peut-être d'une entorse. Les woDaaBe marquent au feu devant et derrière l'humérus.
4. betu : Cfr. guttel.
5. bussiyare : Démangaisons sur la langue, qui empêchent la bête de paître normalement. La bête fait aussi des fortes diarrhées pleines de sang. Les woDaaBe piquent avec une aiguille les nerfs sous la langue, pour faire sortir du sang : il s'agit alors, disent-ils, de sang " noir ". On applique ensuite de l'urine de vache mélangée avec de la terre à l'endroit où l'on a piqué, et l'on racle bien toute la surface de la langue.
6. buto : Cfr. Baawo.
7. Baawo : Appellée aussi foynngo, saare et buto. Il s'agit de la sortie, par l'anus, d'une partie de la matrice ( prolapsus utérin). Cela se passe en général, chez une bête pleine, prête à vêler, ou tout de suite après le vêlage. Le Baawo peut être très dangereux surtout pour des vaches maigres et faibles. Les woDaaBe connaissent un médicament : ils introduisent, par voie rectale, des feuilles de l'arbre sudda-eesahi, pilées et mélangées avec du piment.
8. BiDDara : Constipation, défécation difficile et douloureuse. On ne connaît aucun médicament.
9. Bilore : Dystocie ou mauvaise présentation du foetus au moment du vêlage (cfr. IV.2).
10. Boola : Il s'agit très probablement du charbon bactérien ( fièvre charbonneuse ). Maladie

très proche de l'azawa. Mais le Boola ne semble pas avoir des manifestations extérieures particulières, si l'on fait exception, parfois, de violentes diarrhées. C'est une maladie presque toujours mortelle. Souvent elle est appelée aussi garsa. Cfr; aussi coodowa, qui est une forme bénigne de Boola.

11. mbaartu : Afféction de la peau ( il pourrait s'agir d'une forme de stréptothicose ). Le corps de la bête atteinte se remplit de croûtes ( putte ) et la peau est pleine de lésions ( pe''i ). Souvent la bête reste dans cet état avant de guérir. Le mbaartu frappe le bétail surtout pendant la saison humide et la saison froide.
- 12; mboru : Cfr; safa.
13. caarol : Diarrhée, qui peut avoir plusieurs causes. La plus typique est la diarrhée de la saison humide : la bête, rassasiée d'herbe fraîche et pleine d'eau, commence à galoper et attrape la diarrhée. Mais il y a aussi la diarrhée du bussiyare, ou la diarrhée propre aux petits veaux. Comme aussi la diarrhée du Boola etc. Les woDaaBe marquent au feu une bête qui fait la diarrhée : près de l'os supérieur de la queue ( appelé kunkuturuwal ou Bokkorgowal ). Cfr. aussi kalaw, V.5).
14. cettal : Cfr. azawa.
15. ciibaw : Appelé aussi ciimaw. Etat de faiblesse chronique. La bête donne l'impression de pâturer normalement, mais en fait, elle ne profite pas. Les mamelles des laitières semblent pleines, mais en fait elles ne donnent pas de lait. La bête fait des petites bouses en forme de boules ( comme celles des chameaux ). En général, une bête frappée par le ciibaw se remet très difficilement de cet état de faiblesse.
16. coodowa : Très proche du Boola : mais il s'agit d'une forme bénigne. La bête est atteinte par des fortes douleurs aux articulations et elle

ne peut presque plus marcher. Le coodowa peut être mortel.

17. cuuru : Maladie des onglons ( peDeeli ) : ils gonflent, font mal et empêchent la bête de marcher normalement ( il pourrait s'agir d'un panari interdigité). Très souvent, la bête qui a été atteinte du cuuru, reste handicapée pour toujours ( on l'appelle alors suurnunge ) et elle est alors destinée à la vente (cfr.X.4). Pour traiter le cuuru , les woDaaBe font des scarifications à la base des onglons, marquant au feu la cheville et ensuite, avec un fer pointu et rougi par le feu, percent la base même de l'onglon ( pour faire évacuer tout le pus).
18. danndami : Héméralopie ou cécité nocturne. Après le coucher du soleil, la bête atteinte de danndami ne voit plus rien, ses yeux se bouchent. Cela peut causer des accidents et la bête peut se blesser même gravement, en rentrant dans des arbres, en tombant dans des trous ou dans des puits etc. Les woDaaBe pensent que le soleil en est la cause principale : quand le soleil est très fort, la vue est empêchée par une sorte de brouillard ( suddi ). Il s'agirait donc, selon l'explication des éleveurs, d'une sorte d'aveuglement causé par la forte luminosité de la saison sèche, et qui se manifeste surtout dans des conditions de visibilité précaires ( la nuit ). Le danndami se manifeste pendant la saison sèche et chaude ( entre février et juin). On pense qu'un type de fourrage constitué exclusivement de paille courte et petite peut aussi être la cause du danndami, surtout dans des régions qui manquent de bon pâturage aérien ( "arbres amers" du type jigahi, cenceni etc.). Le danndami se manifesterait surtout après des mauvaises saisons des pluies. On pense enfin que le gros sel de cuisine donné aux bêtes, peut causer à la longue du danndami.

Les woDaaBe pensent qu'il n'y a pas d'autre véritable remède que d'attendre la première bonne pluie : alors, disent-ils, la tête de la bête va se rafraîchir et le danndumi disparaît à l'improviste.

Selon les woDaaBe, le danndumi peut évoluer; d'abord la bête commence à avoir de la bave à la bouche. Ensuite, elle ne voit plus, même pas en plein jour et son danndumi se transforme en véritable cécité ( bumDam ). Cela est très grave surtout pour les femelles pleines qui, frappées de danndumi pendant la gestation, mettent bas des veaux aveugles et sans force.

Selon les woDaaBe, on peut facilement reconstruire une carte de la distribution géographique du danndumi. En gros, il est particulièrement grave au nord de la ligne qui relie Tchir Tabaraden à Aderbissinat, en passant par In Waggar et Tamaya.

19. DaDol : Douleurs très fortes à la base des muscles des cuisses. En repliant la peau de la cuisse à plusieurs endroits, on pratique des petites incisions au couteau ( ou des petites marques au feu).
20. Daasu : Le corps de la bête se remplit d'oedèmes ( Bolle ), en particulier dans la région proche des oreilles. Les woDaaBe marquent au feu la bête, depuis les cuisses jusqu'aux oreilles.
21. doorde : Maladie causée par la présence dans le corps d'une ou plusieurs boules recouvertes de poils. La bête malade maigrit beaucoup, et très souvent a une toux sourde. On est obligé d'égorger une bête malade de doorde : on trouve alors ces boules dans son ventre ( il pourrait s'agir de aegagrophiles).
22. felwere : Appelé aussi pelwol : congestion d'un ou plusieurs pis de la mamelle (cfr.III.2).

23. fohire : Enflure du talon ( teppere ). Pour la soigner, on marque directement au feu. Ou bien on peut serrer avec des petites cordes le bas et le haut du talon, et ensuite inciser la peau pour faire couler un liquide glaireux. Il pourrait s'agir d'une synovie.
24. foynngo : Cfr. Baawo.
25. garsa : Cfr. azawa, Boola.
26. gawuuje : Abscès aux dents postérieures ( gagitte ). La bête ne pâture presque plus. On marque au feu les mâchoires.
27. gelooDe : Cfr. azawa
28. goptol : Enflure ou entorse au niveau du genou (cfr. honcere, wakkande ).
29. guttel : Appellé aussi betu. La bête a des ballonnements très forts : le ventre est plein, alors qu'elle n'a pas pâture du tout. Le guttel peut très facilement être mortel. On marque au feu le ventre de la bête : on la perce aussi, par le moyen d'un petit instrument pointu, à la hauteur des côtes ( entre l'os ilyaque, aaral, et la dernière côte, ngonngal, en direction du dos).
30. ngooja Baleewa : Cfr. woyre
31. hitaande : Cfr. nyiiro
32. honcere : Cfr. goptol, wakkande.
33. kaDaw : Cfr. azawa.
34. kena : Cfr. azawa.
35. kippol : Mamite généralisée. Chaque pis (holo) s'atrophie ( waata ), jusqu'à ce que tous soient inutilisables : on dit alors qu'une vache hippunge est destinée à la vente (cfr. X.4).
36. kooBal : Maladie appelée aussi la'e. C'est une sorte d'abcès sous les oreilles et dans la gorge ( il s'agit probablement d'un abcès des glandes salivaires). Il faut alors laiss-

ser mûrir l'abcès, ensuite le percer (fusa), le nettoyer, y mettre de la terre chaude (noorngal) mélangée avec du beurre frais. ( pour l'abcès en général cfr. lowre).

37. kulbol : Toux sourde, typique du nyiro.
38. labba : Cfr. azawa.
39. lawdaaje : Douleurs aux muscles du cou : la bête ne peut plus soulever la tête. En repliant la peau du cou à plusieurs endroits, les woDaaBe font des petites incisions, jusqu'à ce que le sang coule abondamment. On marque ensuite au feu et on oint avec du beurre frais.
40. la'e : Cfr. kooBal
41. lowre : Abscès. Il peut se former n'importe où ( pour l'abcès de l'oreille et de la gorge cfr. kooBal). Il faut toujours laisser mûrir l'abcès, puis l'ouvrir, le nettoyer, lui appliquer e la terre chaude mélangée avec du beurre frais.
42. loosol : Cfr; azawa.
43. mabugaare : Maladie du système nerveux. La bête a des manifestations étranges : tout à coup elle a des crises, qui la font tomber par terre presque sans vie. Elle a la bave à la bouche, secoue violemment la tête et les oreilles. Les woDaaBe pratiquent la saignée des oreilles. Mais la maladie peut très souvent être mortelle ( il pourrait s'agir de tetanos).
44. mamre : Inflammation des pattes. Les sabots se cassent et la plante des pieds se remplit de sang, avec formation de crevasses et de plaies. Le mamre est toujours causé par des longs déplacements dans des terrains caillouteux ou dans des sols durs ( par ex. dans les haut-plateaux, pelle). Il suffit en général de laisser reposer la bête pendant quelques jours.

45. nyiiro : Péripleumonie contagieuse des bovidés, que les woDaaBe appellent aussi, de manière allusive, hirannde (litt.: l'année).

Le foyer du nyiiro, disent les woDaaBe, se trouve dans le poumon ( wunsunnde ) . La maladie se manifeste extérieurement par une toux sourde et sinistre, appelée kulbá' . On dit aussi, à cause de cette toux, que le nyiiro affecte toute la région du Bernnde , c'est-à-dire la cage thoracique, les muscles de la poitrine, la poitrine et même le coeur.

Pour les woDaaBe, le nyiiro est une maladie grave, et pour elle ils ne connaissent aucun médicament. Mais ils savent qu'elle est une maladie contagieuse ( nyaw ndaabeteengu ) et ils savent vacciner les bêtes non encore atteintes. Pour faire cela, ils enlèvent des morceaux de poumon d'une bête morte à la suite du nyiiro, ils les enterrent ( " pour éviter que le vent souffle sur eux " ) et ils les laissent pourrir complètement. Ensuite, ils les appliquent à l'intérieur de petites scarifications faites sur le nez de la bête qu'on veut vacciner, ou dans la région de l'os kuruwal, coccix. On dit alors qu'on a donné le nyiiro à la bête, ou, plus précisément, qu'on lui a donné l'anti-nyiiro ( nyiiirta ). Quand le vaccin a pris ( c'est-à-dire quand la plaie s'est infectée et a gonflé ), on coupe la chair, on enlève toute pourriture et saleté, et on marque au feu.

46. paDDe : Epilepsie. La bête a des convulsions, ces forts tremblements et tombe par terre. Les woDaaBe la marquent au feu ( sur le front et sur le cou ) .

47. pecca : Crevasses profondes. Maladie typique de la saison froide. Les bêtes qui, à longueur des journées, restent dans la boue froide près des

points d'eau, font des crevasses profondes à la plante des pieds. Les woDaaBe appliquent sur ces crevasses du mil pilé mélangé avec de l'eau, ou de la bouillie de mil de la veille.

48. pelwol : Cfr. felwere.
49. pi'tu : Eruption sur tout le corps. Le corps se remplit de petites pustules à la suite de fortes démangaisons.
50. pose : Enflure des chevilles ( surtout des pattes posterieures). La bête a de la peine à marcher. On fait alors des incisions ( sela ) sur les chevilles et on marque au feu.
51. pukka : Maladie du bétail typique de la saison des pluies ( au début et à la fin). Il s'agit, disent les woDaaBe, d'une véritable fièvre ( yontere ), comme du paludisme. Ils aspergent la bête malade avec de l'eau abondante, pour faire baisser la temperature du corps. La maladie dure en général entre deux et quatre jours. Il y a normalement guérison complète. Pendant le temps de la maladie, la bête ne fait pas de diarrhée, mais son corps est très chaud, alors que ses oreilles restent froides. Quelques fois, la bête faiblit beaucoup et ne peut même pas se relever : il faut alors la faire lever de force, en la marquant au feu ou en lui mordant la queue, ou en la soutenant avec des planches ( quitte ensuite à la tenir debout à l'aide d'une sorte de support fait avec des piquets, appelé dangalle).
52. rukkungo : Formation de gaz, qui font gonfler le ventre de la bête ( surtout pendant la saison du korsol et du ndunngu ,entre août et septembre). Ce météorisme est causé par la fermentation dans le ventre de la bête de certaines herbes ( du type follere,tuppere,denngeere,gaandowol,nyaanyataare etc.). Ces gaz peuvent arriver à tuer la bête, en

lui faisant éclater l'estomac. On craint surtout le rukungo causé par le p<sup>â</sup>turage nocturne ( à cause de la rosée ). Les woDaa-Be font avaler à la bête atteinte des quantités énormes de lait caillé, mélangé avec du beurre frais.

53. safa : Fièvre aphteuse, appelée aussi mboru. La bête a la fièvre ( yontere ) : elle a de la bave à la bouche et des crevasses aux pattes. Les laitières ne donnent presque plus de lait. La bête n'a plus du tout la force d'aller p<sup>â</sup>turer ni d'aller boire, et le berger est obligé de lui apporter foin et eau sur place. On dit que la bête atteinte a peur du soleil. Mais en général, il ne s'agit pas d'une maladie dangereuse, disent les woDaaBe, sauf que pour les petits veaux. Les woDaaBe disent aussi que si un jeune veau t<sup>ê</sup>te le premier lait ( colostrum ) d'une vache atteinte de safa , sa mort est certaine. On craint surtout le safa en plein milieu des chaleurs de la saison sèche. Le safa peut laisser des conséquences fâcheuses sur certaines bêtes : la vache appelée surullae a des manifestations pathologiques bien précises, qui sont la conséquence directe du safa : les poils tombent, elle ne supporte plus du tout le soleil et ne p<sup>â</sup>ture que la nuit, elle veut rester tout le temps près de l'eau. Si elle est pleine, le veau qu'elle aura, crevera aussitôt, disent les woDaa<sup>Be</sup>, parce que son colostrum n'est pas bon. On destine la surullae à la vente (Cfr.X.4).

54. saare : Cfr. Baawo.

55. se'ere : Pustule à la base de la langue. La bouche de la bête se remplit de bave et elle ne p<sup>â</sup>ture presque plus. Les ganglions situés sous la mâchoire ( appelés lonkoYYe ) enflent et font mal. On enduit la partie antérieure de la bouche avec une sorte de pommade à base de

" soubala " ( ingrédient pour la sauce, qu'on trouve sur tous les marchés, appelé dowdowa en hawsa ).

56. silBere : Entorse, foulure ( sans qu'il y ait véritable fracture ). On met du beurre sur la partie malade, après l'avoir bien lavé à l'eau.
57. so'onyu : Affection de la peau : il s'agit probablement de gales. La bête atteinte fait des lésions cutanées ( pe''i ) sur tout le corps, avec des grandes démangaisons. Les poils tombent ( surtout ceux de la queue). La bête atteinte de so'onyu fait aussi des violentes diarrhées.
58. tolki : Infection à l'intérieur d'une corne cassée. Les woDaaBe savent confectionner plusieurs médicaments, qu'il faut introduire à l'intérieur de la corne : mélange de nyanggal buubi ( = cassia nigricans ) pilé avec des feuilles de jigahi ( *Boscia angustifolia* ), avec de l'urine de vache.
59. tuurna : Peste bovine, appelée aussi zaagaw. C'était, de l'avis des woDaaBe, une maladie très répandue autrefois, mais qui est aujourd'hui presque complètement disparue. Parmi tous les symptômes du tuurna, les woDaaBe sont surtout frappés par l'infection des yeux, pleins de larmes : la bête baisse ( tuurna ) ses yeux inflammés. Les narines aussi sont irritées. La bête atteinte de tuurna fait des fortes diarrhées pleines " de sang noir ".
60. wakkande : Cfr. goptol. Enflure au niveau des articulations.
61. woyre : Il s'agit probablement de la rickettsiose. La bête est atteinte par des troubles étranges, parce qu'elle devient comme folle : sa démarche est incertaine, elle marche en zig-zag et tombe souvent par terre. Couchée par terre, elle a des mouvements de galop, elle donne des coups de pieds en l'air. De l'avis des woDaaBe, il s'agit d'une maladie grave et assez courante. Ils interviennent en marquant la

bête au feu : une marque continue depuis le nombril jusqu'à l'os ilyaque. Un détail : on pense aussi soulager la bête, en lui arrosant le ventre d'urine d'enfants non encore circoncis. Le ngooja Baleewa est la forme grave du woyre.

62. wuftere . Avortement. On distingue le wuftere du pallangel, simple mort embryonnaire du foetus après, au maximum, un mois de vie. Cfr.III.2.
63. yewre : Fracture d'un membre. Il faut étirer le membre cassé, jusqu'à le remettre bien en place l'os cassé. On met des attelles : des planchettes de bamambi (calotropis procera), attachées avec des bouts de chiffons. On laisse les attelles jusqu'à ce que les os se soudent ( jokka ). On laisse la bête à un endroit, en lui apportant sur place eau et fourrage.
- Des fractures successives survenues dans un même troupeau font aussitôt penser à un desordre ( infraction d'un interdit, par exemple ) : il faut alors vite réparer l'ordre des choses ( Cfr.VIII.1).
64. Yowru : Toux. Les woDaaBe ne connaissent aucun médicament.
65. zaagaw : Cfr. tuurna.

CLASSIFICATION DES MALADIES

---

\*Maladies générales (qui touchent l'état général;  
il s'agit pour la plupart de maladies graves):

nn. 1, 10, 12, 14, 15, 16, 18, 20, 25, 30, 31, 33, 34,  
38, 42, 43, 45, 46, 49, 51, 53, 59, 61.

\*Maladies des membres et des organes ( pattes, bouche,  
mamelles etc.):

nn. 2, 3, 5, 16, 17, 18, 19, 22, 23, 26, 28, 32, 35, 36,  
37, 39, 40, 41, 44, 47, 48, 50, 55, 56, 58, 60.

\*Maladies intestinales :

nn. 4, 8, 13, 21, 29, 52.

\*Maladies de la peau :

nn. 11, 49, 47, 57.

\*Maladies de la gestation :

nn. 6, 7, 9, 24, 54.

DEUXIEME PARTIE

A. MENTALITE MAGIQUE ET ELEVAGE

VIII. Pratiques magiques

IX. Le troupeau et ses malheurs

B. STRATEGIES DE L'ELEVAGE TRADITIONNEL

X. Stratégies traditionnelles

XI. Exploitation du troupeau

C. ELEVAGE ET VIE SOCIALE

XII. Le bétail et la vie sociale

A. M E N T A L I T E    M A G I Q U E  
E T    E L E V A G E

VIII. PRATIQUES MAGIQUES ET ELEVAGE

VIII.1 POUR LA FECONDITE DU TROUPEAU

La plus importante pratique " magique " dans l'élevage des woDaaBe est sans doute le fuDngo . Le but du fuDngo comme celui du rewo(1), est d'accroître la fécondité du troupeau, pour que les vaches mettent bas des femelles ( le terme fuDngo vient de fuDa : pousser, dit surtout d'une plante.

A la différence du rewo , le fuDngo est pratiqué au cours d'une véritable cérémonie, où l'aspect symbolique de la fécondité du troupeau est évoqué autant que le lien social qui unit tous les éleveurs woDaaBe entre eux.

Au cours d'un worso ou renndo ( rassemblement annuel de la fraction, taarde ), le boDaaDo qui, au cours de longs voyages dans les régions du sud s'est procuré différents types de racines, de fruits, de feuilles et d'écorces de plantes, décide de faire son fuDngo, publiquement, solennellement même.

Un dimanche, jour faste pour tout ce qui concerne le vie du troupeau, il fait piler toutes ses plantes par une jeune fille ( BiDDo debbo ), ou par une femme ayant engendré au moins deux filles. Ses ingrédients, pilés soigneusement, sont déposés dans une grandealebasse à lait appelée Yogirde . Auparavant, il avait cherché une vieille peau de soufflet, du même genre que les forgerons employent pour entretenir leur feu : laral zuga-zugiiru. Et c'est

---

(1).Cfr.V.4

dans cette peau qu'il arrangera et coudra ( huulna ) ses ingrédients, pour en confectionner des layaaji, ou amulettes (1).

Ces layaaji seront désormais gardés précieusement par le berger ( il les garde dans une sacoche ), et ils constitueront son fuDngo pour l'accroissement de son troupeau. Une bonne partie du fuDngo sera aussi partagée avec tous les woDaaBe présents, pour que tous puissent puiser à la même source de fécondité.

Il y a plusieurs plantes et arbres qui composent les ingrédients du fuDngo ( il s'agit pour la plupart de plantes du sud, qui n'existent pas dans les régions où les woDaaBe vivent aujourd'hui). Parmi elles le nammaari ( *bahunia rufescens* ), le ibbi ( figuier sauvage ), le lebreehi ( *polygala erioptera* ) etc. On recherche aussi " les colliers de crapaud " ( koDi paaBi ), c'est-à-dire les oeufs de crapaud, et le placenta ( dimirgol ) et les os de truie.

La fécondité du troupeau peut ainsi être augmentée par cette pratique " magique ", mais elle peut aussi être diminuée par la non-observance des interdits claniques (cfr.IX.1). On dira alors que " quelque chose a cassé le fuDngo" ( goDDum heli fuDngo ), et ce sera le malheur pour le troupeau.

#### VIII.2 POUR RETROUVER DES BETES PERDUES

Une autre pratique magique très courante chez les woDaaBe est le fiBtere. Elle permet de retrouver une bête égarée.

----

(1).Ainsi c'es` l'instrument qui avive le feu et qui augmente la force du feu (yite ), qui est destiné à augmenter la force et la fécondité de la vache (nagge). Il y a là un lien symbolique très fort entre nagge et yite qui, déjà linguistiquement sont liés, puisqu'ils forment, avec d'autres rares mots, la classe nominale - nge ). Si on n'a pas pu trouver la peau du soufflet, on peut le remplacer par la peau du front d'une bête égorgée le jour de l'imposition du nom d'un nouveau-né (tokoori ) .

Pour le fiBtero on s'adresse à un spécialiste ( piBto.o ). En se servant de fibres de palmier doum (bali), nouées (fiBa) entre elles, il les fait tourner au-dessus de sa propre tête, tout en prononçant des paroles magiques. Puis, il les lâche à l'improviste et, par leur disposition dans l'espace, elles indiquent la direction vers laquelle la bête égarée doit être recherchée.

Souvent le piBto.o peut donner d'autres indications ( sur la distance de la bête égarée, sur son état de santé, etc.).

Le travail du piBto.o doit toujours être récompensé, au moins symboliquement.

### VIII.3 POUR PROTEGER LE TROUPEAU

Une autre pratique magique est le filtinoore ( mais elle est beaucoup moins courante ).

Le but de cette pratique est la protection du troupeau contre les dangers de la brousse, en particulier contre les bêtes sauvages.

Il y a plusieurs types de filtinoore, suivant le type de bête sauvage. Mais aujourd'hui, il y a très peu de gens qui savent le pratiquer ( est-ce parce que la brousse est maintenant moins peuplée de bêtes sauvages qu'autrefois ? ).

Celui qui sait pratiquer le filtinoore prononce des formules magiques, tourné vers la brousse. Alors, on dit, toute la brousse " est comme attachée " ( ladde fu haBaa-ma ) et on ne doit plus rien craindre ni pour le troupeau ni pour soi-même.

### VIII.4 POUR GUERIR CERTAINES MALADIES

Il y a plusieurs pratiques magiques, dont le but est de soigner des maladies précises. Très souvent, ces pratiques sont faites en même que des techniques directes.

Parmi ces pratiques, le Boosoore, ou récitation de formules magiques ( ayaare ), accompagnées de crachats. Et aussi le piEol , ou confection de cordelettes nouées ( fiBa, faire des noeuds ), qu'on accroche pour un temps à la bête malade.

Le Boosoore et le piEol sont pratiqués communément même aux personnes malades.

Proportionnellement, il y a très peu de gens qui savent faire ces pratiques. En plus, il y a de véritables spécialisations : un Booso.o ou un piBo.o ne peuvent pas intervenir pour tout genre de maladies, et leur pouvoir est strictement limité à des situations précises ( cfr. pour le détail VII).

## IX. LE TROUPEAU ET SES MALHEURS

IX.1 INFRACTION DE L'INTERDIT

Il y a plusieurs types de malheurs ( bone ), qui peuvent frapper un troupeau. A chaque malheur, il y a pour un boDaaDo , une explication différente et aussi, un type différent d'intervention, pour réparer le mal.

Mais ce dont le boDaaDo a le plus peur, c'est le malheur attaché à l'infraction d'un interdit (mb<sup>o</sup>Da) . Il y a plusieurs interdits : chaque clan (lenyol ) chaque fraction ( taarde ) , chaque maison ( suudu ) a ses propres interdits.

L'infraction de l'interdit attire un malheur sur celui qui a commis l'infraction, sur sa famille et sur son groupe : un malheur improvisé et imprévisible, qui frappe presque toujours le troupeau ou les troupeaux.

A chaque interdit est lié un type particulier de malheur: une bête qui s'égaré ( halkere ), une bête qui se casse une patte ( yewre ), un avortement ( wuftere ) , un troupeau de jeunes veaux qui n'arrive pas à l'âge adulte ( moro ) , l'atrophisation du pis des vaches laitières ( kippol ) etc.

Les interdits des woDaaBe sont nombreux ( le terme woDaaBe lui-même viendrait de la même racine que le mot mboDa - interdit ), et signifierait " les gens de l'interdit, les proscrits" .

Parmi les interdits les plus craints, on peut citer l'interdit des " cheveux " ( gaasa ) : les brins de cheveux ne doivent jamais être abandonnés à l'ouest du campement, près du duDal ( corral ), où les bêtes se tiennent, sous peine de voir les pis des vaches

s'atrophier. Ou encore, parmi les interdits les plus communs et les plus répandus, celui de " la mauvaise journée " ( nyalngal ) : on ne démenage pas le camp n'importe quel jour du mois, autrement le troupeau serait frappé de plusieurs malheurs .

Tout boDaaDo est tenu à l'observance stricte de ces interdits ( et l'observance est d'autant plus stricte que grande est la crainte du malheur que son infraction attire).

Une fois que le mal " est entré " ( naata ) dans le troupeau, il faut alors faire un certain nombre de pratiques magiques pour ré-équilibrer l'ordre.

Ainsi, par exemple, si de nombreuses bêtes se sont cassées une patte dans un laps de temps relativement court, la cause est sûrement attribuée à l'infraction d'un interdit ( dans ce cas précis, il s'agirait probablement du nyalngal, qu'on aurait enfreint d'une manière plus ou moins consciente). Alors il faudra chercher des racines et des écorces de certaines plantes et les piler. Une partie sera donnée à manger au troupeau, une partie sera mise dans le feu du duDal , pour que sa fumée puisse impregner tout le troupeau, et une autre partie sera delayée dans l'eau et le propriétaire du troupeau devra s'en asperger tout le corps, plusieurs fois.

#### IX.2 LE MAL QUI VIENT DE L'ENNEMI

Une autre chose que les woDaaBe craignent beaucoup c'est le uwre. Des ennemis peuvent enterrer ( uwa ) dans le duDal ( corral ) au milieu des bêtes, des racines et des écorces de plantes " méchantes " ( kallu De ) . Alors le uwre va commencer à apporter au troupeau une série de malheurs.

Le berger, effrayé par les dégats, devra s'adresser le plus tôt possible, à un jimaajo ( sorte de guérisseur), pour qu'il lui enlève le mal du milieu du troupeau ( à remarquer que, selon la conception des woDaaBe

le uwre suit toujours le troupeau, même s'il a été enterré par terre dans un endroit précis, et il reste toujours " caché " au milieu des bêtes, à chaque nouveau campement.).

Le jiimaajo accomplit tout un rite magique, avant de retrouver le uwre enterré dans le duDal : alors il le montre à tout le monde, et tous se félicitent parce que le malheur a été enlevé. Le jiimaajo, en général, reçoit une bonne récompense pour son intervention.

### IX.3 LA VACHE QUI PORTE MALHEUR

Les woDaaŋe craignent la présence dans le troupeau, au milieu des autres bêtes, d'une bête qui porte malheur : la bête qu'on appelle noontaange ( ou : wolwaange ).

On reconnaît une bête noontaange surtout par la couleur de sa robe (1). Il y a des bêtes qui sont plus ou moins dangereuses. Parmi elles, la plus crainte, est la bête qui a trois pattes noires et une seule patte blanche. On dit alors que cette patte blanche est comme une halmeere ( sorte de houe ), qui ne fait que creuser la terre autour de son propriétaire, jusqu'à lui détruire tout le troupeau et le " manger " ( nyaama ) complètement. La noontaange est ainsi la bête-sorcière.

En général, un taurillon noontaandi est égorgé tout de suite après la naissance, par peur des malheurs.

Une génisse noontaange, si on n'a pas le coeur de l'égorger à la naissance, on peut la " donner " de manière nominative à un hawsa ( kaaDo ) : on continuera à la garder dans le troupeau, mais on dira continuellement qu'elle " appartient à l'hawsa ", qu'elle est la bête

---

(1). Noonto.o est celui qui reconnaît dans un troupeau la présence d'une bête qui porte malheur. Mais son rôle est mal vu, et on dit souvent que c'est " sa parole " qui " fait le malheur " (cette bête est ainsi appelée wolwaange, celle qui a été le sujet de la parole). Koondo.o est celui qui porte aussi le malheur : c'est celui qui fait une appréciation quelconque sur la qualité ou l'importance d'un troupeau et qui, par là, attire un malheur.

de l'hawsa, et qu'elle n'appartient pas véritablement à ce troupeau. Et cela jusqu'au jour de son sévrage; à ce moment-là on se dépêchera de la vendre.

Il y a des bêtes qui sont noontaaDi à la naissance, mais qui, avec le temps, changent de robe, d'une manière plus ou moins nette. On pourrait alors les garder et ne plus rien craindre; mais la plupart des gens continuent à les craindre. D'autres bêtes, au contraire, normales à la naissance, peuvent graduellement assumer les formes extérieures des bêtes noontaaDi.

Avoir une bête noontaange dans son propre troupeau est un vrai malheur et il n'y a pas d'autre remède que de s'en séparer : mais il y a aussi des bêtes qui portent chance : c'est par exemple le cas du taureau à la robe noire uniforme ( ngaari Balœeri ), dont les urines ont le pouvoir d'éloigner le mauvais sort.

#### IX.4 LA PREDICTION DU MALHEUR

Les woDaaBe pensent que les bêtes peuvent pré-annoncer ou prédire ( wuufna ) les événements. Ils sont ainsi toujours très attentifs aux gestes, aux attitudes et aux sons émis par leurs bêtes.

En général, la prédiction est une prédiction de malheur imminent. Trois signes majeurs annoncent la proximité d'un malheur :

- le woDoore : une ou plusieurs bêtes commencent à avoir un comportement étrange : elles reniflent par terre, elles mugissent d'une manière particulière, elles essayent de remuer la terre en se servant de leurs cornes etc. Ce comportement est contagieux et, assez tôt, tout le troupeau fait de même ( la vache qui a commencé est celle " qui a frappé le tambour " ( nge fi'i mbaggu ), disent les woDaaBe.

- le bi'inol : le matin très tôt, une vache reste couchée au milieu du duDal ( corral ), en tenant la tête repliée en arrière et la langue dehors, en mugissant

d'une manière particulière.

- le fayre : le matin à l'aube, une bête reste couchée au milieu des autres bêtes, en tenant tout droites les pattes antérieures ( au lieu de les replier ).

Le berger qui observe ces faits doit s'inquiéter et s'attendre à de gros malheurs. Pour le fayre, il doit tout simplement lever le camp et démenager ailleurs, s'il veut échapper au malheur imminent.

Pour le woDoore et le bi'inol on doit " faire quelque chose " pour faire éloigner le malheur : on peut alors égorger une bête et donner la viande à tous les voisins, ou bien on peut faire une grande aumône ( sakko ), ou préparer un grand repas pour tout le monde.

Parmi les malheurs qu'on doit s'attendre, on peut citer :

- la morsure d'un serpent ( mboodi ), qui, souvent, est mortelle;

- la chute d'une bête dans un puits, un puisard, un trou profond;

- un coup de foudre ( falmaango ) au milieu du troupeau;

- la perte inexplicable de tout le troupeau de jeunes veaux ( moro ).

### IX.5 LE TROUPEAU ET LES JOURS

Pour un éleveur boDaaDo, les jours ne sont pas semblables, et chaque jour a ses travaux et ses activités.

Ainsi, dans tout mois ( lunaire ) ( lewru ), il y a cinq jours absolument mauvais pour le troupeau. Pendant ces jours, en toute saison, il ne faut pas démenager le campement : cela pourrait entrainer des accidents et causer des malheurs. Il s'agit des trois jours dits du wattammaare ( le premier, le sept et le dix-sept du mois ), du jour du sari ( le quatorze ) et le nyalnga ( le vingt-six ). Il y a encore sept jours dangereux : le trois, le dix, le onze, le dix-neuf, le vingt-un, le vingt-quatre et le vingt-huit.

Parmi les jours de la semaine, le dimanche ( alad ) est un jour faste par excellence. C'est le jour des bovins : on les prête, on les soigne, on les conduit d'un troupeau à l'autre etc. Le mardi ( ta-laata ), le jeudi ( miisa ) et le vendredi ( teddunde ) sont des jours bons ou, dans certains groupes de woDaaBe, des jours peu dangereux. Sous certaines conditions, on peut, par exemple, marquer au feu les bêtes malades, ou conduire des bêtes d'un troupeau à l'autre. Par contre, le lundi ( altine ), le mercredi ( alarba ) et le samedi ( asawe ) sont considérés des jours franchement mauvais, pendant lesquels il faut laisser le troupeau tranquille. Ce sont des jours de wattammaare : un accident n'arrive jamais seul, mais il arrive toujours en couple avec un autre.(1)

L'élevage des woDaaBe est fortement marqué par ces observances. Les temps bons et les temps mauvais rythment le travail de l'éleveur.

---

(1). Pendant ces jours, on peut cependant égorger une bête à l'occasion d'une cérémonie coutumière. Le lundi est considéré jour faste pour les petits ruminants.

## B. STRATEGIES DE L'ELEVAGE

### X. STRATEGIES TRADITIONNELLES

---

#### X.1 LA MOBILITE

Les éleveurs woDaaDe conduisent leurs troupeaux selon tout un système très rationnel de mécanismes de prévision, de défense, de protection, de changement, qui constituent une véritable stratégie d'élevage. C'est le fruit de l'expérience de générations d'éleveurs, et aussi de l'inter-action de multiples éléments, comme les contraintes du milieu naturel, l'organisation sociale et les critères techniques de l'élevage.

A l'intérieur de cette stratégie traditionnelle, une place particulièrement importante revient à la mobilité.

Face aux aléas climatiques, l'éleveur boDaaDo s'adapte rationnellement au milieu sahélien par une extrême mobilité. Il peut ainsi profiter au maximum de toutes les ressources naturelles ( eau, pâturages, minéraux ) sur un secteur très vaste.

C'est la mobilité qui lui permet de choisir un " type " de fourrage particulièrement apprécié par le bétail, selon les différentes époques de l'année. C'est encore la mobilité qui lui permet de faire brouter à ses bêtes tel ou tel fourrage " au moment précis " où il est plus riche en éléments ( cfr II.1).

C'est la mobilité qui donne ainsi une réelle liberté de choix parmi toutes les ressources dispersées dans les temps et dans l'espace. BoDaaDo walaa darorde : un

bcDaaDo n'a pas un lieu où pourrait se fixer, disent les gens. Pour le bien du troupeau, il faut toujours chercher et être disponibles à changer.(1)

L'examen du langage employé par les woDaaBe révèle les différents modèles de déplacements possibles autant que leur signification stratégique (2) :

- duumol , départ en transhumance, et kottol retour de transhumance : ce sont les deux grands mouvements allée et retour, avant et après les pluies. Le point de référence d'arrivée et de départ, c'est le ngenndi ( ou ceDille), c'est-à-dire le lieu d'attache où chaque unité lignagère est habituée à passer la saison sèche (3). Avec les premières pluies, en suivant le duumrugol ( le parcours de transhumance ), les groupes domestiques, par petites concentrations, montent vers le nord(4). En suivant leur itinéraire, qui reste plus ou moins le même chaque année, les campements alternent des jours de longs trajets ( Baarti ) avec des jours de halte ( faBBere ) ou des jours de petits déplacements ( dehenere, woncere, sottol, rimdere ).

(1).Cfr. XIV.1, l'entretien avec des éleveurs au sujet de la mobilité.

(2). Dans cette analyse du vocabulaire du "mouvement" chez les woDaaBe, on n'a pas la même optique de D.J.Stenning dans son article " Transhumance, migratory drift, migration : patterns of pastoral Fulani nomadism" J.Roy. Anthr.Inst. 1957). Dans son analyse, il distingue trois modèles caractéristiques de mouvement : 1. " transhumance" qu'il définit " a regular seasonal movement"; 2. " the migratory drift" défini comme " a gradual displacement of transhumance orbits"; 3. " migration " qu'il définit " the assumption of new transhumance orbits by sudden and often lengthy movement". L'optique de Stenning est valable surtout pour comprendre les mouvements d'éleveurs semi-nomades, et elle nous semble incomplète pour rendre compte de la complexité du phénomène chez les woDaaBe.

(3).Ce lieu d'attache est aussi appelé lesdi (pays) , ou, avec un mot d'origine hawsa, gari.

(4).Le mouvement de transhumance n'est pas toujours orienté dans l'axe sud-nord, même si quantitativement il est très fréquent. Dans certaines régions, certains groupes de woDaaBe suivent une axe ouest-est ( par exemple des groupes de woDaaBe Jijjiiru qui habitent le Damergou). D'autres suivent des axes nord- sud.est ( comme par exemple des groupes de woDaaBe Bii Nga'en de la région d'In Gall) etc.

- avec la fin des pluies, le ko tol ramène tous les groupes dans leur ngenndi (1). Le ngenndi est moins un point d'eau ( wasarde ) qu'une région entière ( lesdi ) comportant plusieurs points d'eau, où une même fraction a l'habitude de passer la saison sèche : région à laquelle oĵ est habitué ( lesdi mboowandi ), lieu de saison sèche ( eeDirde ), (2).

- en pleine saison sèche, le Baartol ( ou, plus précisément le Baartol caeduwol, gros déplacement de saison sèche ( cfr.O.1), pour le distinguer du Baartol ndunnguwo de la saison des pluies), peut faire sortir de son propre ngenndi pour chercher un autre lieu de chôte : c'est un départ dans une autre région. Pour partir ainsi il faut évidemment une raison valable : mais certaines années, surtout en fin de saison sèche ( vers le mois de mars ) le manque d'eau ou de pâturages oblige certains éleveurs à se déplacer dans d'autres régions relativement éloignées. Ce mouvement de Baartol reste tout de même relatif à un secteur donné ( distances entre 100 et 150 km. selon les régions ) : avec des pluies, le parcours de transhumance reste le même. L'année suivante on s'empresera de revenir à son propre ngenndi (3).

- le perol est une migration qui fait, au contraire, sortir complètement des itinéraires habituels de transhumance et des limites du ngenndi . Le perol peut être provisoire ou définitif (4). Le véritable perol est rare et il faut des graves raisons pour l'accomplir. Le perol peut être fait dans un laps de temps relativement bref ( quelques semaines) ou progressivement par le biais de petits déplacements d'une année sur l'autre, selon les vicissitudes et les choix de la vie nomade.

(1). Hotta, tiima : rentrer dans son propre lieu en fin de saison pluvieuse.

(2). Pour certains groupes, il y a de plus en plus coïncidence entre le lieu de saison sèche et le lieu de transhumance ( ceci surtout depuis la dernière sécheresse de 1973).

(3). Par exemple, un groupe de woDaaBe Bii Korony'en koron, de la fraction des WeDDinde, au cours des années '70 ont employé cette stratégie cinq fois. Depuis leur ngenndi (région comprise entre Waggar, Tchir Tabaraden) ils sont partis jusqu'au sud de Dogon Douthi, au nord de Dakoro, à l'ouest de Tillia et dans la région d'Aderbissinat.

(4). Provisoire, comme le perol d'un groupe de Njapto'en et de Jijjiiru qui ont quitté l'Ader pour le Damergou dans les années 1975-76 ( aujourd'hui ils sont presque tous revenus)

Pour les woDaaBe, cette mobilité signifie beaucoup de choses. D'abord elle implique le libre accès à tous les lieux de pâturage : les ressources relativement rares du milieu obligent les éleveurs et leurs troupeaux à cette mobilité constante. Ceci constitue un élément essentiel pour les woDaaBe. Nouveaux venus dans les régions occupées actuellement (1), ils ne connaissent aucune forme d'organisation de l'espace ni de contrôle des pâturages. Mais historiquement, cette mobilité a voulu avoir une résonance profondément culturelle et politique : c'est par la migration que les groupes woDaaBe ont gardé leur identité culturelle et leurs traditions.

Cette mobilité ne signifie pas cependant " instabilité " : elle n'est pas du tout la conséquence d'une psychologie irrationnelle, où le " départ " serait conçu comme un besoin absolu, et où il n'existerait aucune forme de lien avec les lieux. Les woDaaBe ne sont pas " nomades " par principe : ils le sont, pour être mieux adaptés au milieu et pour mieux profiter des ressources si éparpillées et si irrégulières.(2)

Cette mobilité finit par influencer profondément les structures sociales et mentales des woDaaBe : la simplicité de leur habitat, le type d'alimentation et même les liens de parenté sont conçus et vécus sous le signe de la souplesse, de la fluidité et de la flexibilité (3).

---

(1).Les premiers groupes de woDaaBe ne sont arrivés dans ces régions que depuis 60-65 ans.

(2).Les woDaaBe sont parfaitement conscients du fait qu'autrefois ( jusqu'au début de ce siècle) ils étaient beaucoup moins nomades qu'aujourd'hui). Ce changement s'est effectué sous la poussée de plusieurs éléments sociaux, politiques et naturels.

(3).Psychologiquement et culturellement, les woDaaBe aiment répéter que leur vie d'éleveurs nomades est un ndonu ( un héritage, une tradition, une coutume).Elle les caractérise par rapport à toutes les autres ethnies.

## X.2 LA CIRCULATION DU DETAIL

Chez les woDaaBe, plus que, peut-être, dans toute autre société pastorale, le bétail circule énormément d'un troupeau à l'autre, à travers des systèmes complexes de prêts temporaires, de donations et de gardiennage.

Cette grande circulation de bêtes a une valeur sociale très importante : avec la transmission de bêtes de père en fils ( héritage ante mortem ), elle permet la formation de nouveaux groupes domestiques économiquement indépendants. Et encore, avec l'allocation de bêtes à l'épouse, la dot donnée au père de l'épouse, les bêtes données au nom de l'amitié ( haPPanae, diilae ), les bêtes confiées en gardiennage au nom de la parenté etc; ( cfr.XII ), elle aide la reproduction même de la société.

D'un point de vue économique aussi, cette manière de faire a une importance capitale, parce qu'elle permet de résoudre, de manière originale, le problème du " surplus ".

Le " surplus " dans le système économique traditionnel boDaaDo, ne se traduit pas par une accumulation de biens, mais par un accroissement de prestige social, à travers l'élargissement des relations. Le " surplus " est un bien de prestige : le riche ne s'en sert pas pour écraser les autres, ni pour accumuler le plus de bêtes et de capitaux possibles. Le " surplus " au contraire est l'objet d'un transfert de signification : il devient " expression de vie sociale ". Le " surplus économique " devient un " surplus " de prestige, de pouvoir-influence. En faisant circuler ses bêtes à l'intérieur de son clan, le riche boDaaDo met sa sécurité non pas exclusivement dans son troupeau-capital, mais dans un troupeau-moyen-pour grandir dans la société (1).

---

(1). C'est la logique simple exprimée par un proverbe : hokku to kaptataa, donne là où tu as espoir d'obtenir à ton tour. Cela veut mettre l'accent moins sur l'égoïsme intéressé, que sur l'interdépendance vitale qui existe entre les individus : ceux que je peux aider aujourd'hui m'aideront demain. Cette mise en disponibilité d'un certain nombre de bêtes par le système de prêts et de dons est ainsi une condition " sine qua non " pour le fonctionnement de toute l'économie pastorale.

Ainsi le bétail fonde et cimente les relations sociales, la parenté, les liens de coopération etc.(1). Et c'est dans l'ordre du prestige social et non dans celui de l'accumulation du capital qu'il y a une stratification à l'intérieur de la société woDaaDo (2).

D'un point de vue écologique, cette pratique se révèle être une remarquable stratégie d'élevage : elle permet d'équilibrer la distribution du bétail sur des zones pastorales plus vastes. Il y a ainsi une utilisation optimale de toutes les ressources naturelles, avec une diminution notable du poids de charge sur pâturage.

A travers les systèmes de prêts et de mises en gardiennage, l'éleveur, tout en consolidant les liens avec la société, peut échapper aux épidémies régionales, aux sécheresses locales, et investir dans son troupeau qui devient dans sa main un capital-vivant.

La circulation du bétail est ainsi, socialement et économiquement, un mécanisme traditionnel de protection et de redistribution de la richesse.

---

(1). On pourrait dire que chez les woDaaBe c'est le bétail qui fonde les rapports de parenté et d'alliance : en circulant entre les groupes, il assure la continuité et la cohésion des groupes eux-mêmes. Linguistiquement, ce fait est exprimé par le terme duDal, qui dans sa signification première de "endroit où parque le bétail à l'Ouest du campement", finit par désigner, par la loi du cont nu par le contenant, le troupeau lui-même, et aussi le lien social et parentale qui lie les personnes ayant en commun un même troupeau. On parlera ainsi de duDal baaba pour désigner toute l'ascendance paternelle, et de duDal inna pour désigner l'ascendance maternelle.

(2). Il n'y a pas d'autres conditions de différenciation sociale dans la société traditionnelle woDaaDo. La richesse matérielle que le troupeau donne est très relative et elle entraîne, de fait, très peu de changements par rapport à la manière de vivre.

### X.3 ACCROISSEMENT DU TROUPEAU

Tout éleveur boDaaDo est continuellement hanté par le souci de l'augmentation de son propre troupeau. Ce désir ne dépend pas d'une forme d'économie irrationnelle, liée à la culture et à la mentalité, où tout serait centré et bloqué sur le prestige du nombre et de la quantité. L'accroissement du troupeau répond au contraire, à un besoin vital et exprime profondément un choix stratégique capital, en fonction de tous les aléas et de toutes les contraintes de la vie nomade sahélienne (1).

En cherchant continuellement à accroître son troupeau, un boDaaDo ne fait que rechercher " une sécurité " pour lui-même et pour son groupe domestique : c'est seulement le troupeau ( et un troupeau important ) qui est capable de lui donner cette sécurité (2).

Le lait ( kosam ) constitue l'alimentation de base des woDaaBe (3) et, en même temps un élément d'échange capital pour enrichir et varier la nourriture ( par le biais du troc, cfr. XI.2). Mais la production laitière est fortement dépendante de la taille et de la structure du troupeau : elle est différente chaque année, avec des variations importantes entre les saisons. Cette production ne peut être maintenue sur un seuil minimal ( c'est-à-dire vital ) sans une véritable stratégie, consistant à garder un nombre relativement important de vaches laitières dans le troupeau ( laitières actuelles et laitières en puissance) (cfr. Annexe n.4).

---

(1). Cela évidemment ne justifie pas la tendance de certains éleveurs à accumuler des troupeaux immenses : ils ne constituent pas " l'anormale " et ils sont aussi mal jugés par les woDaaBe eux-mêmes. D'ailleurs, depuis la sécheresse de 1973 il n'y a presque plus de ces énormes troupeaux.

(2). On dit cela avec une sentence : il n'y a qu'une certitude, la vache ! Tout le reste n'est que mensonge ( nagge tan no farilla, ko hori fu no fewre ! ).

(3). En saison sèche, le lait constitue 20% de la nourriture d'une famille boDaaDo, et plus de 70% en saison des pluies.

Dans l'élevage, le nombre des bêtes a une importance stratégique capitale, alors que la simple augmentation de travail ne se traduit pas " ipso facto " en augmentation de production. C'est par le nombre de ses bêtes laitières, que l'éleveur boDaaDo atteint une certaine liberté par rapport à toutes les contraintes économiques ( lois des marchés, fluctuations des prix du bétail, variation du rapport entre prix de bétail et prix des céréales etc.), devant lesquelles il est démuné.

D'autre part la sécheresse et les maladies du bétail constituent le cadre normal dans lequel l'élevage boDaaDo ( et sahélien en général ) est pratiqué. Dans ce contexte d'incertitude, tout éleveur craint continuellement pour la santé et l'intégrité de son troupeau, parce qu'il voit sur ses bêtes une menace constante. Un troupeau grandit assez lentement (1), mais il peut être détruit dans l'espace de quelques jours. C'est pour cette raison que tout éleveur boDaaDo accorde une grande importance au nombre de bêtes constituant son troupeau. Le " nombre " devient " marge de sécurité " : par la quantité de bêtes, on fait un certain barrage aux carences du milieu.

Entre la taille de la famille et la taille du troupeau, il y a un rapport direct : une famille nombreuse, pour survivre, doit disposer d'un troupeau important.

Enfin, dans la conception sociale des woDaaBe, l'individu n'est pas isolé, mais il fait partie, avec sa famille, de tout un réseau de relations de parenté et d'amitié : tout individu est membre d'une famille, d'une lignée, d'un clan. Tout boDaaDo cherche sa sécurité dans l'accroissement et l'approfondissement des liens sociaux. C'est son troupeau qui lui permet de se lier davantage aux autres dans une solidarité et une interdépendance réelles : un certain nombre de bêtes sont ainsi enlevées du circuit productif et mises dans "un circuit social " ( cfr. X.2).L'accroissement du troupeau devient ainsi un impératif social.

---

(1).Selon les calculs de Dahl-Hjort ( "Having herds"1976), un troupeau de bovins, dans les conditions sahéliennes, ne peut redoubler que dans l'espace de 21 ½ ans.

Le troupeau c'est pour tout boDaaDo son moyen de production, autant que son bien commerciale, son moyen de travail, son bien de prestige etc. L'accroissement du troupeau signifie alors, tout simplement, l'accroissement du bien-être et de la sécurité de la vie.

#### X.4 SELECTION

Par rapport à la taille et à la structure du troupeau, l'éleveur boDaaDo est poussé à adopter une stratégie importante : la sélection.

Pour un boDaaDo, une bête doit répondre à trois critères majeurs : la fécondité (dimgol), la résistance physique (Yiira) et la production laitière (kosam). C'est en fonction de ces critères qu'une bête est jugée utile ou inutile (1).

Par rapport à la fécondité, c'est-à-dire la capacité d'une bête ( mâle ou femelle ) à être reproductrice et à participer à l'augmentation du troupeau, les woDaaBe écartent de leurs troupeaux toute vache qui n'arrive pas à être remplie ( et qu'ils appellent tonnotoonge, cfr. III.1). Comme aussi toute bête qui fait continuellement des avortements ( on appelle wonnoe, la bête qui a fait trois ou quatre avortements à la suite, III.2). Ainsi toute bête stérile ( rimare ) est considérée inutile. Par rapport aux mâles, tout taureau qui ne correspond pas aux caractéristiques physiques exigées pour faire un bon reproducteur (kalhaldi) est écarté du troupeau ( il est castré à partir de l'âge de deux-trois ans et destiné à la vente ). Egalement le rimtitandeeri ( cfr. III.1) est écarté du troupeau.

(1). L'amour qu'un boDaaDo porte pour ses bêtes n'est pas un lien sentimental. Il aime ses bêtes pour ce qu'elles signifient pour lui (nourriture, sécurité, moyen de production, travail etc.).

Par rapport à la résistance physique, le berger boDaaDo connaît trop bien les conditions difficiles dans lesquelles ses bêtes doivent vivre : pauvreté de pâturages, longs déplacements, longues distances des points d'eau en saison sèche etc. Les bêtes ceeDnuDi ( c'est-à-dire celles qui résistent mal au ceeDu, saison sèche ) sont écartées du troupeau à la première occasion. Comme aussi les bêtes balamiji, qui n'ont pas une bonne résistance physique ( Yiira ), et qui déperissent chaque saison (elles sont aussi appelées yuku-yukumbaaaji ). Les bêtes handicapées sont aussi considérées inutiles : les monstres (daaBe, cfr. IV.2), mais aussi les bêtes restées marquées par une maladie grave ( comme les curullaaji , à la suite de la maladie safa, ou les cuurnuDi, qui portent les traces du cuuru, cfr.VII). Comme aussi toute vache hippunge, qui a fait une mamite généralisée ou, d'une manière générale, toute vache considérée vieille ( au dessus de 8-10 ans ).

Enfin, par rapport au critère de la production laitière, on écarte toute bête qui est considérée Daakale , qui a une lactation insuffisante ou nulle, et qui n'arrive même pas à nourrir correctement son propre veau. Mais aussi la vache wanyoe, qui, tout en étant normale, refuse son lait au veau et à la traite ( cfr.V.3), ou la hippunge, qui avec ses trayons atrophisés, ne peut plus rien donner. Ce critère du " lait " sert aussi à juger les taureaux : il y a des taureaux " à lait " (ga'i Di kosam ) disent les woDaaDe, et des taureaux " sans lait ". C'est-à-dire, des taureaux reproducteurs qui engendrent des génisses qui seront mauvaises laitières et des taureaux qui engendrent des génisses qui seront des bonnes laitières. A la différence de la génétique occidentale, la génétique traditionnelle boDaaDo rattache au père la qualité laitière, et non pas à la mère.

Toutes ces bêtes écartées du troupeau, sont vendues sur les marchés au moment où l'éleveur le jugera opportun ou nécessaire, mais elles peuvent aussi être échangées contre d'autres bêtes (cfr.XI.2) et servir pour des cérémonies traditionnelles ( comme mariages, imposition du nom etc.).

Ainsi, selon cette " stratégie ", le troupeau est constamment renouvelé sur la base de critères d'utilité et de productivité.

#### X.5 AUTRES STRATEGIES

Dans la conduite et l'exploitation de son troupeau, l'éleveur boDaaDo s'inspire à d'autres stratégies, plus ou moins importantes. Parmi elles :

- Renouvellement du troupeau : tout éleveur est hanté par le vieillissement de ses bêtes et par le désir de les remplacer progressivement par d'autres plus jeunes, et plus résistantes aux dures conditions de l'élevage sahélien. Le renouvellement constant du troupeau est un impératif vital, dont les woDaaBe sont, en général, très conscients (1). Là où le mbatta (cfr. XI.2, ou échange) n'arrive pas à satisfaire les besoins, les bêtes sont directement vendues sur les marchés et, avec leur argent, d'autres bêtes plus jeunes, sont achetées.

- Diversification de l'élevage : l'éleveur boDaaDo se rend de plus en plus compte de la nécessité de diversifier l'éventail du type de bêtes à élever, pour mieux dépasser les époques critiques (sécheresse, épidémies etc.), et mieux répondre à ses besoins. Il sait qu'il doit toujours choisir la plus apte au milieu et aussi la bête qui est la plus apte à répondre à des besoins précis. L'introduction progressive de l'élevage des chamelles, par exemple, permet aux éleveurs d'avoir une quantité supplémentaire de lait juste au moment où la production des vaches baisse (au milieu de la saison sèche). L'élevage des petits ruminants est de plus en plus pratiqué en vue de la vente,

---

(1). Il a été souvent écrit, au sujet des woDaaBe, que les vieilles vaches ne sont pas vendues, mais sont gardées dans le troupeau, même après leur véritable cycle reproductif: on penserait qu'elles sont particulièrement immunisées contre les épidémies et, qu'en cas de drame, elles pourraient constituer le noyau d'un nouveau troupeau. Cette opinion ne semble pourtant pas être exacte et ne semble pas s'accorder à ce que, de fait, les woDaaBe pensent et font. Indépendamment du fait que cette immunité ne jouerait que sur un nombre très limité de maladies contagieuses, les woDaaBe savent bien que les vieilles bêtes ne résistent pas aux saisons sèches.

pour subvenir à mille petits besoins sans toucher au capital-bovin. Enfin, dernier exemple, les ânes, dont l'introduction sans l'élevage est relativement récent, constituent désormais une aide important dans le travail (transports, voyages, exhaure) et ne demandent pas beaucoup de soins.

- Division des troupeaux : dans des années difficiles la division des troupeaux ( cenndol na'i ) est aussi une stratégie de défense. On sépare le troupeau en deux : les palkaaje, formés de taureaux, de vaches " sèches " et de jeunes bêtes, restent dans un secteur éloigné riche en pâturages (loin des marchés, des points d'eau faciles; et les curalji, constitués essentiellement par des vaches laitières, qui suivent le gros de la famille, et qui descendent dans des régions plus proches de la zone sédentaire , pour davantage profiter des marchés, des possibilité de faire du troc, des facilités pour transporter des vivres etc. Cette division du troupeau est systématiquement utilisée dans certaines région, surtout depuis la dernière sécheresse(1)

- Adaptation aux économies des autres ethnies : tout éleveur boDaaDo sait très bien que son genre de vie ne constitue pas un mode de vie autonome et indépendant, et que les contacts avec les milieux agricoles ou avec les autres milieux nomades ont pour lui une importance vitale (2). Il s'adapte ainsi aux économies des autres: par le troc des produits laitiers très recherchés par les sédentaires (cfr; XI.2), par le commerce de tabac avec les twareg ( cfr; XI.2) etc. Toutes ces activités économiques ont une influence très grande sur l'élevage ( en protégeant le capital-bovin, en déterminant des choix de production ou le choix de résidence etc.) et constituent une importante stratégie.

(1). Elle est par exemple très utilisée par les groupes de woDaaDo qui habitent le nord Dakoro et la région de In Tawila-Mayata (le gros des troupeaux restent plus au nord).

(2). Cela est exprimé par un proverbe: boccelsi'iro, boc-boccel ladde, une petite côte tournée vers le village, et une autre vers la brousse.

## XI. ECONOMIE ET EXPLOITATION DU TROUPEAU

### X.1 AUTO-CONSUMMATION

Le système de production des woDaaBe est essentiellement lié à l'exploitation du troupeau.

L'utilisation directe des sous-produits du troupeau est très importante : surtout par rapport à la production laitière, qui en saison des pluies est consommée presque intégralement (1), alors qu'en saison sèche elle est consommée directement entre 60-100 % (2).

Le lait est consommé surtout frais ( kosam BiraaDam ) : mais les woDaaBe le délayent aussi avec du mil cuit sous forme de gurtel , ou avec de la farine de mil crue sous forme de gaadaaji. Le lait de la veille ( appelé Yeena ) peut être consommé le lendemain fouetté ( kosam mburwaaDam ) ou il peut être traité et sécoué dans un récipient spécial (appelé faandu ) pour prendre la forme de lait caillé ( kosam penndiiDam ), après séparation de beurre ( nebbam ). Le lait caillé est consommé directement ou mélangé avec du mil pilé sous forme de gappal .

Le beurre a de multiples usages : frais, il peut servir à oindre les peaux ( cordes, sacs, outres, chaussures etc.), ou les cheveux. Cuit, il est conservé dans des bouteilles ou d'autres récipients, et il est employé pour la préparation des sauces.

---

(1).Le lait est consommé au niveau du groupe domestique, mais aussi au niveau du groupe résidentiel ( campement), puisque la part des hommes est mise en commun (cfr.XII.1). Par le système du BaDal le lait circule entre les campements : un campement met ensemble une partie de son lait et l'apporte à une personnalité ou à un hôte d'un autre campement, en signe d'amitié et de respect.

(2).Cette consommation directe varie beaucoup d'un groupe à l'autre, et elle est liée à la pratique du troc.

Ce sont surtout les produits de l'animal vivant qui occupent un rôle important dans l'exploitation familiale du troupeau. Le bétail n'est pas considéré comme un bien directement consommable : si l'on fait exception des bêtes abattues lors des rites ou des cérémonies coutumières ( cfr.XII), des quelques bêtes abattues à l'occasion de la visite d'un hôte de marque, ou à la suite de maladies ou de graves blessures, en temps normal les woDaaDe ne consomment pas la viande de leur bétail. Les cuirs et les peaux des bêtes abattues sont utilisés pour la confection de cordes, entraves, chaussures etc.; mais les woDaaDe ne savent pas les tanner ( ils ne font que les assouplir en les frappant longuement).(1)

## XI.2 COMMERCIALISATION TRADITIONNELLE

Traditionnellement, le troupeau boDaaDo est exploité commercialement à travers deux systèmes majeurs d'échange :

- le mbatta , qui est pratiqué d'une manière très courante : on échange une bête contre une autre bête ( en général une bête adulte contre une bête jeune, la première étant aussitôt abattue lors des cérémonies coutumières, ou revendue sur les marchés); mais aussi on échange une bête contre un objet ou un produit ( selle de chameau, épée, habits de fête, céréales etc.), ou une bêtes contre un travail ( travail de forgeron, de guérisseur, de marabout etc.)(2). Dans ces échanges, on peut donner ou recevoir, selon les cas, un BesDaari ou surcroît.

---

(1).Il faudrait dire un mot au sujet de l'utilisation directe du bétail, sur l'important travail fourni par certains animaux : dans les transports, les voyages, la traction de l'eau etc.: les boeufs porteurs, les ânes, et les chameaux fournissent un travail très important, mais qui est très difficile à évaluer.

(2).La dot (puDairdi) pourrait aussi être conçue comme une forme particulière d'échange.

Toute l'économie traditionnelle est centrée sur cette forme de rapports de production non-marchands. Dans le mbatta ( appelé aussi holloore ), le bétail joue en même temps le rôle d'objet et de monnaie : en fait, non seulement il circule comme marchandise, mais il est susceptible d'être échangé contre plusieurs types de marchandise (1).

- Le sippal, échange en sens restreint, qui est pratiqué surtout à certaines époques de l'année (2) et par certains groupes. L'échange du sippal concerne surtout les produits laitiers ( lait caillé, beurre, fromage etc.). Il dépend d'un certain nombre de variables : importance de la production laitière familiale ( en priorité réservée à l'autoconsommation), possibilité d'obtenir un produit en échange ( le plus souvent des céréales des campements twareg ou des villages hawsa, possibilité matérielle pour la femme de s'occuper de tout le travail que le sippal comporte ( préparation, déplacements etc.).

Les woDaaBe troquent le lait caillé ou le beurre (3); par contre ils ne troquent pas le lait frais : plutôt que d'invoquer des raisons pratiques ( éloignement des campements du lieu du troc, lait frais qui tourne assez vite à cause de la chaleur etc.), ils donnent des raisons " culturelles " : il n'est pas bon de vendre ou de troquer du lait frais , cette façon de faire ne correspondrait pas à la coutume, qui prévoit que le lait frais soit offert en cadeau ( njammu ) à l'hôte ou à l'ami...

En saison froide, quand le lait est abondant, on échange par le troc deux mesures de lait caillé contre une mesure de mil. En saison sèche avancée, quand le lait se fait rare

(1).De plus en plus le système du troc se transforme en véritable commerce : la femme apporte du lait ou du beurre et reçoit de l'argent.Cela est vrai surtout dans les villages hawsa ( le mil étant devenu une denrée rare ).

(2)Entre novembre et avril surtout.

(3).Certains woDaaBe troquent aussi le cuku, ou fromage séché ( les BiBBe Denke du Damergou par exemple).D'autres troquent le lait de vache mélangé au lait de chèvres ( les Bii Korony'en de la région d'In Tawila, par exemple).

on échange une mesure de lait contre une mesure de mil ( mais les conditions de troc varient beaucoup d'une région à l'autre, selon l'offre et la demande (1)).

Le commerce de tabac est mis par les woDaaBe dans la catégorie sippal (troc ) et non dans celle de commerce ( tintilaaka ). Il est très pratiqué dans certaines régions (2). Les woDaaBe achètent sur les marchés des quantités importantes de tabac, même s'ils n'ont pas l'habitude de fumer ni de chiquer. Ils échangent ce tabac avec les twareg de la zone-nord contre des grande quantités de céréales ( du mil et, surtout autrefois, du fonio sauvage). Les woDaaBe savent que les Twareg en font une grande consommation et qu'ils en ont toujours besoin.

Les avantages de ce genre de sippal sont grands : d'abord économiquement ( une petite ration de tabac achetée à 500 CFA peut rapporter une quantité de céréales dont la valeur commerciale est de 2500-3000cfa.), et aussi matériellement ( au lieu de transporter de grandes quantités de céréales à dos de chameaux ou d'ânes sur plusieurs dizaines de km., on ne transporte qu'une petite sacoche remplie de feuilles de tabac ).

### XI.3 COMMERCIALISATION MODERNE

L'économie traditionnelle des woDaaBe n'était pas tournée vers les marchés, mais la vie moderne a amené d'importants changements et de nouvelles exigences: paiement d'impôts, habitudes alimentaires et vestimentaires nouvelles, accroissement du coût de la vie etc. Les woDaaBe ont été ainsi

---

(1). Il faut dire que certains groupes de woDaaBe ne pratiquent presque pas le sippal ( ex. les Bii Hamma'en au nord de Dakoro ).

(2). Par exemple chez les Cojanko'en de la région de Tchintabaraden. Le sippal pour obtenir du fonio sauvage ( sabeeri ) est pratiqué surtout parmi les woDaaBe à l'ouest de Tillia.

obligés à re-orienter progressivement une partie de leur élevage en fonction d'une économie marchande, pour qui le bétail est simplement un moyen pour se procurer de l'argent.

Desormais la fréquentation régulière des marchés ( nombreux dans les zones pastorales ) s'inscrit comme une nécessité et elle est ressentie comme telle.

Il y a plusieurs raisons qui poussent les woDaaBe à vendre leur bétail : le besoin d'argent pour se procurer des produits de première nécessité, (céréales, vêtements, outres pour l'eau, sel pour le bétail ), mais aussi le besoin d'argent pour les dépenses " exceptionnelles " qui pèsent lourd sur le budget familiale (cfr. Annexe n.2 ).

La vente ( corrol ) concerne en priorité toutes les bêtes de réforme dont les woDaaBe veulent se débarrasser (cfr. X.4). Autrement ce sont surtout les mâles qui sont destinés à la vente : les taureaux castrés entre 4-6 ans. ( les jeunes taureaux à peine sevrés sont gardés en général dans le troupeau, après avoir été castrés, pour qu'en grandissant, ils prennent une valeur commerciale plus grande). Pour les femelles, on vend surtout des vieilles vaches, qui sont déjà arrivées à la fin de leur cycle reproductif.

TABLEAU A

Taureaux vendus par un même groupe  
entre décembre 1980 et juin 1981 :  
( 100 taureaux vendus uniquement sur  
les marchés ).

AGE (ans)	POURCENTAGE
1-2	3
2-3	16
3-4	43
4-5	20
5-6	9
6-7	7
7-8	-
8-9	-
9 +	2

Note au Tableau A

- 62 % de ces ventes sont considérées " ventes de nécessité " par les woDaaBe.
- 20% de ces ventes sont faites dans des conditions qui ne sont pas considérées idéales.
- 18% seulement de ces ventes ont été faites dans des conditions considérées bonnes : il s'agit alors pour la plupart de taureaux castrés.

Le nombre et le type de bêtes vendues varient beaucoup d'une année à l'autre : par rapport à un ensemble de facteurs qui, très souvent, sont subis par l'éleveur ( taille et structure de son troupeau, saisons, demandes, etc.). Pour ceux qui pratiquent un élevage diversifié, il est possible de protéger le bapital-bovin, en préférant plutôt la vente de petits ruminants.

L'époque de l'année où l'on vend le plus est comprise entre la saison froide ( dabbunde ) et le début des pluies, c'est-à-dire entre début décembre et la fin de juin. Les woDaaBe savent bien que les prix commencent à monter surtout à partir du mois de mars, pour toucher " un plafond " dans la période comprise entre la fin du mois d'avril et les premiers jours de mai (1).

(1). L'état de santé et d'enbonpoint de la bête jouent un rôle déterminant sur la valeur commerciale de la bête. Les woDaaBe ont plusieurs catégories pour juger de l'état d'une bête et, par là, pour estimer sa valeur commerciale. Ils distinguent ainsi :

- a) La vache fayngge : la vache grasse, qui est dans un état d'enbonpoint excellent.
- b) La vache haarngge : la vache qui est " rassasiée ".
- c) La vache foynge : la vache maigre, dont le corps connaît un état général de maigreur ( foyre ) et d'affaiblissement.
- d) La vache wofiinge : la vache épuisée, dont la maigreur et la faiblesse sont très grandes.

Pour arriver à classifier l'état d'une bête, les woDaaBe se servent d'un certain nombre de critères. Certaines parties du corps sont des indices sûrs de son état. Le danningo, ou cuisse des deux pattes postérieures, et les becce, côtes : quand une bête est en bonne santé, ces parties sont recouvertes de tissus gras. La bosse (YuuBre) aussi, avec sa rondeur, est un bon indice; ainsi que l'os yilo-yillonde, os du dos à la base de la queue : dans une bête en bon état, cet os ne doit pas être visible; on dit même que pour une vache très grasse, on pourrait déposer unealebasse pleine de lait au niveau de cet os, sans aucun danger qu'elle se renverse( la graisse la soutient). Mais des jeunes d'une trentaine d'années disent aussi qu'ils ont entendu raconter cela par des vieux et qu'ils n'ont jamais pu voir cela de leurs yeux : signe que les conditions actuelles sont plus dures qu'autrefois

#### XI.4 AUTRES ACTIVITES PRODUCTIVES

Dans des conditions normales, l'exploitation du troupeau est la seule activité économique des woDaaBe. Mais dans certaines circonstances ( famille avec un petit troupeau, années difficiles etc.), on peut pratiquer d'autres activités.

- L'Agriculture ( demal ) : il est rare que les woDaaBe pratiquent la culture des champs. Mais pour certains groupes ( 1) ou pour certaines familles elle est devenue une pratique traditionnelle.

- Le tigu, sorte de travail salarié. En saison sèche, surtout entre les mois de décembre et mai, beaucoup de gens quittent leurs campements, leurs troupeaux et leurs familles, et vont vers les grandes villes du sud ( Niamey, mais aussi Dakar, Abidjan, Lagos etc.). On part pour chercher l'argent. Ce phénomène a pris des proportions énormes surtout depuis la situation créée par la dernière sécheresse de 1973. Avant, il n'y avait que les femmes adultes qui partaient, surtout de certains clans (2); mais maintenant le départ s'est généralisé, et il y a beaucoup de garçons et de filles qui partent.

Pour gagner un peu d'argent on fait du tout : vente de médicaments ( plantes et racines), de filtres, d'amulettes etc.; gardiennage nocturne des maisons, coiffure des femmes ( moorol ) et, peut-être aussi, prostitution. Le tigu ne représente pas une source de revenus " sûrs ", parce qu'il est imprévisible et variable. Il faut compter avec tous les aléas d'un voyage long, avec les difficultés des passages de frontières, les voleurs, les maladies etc.( 3)

---

(1). Par exemple les woDaaBe Njapto'en Yaakubalde, au nord-ouest de Kao; ou les quelques familles Bii Hamma'en au sud de Chakabal (nord-est de Dakoro ).

(2). En particulier les Bii Hamma'en.

(3). Il faut distinguer deux types de tigu : celui proche, qui conduit des femmes dans des villes ou villages proches (Tanout, Dakoro, Tahoua ou Niamey) et celui plus éloigné, qui conduit dans les villes des pays côtiers. Le premier est fait par exemple par les BiBe Denneke, les Njapto'en ou les Cahidooji de l'Ouest. L'autre est plus fréquent chez les groupes du Niger Centre (Bii Hamma'en, Kasawsawa, Yaamanko'en etc.).

C. ELEVAGE ET  
VIE SOCIALE

XII. L'ELEVAGE ET LA VIE SOCIALE DES WODAABE

XII.1 LA VIE DE LA SOCIETE

D'une manière générale, on peut dire que le bétail et l'élevage conditionnent toute la vie de la société boDaaDe à ses différents niveaux, et cela indépendamment de tout l'ensemble de rites et de cérémonies, où le bétail joue un rôle central .

Au niveau du groupe domestique d'abord : wuro . Il s'agit de l'unité sociale élémentaire, où un responsable de groupe ( jom wuro ) a la responsabilité des épouses ( ou d'une épouse, selon qu'il s'agit d'un foyer polygame ou monogame ), avec leurs cuuDi ou enclos familiaux. Le jom wuro est aussi le jom iyaalu , c'est-à-dire le responsable de tous les gens qui vivent à l'intérieur du groupe domestique : les membres de sa famille, c'est-à-dire ses enfants ( BiBDe, sukaaDe ), mais aussi des éventuels ascendants directs ( père ou mère ), des petits-frères ( ou grand-frères ) non mariés, des éventuels enfants d'un frère décédé, des éventuels enfants " d'adoption " ( agolaaji, enfants appartenant à l'épouse ), et aussi, plus rarement, des bergers ( fulDe ) à gage.

Un jeune homme peut devenir assez vite un jom wuro : grâce au système du pré-héritage, il peut en fait se constituer assez vite un troupeau personnel et devenir indépendant de l'autorité paternelle. Très souvent, au début de sa vie conjugale, il n'a aucune " force de travail " ( n'ayant pas encore d'enfants en âge de travail ); alors il cherche une aide auprès de ses propres petits-frères non mariés. Quand son premier fils atteindra l'âge du travail (après 7-8 ans ), il aura en même temps une plus grande autonomie.

Toute la vie du groupe domestique est réglée par la vie et les travaux du troupeau : la répartition du travail selon l'âge et le sexe, le style de vie extrêmement mobile en toute saison et aussi le genre particulier d'habitat, à l'image du provisoire et de l'instable, où les effets sont réduits à l'essentiel. Cela ne veut pas dire que la vie domestique soit uniquement vécue en fonction du bien-être du bétail : elle est plutôt organisée en fonction d'un équilibre harmonieux, d'une inter-dépendance entre le bétail et les hommes. La mobilité du groupe permet au bétail de mieux profiter des pâturages dispersés dans le temps et dans l'espace; d'autre part, la bonne santé et le bon état de troupeau se traduit dans un profit sûr, c'est-à-dire une lactation plus importante (nourriture importante pour le groupe) et une prise de valeur marchande (fonction sociale). La couplesse de la vie du groupe avec le troupeau permet aux hommes et aux bêtes de profiter au maximum des conditions externes. Le groupe a une indépendance et une autonomie très grandes : cela engendre une organisation sociale souple et flexible, bien adaptée aux conditions écologiques sahéliennes. Le groupe peut ainsi vivre dans une très grande autonomie économique.

Mais la vie d'élevage est aussi le pôle d'attraction et de fission de cette unité sociale plus structurée qui est le campement ou hoDorde : à l'image de cette conception souple que les woDaaBe ont de l'organisation sociale, où la dépendance du troupeau et du milieu naturel est un élément central.

Au niveau du campement, il n'y a aucune forme de travail en commun : les troupeaux sont séparés et chaque wuro doit compter sur sa propre main d'oeuvre. Mais le hoDorde, communauté de résidence, a le co-usage des pâturages et, assez souvent, la co-propriété d'un point d'eau.(1)

(1).Le campement hoDaaDo est constitué de préférence par les gure (pl.de wuro) de deux frères, ou d'un père avec ses fils.

Mais là où la dimension sociale du hoDorde peut s'exprimer d'une manière privilégiée, c'est lors des deux repas communautaires : le matin ( pour le repas njewaari-kooYe ) et le soir ( pour le kirtaari ), la distribution de la nourriture s'opère non pas au niveau du groupe domestique ou famille, mais au niveau de la communauté résidentielle hoDorde. Le nyiiri ( mil préparé ) et le kosam ( lait ) sont mis en commun : les femmes de chaque suudu (enclos familial ) les amènent au daDDo , sorte de petit enclos de branchage qui délimite un espace à l'ouest du campement, où les hommes se rassemblent deux fois par jour.

Le repas collectif est ainsi l'expression privilégiée de la communauté résidentielle. Le "travail " de l'individu ( essentiellement le lait de son troupeau, qui est consommé directement, ou qui peut servir à procurer des céréales), se retrouve mélangé au " travail " des autres, dans un produit commun, où on ne sait plus ce qui est à l'un et ce qui est à l'autre. L'hôte ( ko Do ) n'est jamais l'hôte d'une famille, mais l'hôte d'un campement : il reste dans le daDDo et il est ainsi nourri par le travail de tout le campement(1).

La redistribution des plats et des Calebasses apportées par les femmes est prise en charge par une sorte de diacre, qui garde ce service d'une manière stable. Les groupes de repas ( joolc ) se constituent en fonction des classes d'âge, mais aussi en fonction des degrés de parenté. La disposition des groupes ( les plus jeunes au nord et les plus âgés au sud ), comme aussi la priorité de service à l'intérieur de chaque groupe ( priorité parentale et non pas " de naissance ") sont réglées par des observances strictes et précises.

---

(1). Même les femmes entre elles connaissent une certaine communauté de repas, beaucoup moins forte, cependant, que celle des hommes.

Enfin, à un niveau sociétairé plus structuré, celui de la vie de l'unité lignagère ( taarde, appelée aussi wumre ou aussi wuro ), c'est-à-dire de la fraction, la vie de l'élevage joue un rôle central . La fraction forme le groupe migratoire essentiel, qui a , d'une manière générale, l'usage des mêmes pâturages, des mêmes points d'eau et des mêmes parcours de transhumance ( dumruDi ).

En hivernage, conduit par son arDo (chef) et par son (ses) éclaireur, le taarde reste groupé à l'intérieur de régions limitées et habituelles. Il entre en contact avec d'autres taare ou, même avec l'ensemble du lenyol ( qui est formé en moyenne par 4-5 taare ). Et c'est sur la base d'intérêts communs au sujet de la vie d'élevage, qui se forment des associations de vie nomade, qui, avec le temps, donnent naissance à d'autres unités lignagères plus complèxes. C'est ainsi la vie commune sur les mêmes pâturages, avec les soucis communs pour l'élevage, qui est à la base de la formation des liens de parenté.

Après les pluies, le taarde rentre dans son ( ou ses ) lieu d'attache ( ngendi ), en se fractionnant en un nombre beaucoup plus important de koDolle ( campements) : il y a moins de ure (unités familiales) par campement, puisque chaque chef de famille tend à s'installer de manière autonome et indépendante, jusqu'à la prochaine saison humide.

L'existence concrète de toute la société boDaaDo à ses différents niveaux, est directement influencée par la vie d'élevage, d'une manière profonde.

### NII.2 L'IMPOSITION DU NOM D'UN ENFANT

Pour qu'un enfant boDaaDo ait un nom, il faut que le père égorge une bête de son troupeau. Sans cette " effusion de sang" l'enfant reste sans nom, sans père : il n'est rien. C'est ainsi le sacrifice d'une bête qui permet à un homme de vivre. Dès la naissance, le rapport homme-bétail est une relation de mort et de vie.

Pour l'enfant aîné ( afo ), qu'il soit garçon ou fille, le père égorge un taureau ( ou une vache ) : c'est la bête du toko, de l'imposition du nom, ou tokoori . Pour les autres enfants, il pourra simplement égorger un bélier ou une brebis.

Pour l'aîné, la cérémonie du toko est beaucoup plus solennelle, plus publique ; on la célèbre quand toute la fraction est rassemblée en hivernage, au cours d'un worso ( rassemblement, appelé aussi renndo ). Pour les autres enfants, on peut faire le toko à n'importe quel moment et dans n'importe quel lieu. Le premier-né est la certitude d'un homme, disent les woDaaBe, et sa valeur doit être exprimée visiblement par le rite et par le comportement (1).

Le tokoori du premier-né est toujours une belle bête : la plus belle même, dit-on, parce qu'elle est choisie directement par les membres de la famille de l'épouse ( en fait, chez les woDaaBe, la jeune épouse retourne chez son père pour accoucher de son premier enfant, et c'est là que les familiers de l'époux vont la trouver quelques mois après l'accouchement de l'enfant, pour accomplir les rites précédant son retour définitif à la maison de l'époux).

Le tokoori est égorgé et sa viande est partagée rituellement, ainsi que la peau. Les hommes adultes se réunissent dans le cuura , enclos d'épines situé à l'ouest du campement, mais ouvert vers l'est ( contrairement au daDDo habituel ) : c'est là qu'ensemble ils mangent la viande.

Le fait d'avoir été présent au toko de quelqu'un et d'avoir mangé la viande du tokoori donne toujours une sorte de priorité : les droits de l'aîné et du plus vieux.

---

(1). En fait le sacrifice ( humto ) de la bête est pris en charge par les frères du père ( c'est-à-dire les oncles paternels du nouveau-né). Le père, lui, ne participe même pas aux festivités, il s'en va ailleurs : c'est le pulaa - ky, retenu, pudor, qui régle le comportement de tout bofaaDo dans les circonstances les plus importantes de sa vie.

### XII.3 LE MARIAGE

C'est en égorgéant et en donnant des bêtes de son troupeau qu'un homme peut contracter un mariage avec une femme. Sans bétail pas de mariage. Quelqu'un qui n'aurait pas de bêtes, ne pourrait pas se marier et il resterait seul.

C'est ainsi la force du troupeau qui donne à un homme sa force, puisque c'est par le mariage qu'un homme a une descendance, qu'il s'accroît, qu'il se multiplie.

Chez les woDaaBe il y a trois types de mariage: le mariage koobgal, c'est-à-dire le mariage arrangé par les parents de l'époux dès leur plus jeunes âge; le mariage te'gal ( appelé aussi Deere ), c'est-à-dire le mariage contracté entre deux époux adultes, par libre consentement; et enfin le mariage ba'atal, mariage entre une femme et le frère de son mari défunt.

Pour contracter un mariage koobgal, il faut égorgéer successivement trois taureaux: on les appelle simplement ga'i koobgal ( les taureaux du mariage koobgal ). Ce sont ces taureaux qui permettent d'"attacher" ( haBBa ) le mariage. C'est le troisième qui est le plus important: on ne peut pas accomplir les cérémonies finales du mariage ( Yamtol,puDDol,almaaki etc.) sans avoir auparavant égorgé ce troisième taureau. Le mariage koobgal qui dans ses différentes phases dure plusieurs années, doit être célébré publiquement et solennellement, en présence de toute la fraction rassemblée pour un worso ( qu'on appelle en cette occasion worso ga'i, rassemblement de taureaux). La viande et la peau de la bête égorgée sont partagées rituellement.

Pour contracter un mariage te'gal il suffit d'égorgéer un seul taureau ( on dit ainsi allusivement: o hirsii, il a égorgé, pour dire que quelqu'un a marié une femme selon le te'gal ). Le mariage te'gal est célébré en privé, presque en cachette: à l'arrivée de l'épouse au campement de l'époux, on égorgé en vitesse un taureau ( quelques fois on égorgé un bœlier ). La viande du taureau

du te'gal n'est pas partagée rituellement, mais fait l'objet d'une dispute bruyante entre les jeunes : on se l'arrache, on la réduit en petits morceaux, on rit, on plaisante. Le te'gal peut être célébré en n'importe quel moment de l'année(1)

Le troisième type de mariage ( ba'atal ) ne prévoit pas de cérémonies spéciales. On égorge simplement un bœlier.

Pour qu'un mariage soit appelé koobgal , il faut donner au père de l'épouse une dot composée d'une ( quelques fois, dans certains groupes, deux ) tête de bœtail : une génisse, qui constitue ce que les woDaaBe appellent puDDirdi . La bête du puDDirdi appartient au père de l'épouse : il peut en faire ce qu'il veut. Dans le mariage te'gal il n'y a pas de puDDirdi ; mais il n'est pas rare de voir un mariage te'gal se transformer en mariage koobgal, à travers la remise des bêtes du puDDirdi : l'intérêt de cette façon de faire est évident, parce que le koobgal est un mariage qui donne des droits certains sur une femme ( la vraie femme est la koowaaDo, disent les woDaaBe ), alors que le mariage te'gal ne donne qu'une femme instable, qui pourrait partir ou être récupérée par sa famille ou par son légitime mari à n'importe quel moment, sans que son nouveau mari puisse invoquer un quelconque droit sur elle.

Dans les deux types de mariages, il y a aussi le don de bêtes ( bêtes appelées sondereciji ) : elles sont allouées par le mari à sa femme. Elles continueront à rester dans le troupeau du mari, mais elles appartiendront à la femme et aux enfants qu'elle aura. Selon la tradition, il s'agit de quatre bêtes : deux vaches adultes, un génisse et un bœuf-porteur. Dans le mariage koobgal, ces bêtes sont " montrées " à la femme ( c'est-à-dire à sa famille ) pendant les cérémonies qui précèdent l'égarrement du troisième et dernier taureau du mariage. Pour un mariage te'gal, les bêtes sont montrées directement à la femme, après qu'elle soit venue chez son mari, qu'elle y soit restée un temps et qu'elle manifeste la volonté d'y rester.

(1). Il faut penser que tout te'gal est un fait un " enlèvement " : la femme est enlevée, avec son consentement, à son époux légitime. Le te'gal est normalement un mariage exogame ( contracté avec les femmes d'un autre lenyol ), alors que le koobgal suit l'endogamie (avec une femme de la proche parenté).

#### XII.4 LA MORT D'UN VIEUX

La mort d'un vieux est symbolisée par la mort de la plus belle vache laitière du troupeau. A la mort d'un vieux, on choisit dans son troupeau la plus belle vache et on l'égorge. C'est cette bête que les woDaaBe appellent saadaka.

La bête saadaka est séparée de son troupeau et on suit un rituel étrange : c'est comme si on allait simplement la traire. Le veau est là, près de la mère, les entraves ( pour entraver les pattes avant la traite ) aussi, ainsi que la calebasse pour mettre le lait. Symboliquement on veut exprimer le fait que cette laitière va suivre son propriétaire au-delà de la mort dans le laahira , et qu'elle restera près de lui, pour qu'il puisse toujours la traire et en boire le lait...

Le petit veau de la bête égorgée est donné en aumône (sakko).

La viande de la saadaka est consommée par les petits-fils ( taaniraaBe ) du défunt, et par ses cousins croisés ( denndiraaBe ), c'est-à-dire par tous ceux avec lesquels il avait des relations " de palaisanterie ". Mais les fils, les neveux et la femme ( ou les femmes ) du défunt n'y touchent pas.

#### XII.5 LES BETES DE L'AMITIE

C'est par le détail que les woDaaBe expriment les relations d'amitié, de solidarité et de proximité que les lient les uns aux autres.

La vache de l'amitié par excellence ( nagge amaana ) est la bête haDanae (litt.: la bête attachée pour, en faveur de ). Elle est l'objet d'un prêt temporaire : un prêteur ( appelé arDo ou laamu ) donne une bête à un ami. Il la lui "attache " ( haDana ), jusqu'à ce qu'elle ait mis bas trois fois : ces trois veaux appartiendront à l'ami, et ensuite la bête rentrera dans son troupeau d'origine. Ainsi le prêt de la bête permet à un bénéficiaire de disposer du profit de la bête prêtée.

La vache haBBanae qui est aussi appelée nannganae ( litt. : la saisie pour ), ou hawtarae ( litt. la vache dont la propriété est partagée ), n'est pas donnée en vue d'un quelconque bénéfice, mais simplement comme expression de l'amitié. A travers ce geste et à travers tous les devoirs qui lieront désormais les deux personnes ( et leur familles ) entre elles, les woDaaBe peuvent exprimer leur conception des relations qui unissent les individus entre eux. Au moment de restituer la vache haBBanae, l'ami peut devenir à son tour prêteur, en " attachant " à son ancien prêteur une autre vache : celle qu'on appelle la vache de " la queue " ( Pokkorde ). Ainsi l'amitié commencée, n'a plus de fin.

Une forme particulière de vache haBBanae est la vache soggarac, c'est-à-dire la bête d'un cousin " de pàisanterie " ( cousin croisé : denndiraawo ) prend de son initiative et garde pour tout le temps qu'il le désire ( en général pour deux- trois vèlages ). La bête soggarac sert ainsi à exprimer ce type tout particulier de parenté, qui est le denndiraaku ( à remarquer que celui à qui la bête a été enlevée pourra agir de la même manière un autre jour ).

La bête dite foewnaange peut aussi être considérée comme une bête haBBanae : mais les circonstances que la motivent et qui l'expliquent sont tout à fait particulières. A quelqu'un qui vient de perdre une bête ( maladie, accident etc. ) on en donne une pour le soulager, le consoler ( foewna, litt. ref nichir, consoler ). C'est la bête de la solidarité dans l'épreuve, de la compassion. Il arrive souvent que pour une seule bête perdue, on en reçoive cinq et même plus en " soulagement " ( peewnol ), par la main de proches et d'amis.

La vache diilae est aussi une bête de l'amitié : c'est la bête laitière prêtée pour un temps ( en général une saison ) à quelqu'un dont le campement est temporairement sans lait : on dit qu'on lui fait traire la bête. La diilae et son veau continuent toujours à appartenir à leur légitime propriétaire.

Enfin, le prêt temporaire d'un taureau reproducteur ( kalhal-di ) est aussi un signe d'amitié : l'étalon est prêté pour un temps. Le prêt appelle la réciprocité : à la fin du prêt on ramènera le taureau à son propriétaire, en l'accompagnant d'une génisse ( wiige ) qui est donnée, en signe de reconnaissance, selon la tradition du prêt haDanae (1).

### XII.5 LES FÊTES DU PRESTIGE

Chez les woDaaŋe, le bétail est pour l'homme : pour le prestige qu'il lui apporte, pour la considération sociale qu'il lui donne, pour le respect et l'admiration dont il le fait entourer.

Cela est vrai d'abord dans la vie courante : l'homme, le notable qui veut avoir ou garder de l'influence et du prestige au milieu de son clan, est obligé d'exprimer assez souvent sa générosité et sa libéralité ( yehero ) . A des hôtes ( hoŋŋe ) qui passent chez lui, à des " jeunes qui viennent apporter la fête chez lui (2), ou à des gens qu'il a lui-même invités à une " journée " ( nyalannde ) : à tous il essaye de montrer ses largesses en donnant en cadeau un taureau ou un bélier, pour qu'il soit égorgé et mangé. Le taureau on l'appelle : ndi yeboore ( litt.: celui de l'estime ). En donnant ce taureau, on ne fait qu'agrandir son propre nom, sa propre renommée, sa propre gloire. La nouvelle de cette libéralité sera vite connue partout. Le prestige et la réputation seront assurés. Partout on chantera les louanges de celui qui sait bien s'occuper de ses hôtes, qui a la vertu du njowraaku. On dira qu'il est un gorko ( litt. un homme ), un tagu mo fulfulde ( une personne qui a du fulfulde - et ce mot désigne moins le langage qu'une manière d'être et de vivre ).

(1). La bête haDanae est donnée en reconnaissance à celui qui t'a abreuvé toutes tes bêtes pendant un certain laps de temps, celui qui t'a fait cadeau d'une puisette ou d'une corde à veaux, celui qui s'est occupée d'une de tes bêtes égarées etc.

(2). Il s'agit du daddo, fête qui dure trois jours, animée par des jeunes d'un autre groupe.

Mais le bétail joue un très grand rôle aussi dans des circonstances particulières : comme par exemple au commencement du rôle social que certains individus vont assumer.

Le laamiDo kae'en ( le chef des jeunes), à peine a-t-il reçu son laamu ( autorité ) sur les jeunes, va se soucier d'égorger un gros taureau, qu'on appellera laamordi ( le taureau du pouvoir ). Sa viande sera consommée par tous les jeunes, qui signifieront la générosité et la grandeur de leur nouveau responsable. Désormais, par cet acte, le laamiDo kae'en peut prendre ses fonctions : préparer et organiser toute rencontre des jeunes, veiller aux danses et aux chants de ces rencontres, rappeler à chacun ses devoirs et ses responsabilités à l'intérieur de la tradition etc.

#### XII.7 LE TROUPEAU ET LE JEU

Les woPaare se servent aussi de leur troupeau pour faire un grand jeu communautaire : c'est le kokkol daande ( litt. le fait de donner, de présenter le cou )K

Un jour de worso , quand tous les campements et tous les troupeaux du groupe sont rassemblés, les bergers, successivement s'amuse ( fijjira ) avec leurs troupeaux. Il s'agit de mettre à l'épreuve l'attachement que les bêtes ont vis-à-vis de leur maître.

Un berger s'éloigne en courant de son troupeau : il appelle les bêtes, pour qu'elles viennent au grand galop derrière lui, en passant à travers les gens et les troupeaux rassemblés. Les bêtes ma'andiDi ( obéissantes à la voix et à l'appel de leur maître ), les bêtes kalluDi ( au tempérament sauvage ) ne sont pas arrêtées dans leur course par la présence des autres bergers et des autres troupeaux : elles passent au milieu de tout le monde, le regard fixe sur leur berger. Alors on dit : na'i kokkii daande, les vaches ont donné, présenté leur cou ! Et l'on crie. l'on acclame le berger à cause de ses vaches. Au contraire, les bêtes persévérantes ( wuundooji ) ou les bêtes sans caractère ( abooaDi ), en rencontrant la foule des hommes

et des hôtes, perdent de vue leur maître et s'arrêtent, à la grande honte ( santeende ) du bergor.

## XII.9 LE TAUREAU DU BAKAAWAL

Le taureau sacrifié à la fin du bakaawal ( rencontre inter-clanique, appelée aussi ngaanyka, qui dure sept jours ) est la bête qui, aux yeux des woDaaPe, symbolise le mieux tout ce lien qu'il y a entre l'homme et le bétail.

Au dernier jour du bakaawal, le notable chez qui la fête " a été apportée " ( on l'appelle dohinaaDo ) , amène le taureau du bakaawal pour qu'il soit égorgé et mangé par tout le monde.

Mais ce taureau est égorgé d'une manière spéciale : on l'égorge, mais on le laisse intact, c'est-à-dire qu'on ne lui coupe pas les pattes, qu'on ne disperse pas ses entrailles et qu'on ne divise pas sa peau. On le laisse ainsi par terre : on lui perce les narines et on lui enfile une petite corde tressée, le ba'ajol ( fait avec des écorces de l'arbre karkehi ). Tout le monde vient l'admirer et en le regardant on dit : voici le ba'ajol fulfulde , voici la cordelette qui tient ensemble tous les woDaaPe, ce qui les fait être ce qu'ils sont !

Aux yeux des woDaaPe, ce taureau figure tout le mboDangaaku, toute tradition, toute coutume, tout comportement " hérité " : n'lonu wofaaPe. Rien ne manque : tout a été accompli, tout a été observé pendant la rencontre du bakaawal . Les liens sociaux ont été reaffirmés, les coutumes renouvelées. Ce taureau égorgé symbolise ainsi tout ce qu'un woDaaDo cherche, tout ce qu'un woDaaPe vit : il a ainsi une valeur " sacrée ". Fesormais, en invoquant le ba'ajol fulfulde, on prononce une parole très forte, à laquelle aucun woDaaDo ne pourrait rester insensible.

T R O I S I E M E      P A R T I E

XIII. LE DETAIL ET L'ELEVAGE DANS LES  
PROVERBES

XIV. ELEVAGE ET TRADITION : Entretiens  
avec les éleveurs

XIII. LE BÉTAIL ET L'ELEVAGE  
DANS LES PROVERBES

XIII.1 LE BÉTAIL : RICHESSE, POUVOIR ET PRESTIGE

Chez les woDaaBe, un très grand nombre de proverbes ( balnDi ) ont le bétail ( jawdi ) comme thème central.

Le terme même de jawdi désigne avant tout le bétail; mais il est synonyme de " biens, richesse, possessions " ( dans certains dialectes peul, la première signification a même complètement disparu ).

Un dicton simple et clair exprime, sous forme de synthèse, toute la pensée des woDaaBe au sujet du riche et de la richesse en général : " celui qui possède vaut plus que celui qui ne possède pas " ( jogiiDo e Buri mo jogaaki ) . Et l'on ajoute, en guise d'explication : avoir du bétail vaut plus que ne pas en avoir. Tout ce qui pour un homme signifie " augmentation, accroissement " ( BesDaari ) vaut plus que tout ce qui signifie " diminution " ( ustaari ) ou " manque " ( dullere ) .

Cet éloge de la richesse est repris par un autre proverbe, très concis dans sa formulation : jom waawi ! ( litt.: celui qui possède tout ( tout ), est capable ( de tout ). Celui qui n'a rien, ne fait que suivre ( tokka ) l'avis des autres : il n'a pas la possibilité d'être écouté, ni d'imposer son avis. Le contexte est celui du kinnal , le conseil de vie nomade pendant l'hivernage ( cfr.XII.6 ). Tout le monde a droit à la parole, même celui qui n'a pas de bétail. Mais l'avis de ce dernier est très peu écouté ( " il ne fait que parler ", o wolwoy tan ). Alors que l'avis du propriétaire d'un grand troupeau est très écouté et pris au sérieux. C'est ainsi la possession d'un troupeau qui donne un véritable " status " social.

Le bétail est pour l'homme source de pouvoir. Un pouvoir sur les autres, qu'on appelle " influence, écoute ", et un pouvoir aussi sur sa propre vie, qu'on appelle " liberté, possibilité de décision " .

Celui qui ne possède pas beaucoup, dit un autre proverbe, ressemble à quelqu'un qui aurait des yeux si petites qu'on pourrait le prendre pour un aveugle : il ne peut pas regarder ce qu'il veut regarder; ses yeux ne peuvent se lever vers le haut, ils ne peuvent regarder qu'en bas. C'est ce qui dit le proverbe : " de petits yeux deviennent vite aveugles " ( gite pamare mbumloyita ). Le riche, le propriétaire de bêtes, quant à lui, a des " yeux grands " ( gite mawDe ) : il voit tout, il regarde partout, son cou reste droit ( daande e dari ), il se suffit à lui-même ( o heYYi hoore mum ).

Cette même pensée est reprise indirectement par un autre proverbe, où le personnage central est le pauvre : ici, il n'est plus comparé à un " aveugle ", mais à un " esclave " ( gaylo.o ). Tout ce qu'un esclave fait, n'est jamais bien fait; quoi qu'il fasse, cela ne va pas ( gaylo.o ko waDi fu, heptaay ). Si un soir il fait rentrer le troupeau avant le coucher du soleil, on lui dira que c'est trop tôt et on lui rapprochera de n'avoir pas laissé paître les bêtes plus longuement ; s'il fait rentrer le troupeau après le coucher du soleil, on lui dira que c'est trop tard, et on lui rapprochera d'avoir pris des risques, avec les bêtes sauvages qu'il aurait pu rencontrer sur le chemin...

Posséder du bétail signifie être indépendant, autonome. On ne doit rendre des comptes à personne. Alors que le manque de bétail signifie dépendance, humiliation.

La possession de bétail signifie encore abondance, confort. On ne manque jamais de lait au campement du riche, dit un proverbe, et c'est l'essentiel. Qu'est-ce que cela peut bien faire si cette nuit le lait n'a pas caillé : c'est une chose absolument secondaire et accidentelle. Ce qui compte c'est qu'on ne manque pas de lait ( kosam heppataa wuro, say Dam dulla Daanaago ). Ainsi, avoir du bétail signifie pouvoir subvenir à tous ses besoins.

Enfin, une autre idée qui ressort de plusieurs proverbes, c'est qu'un propriétaire de troupeau, un homme riche, est un homme recherché, un homme dont tous veulent s'approcher

et auquel tous veulent s'accrocher. Il est la main qui a saisi la nourriture et qu'on léche, alors que l'autre main ( c'est-à-dire le pauvre ) personne ne songerait à la lécher ( melinngo mustete ) . Le riche, dit un autre proverbe, appartient à tout le monde : tout le monde l'estime, le craint. Alors que le pauvre n'est tenu en considération que par son propre père et par sa propre mère : geeto mo koowa, janDo mo inna e baaba ( l'opposition riche/pauvre est développée allusivement par l'opposition bon/méchant).

L'homme riche est appelé, d'une manière forte et directe, " le parent de tout le monde " ( diakuDo no banndu koowa ). Il a là une responsabilité très grande, très exigeante : mais il doit en être fier, parce que ce n'est pas n'importe qui, qui pourrait l'assumer. Il a le rôle, dit encore un autre proverbe, d'être " la poubelle " ( jibjoore ) de tout le monde : tous viennent continuellement à lui, pour jeter sur lui toutes leurs peines et leurs malheurs ( leurs " saletés " ), avec l'intention, plus ou moins explicite, de trouver aide et protection auprès de lui : mawDo no jibjoore !

Un autre proverbe, enfin, compare le propriétaire de bétail à l'ombre que l'arbre fait, tout près de son tronc : pour jouir de cette ombre, le riche n'a pas besoin de se déplacer, puisqu'il est lui-même cette ombre. Ce sont les autres qui viennent à lui, dans l'espoir de trouver auprès de lui fraîcheur et repos : jom jawdi no garkuawal.

### XIII.2 LA POSSESSION DE BÉTAIL : UNE RESPONSABILITÉ ECRAANTE

Le riche est " le parent de tout le monde " . Cela reste vrai. Mais, avant tout, il est le parent de tous ses familiers. Il ne peut, il ne doit, en aucun cas, oublier les liens que l'unissent aux siens : autrement sa richesse n'a plus aucun sens, elle finit par signifier " honte " ( semteende ) . C'est ce que rappelle un proverbe : jawdi no hoggo semteende, litt. " le bétail c'est comme l'enclos où se trouve la honte " .

Le riche propriétaire ne peut pas, d'ailleurs, subvenir à toutes les requêtes de ses proches : bien sûr, son bétail est là,

mais il ne peut pas, à tout moment, le donner au premier venu, en vertu de ce lien de parenté. S'il le fait, il n'aura plus de bétail assez vite. S'il ne le fait pas, il est l'objet des reproches de tout le monde, et " la honte est sur lui ".

La situation du riche n'est pas facile : sa responsabilité est écrasante. Sa richesse est ambiguë, parce qu'elle le rapproche et l'éloigne en même temps des autres. Dans ses relations sociales, cela l'aide, mais le gêne, en même temps.

Il a des devoirs impérieux : envers ses fils (1), envers ses neveux (2), envers tout parent (3). Il ne peut pas s'y soustraire, il doit assumer ses devoirs sans hypocrisie, avec un cœur intègre ( il ne faut pas, en faisant cadeau d'une vache, donner une corne et garder la queue, dit un proverbe : hokka lu'al, joga Bokkorde ).

Les liens de parenté ( enDam ) ne sont pas comme une chemise, rappelle un autre proverbe, qu'on peut mettre ou enlever comme l'on veut ( enDam wanaa no toggoore ). Le parent est quelqu'un avec qui on fait route ensemble, dans le bien comme dans le mal (4).

La richesse reste un bonheur, bin sûr ; mais la situation du riche est souvent inconfortable et difficile.

### XIII.3 LA VIE DE L'ELEVEUR : PEINE ET SOUFFRANCE

L'enseignement des proverbes est très clair : avoir du bétail c'est un bonheur ( belDum ), et parmi tous les bonheurs de l'homme, ce bonheur a même une certaine priorité. C'est ce que rappelle un proverbe, d'une manière concise et énigmatique : ta' faggo aito fagguDum , qui, traduit un peu librement, veut dire : que la femme ne précède pas le troupeau

(1). RiDDo walaa, say mo sinnga : litt. pas d'enfant sans bijou  
Tu as mis au monde un enfant, tu dois donc t'en charger par rapport à toutes ses exigences et ses besoins.

(2). Kaawu mo hokkay, jaaBi mbelki e Buri Dum : un délicieux jujubier vaut bien plus qu'un oncle (maternel) qui n'a jamais rien donné .

(3). Daangol banndu doorete : on répare la corde à veaux du parent.

(4). Banndiraawo no lelo-leloode : un parent c'est quelqu'un avec qui on prend les tournants.

Il ne faut pas mettre la charrue avant les boeufs, parce que la quête d'un troupeau doit rester prioritaire par rapport à la recherche d'une femme à marier. Si tu te maries avant d'avoir un troupeau, ce sera un échec, parce que ta femme ne va pas rester chez toi. Comment vivrait-elle ? Mais si d'abord tu t'es formé un troupeau, alors tu feras un bon mariage. Il y a un temps pour tout, disent les woDaaBe, et il y a toujours des priorités à respecter, même dans la quête du bonheur.

Mais tout bonheur humain n'est jamais absolu : " tous les bonheurs ne vont jamais ensemble, on ne les trouve pas au même endroit" ( belDe keddataa ), enseigne un autre proverbe. La vie est faite de bonheurs et de malheurs, de joies et de souffrances. Le bonheur suit la souffrance ( belDum e tokka nawDum ) et la souffrance suit le bonheur ( nawDum e tokka belDum ).

Bonheur et souffrance sont mêlés l'un à l'autre. On ne peut pas les séparer. Et pourtant ils ne se ressemblent pas, ils sont antithétiques : c'est ce que dit un proverbe, dont la force réside dans un contraste de notions, doublé d'un jeu de mots : kasu nanndaa e kosam ! , la prison ne ressemble pas au lait !

Bonheur et souffrance co-existent le plus souvent. Tout homme sait que ce sont les deux visages d'une même réalité. Ainsi, au coeur de tout événement, de tout fait, il y a ce mélange étrange et inquiétant. On doit toujours expérimenter les deux en même temps : les délicieuses éclaboussures du lait ( symbole du bonheur ) qui giclent partout sur le corps au moment de la traite, et les étincelles brûlantes ( image de la souffrance ), quand on allume un feu. Non, dit le proverbe, " les éclaboussures de lait n'ont rien à voir avec les étincelles de feu " ( pilam howtaa e fe'etere ).

Dans les expériences de la vie, il faut se résigner, il faut montrer de la patience ( munyaal ) . On ne peut pas tout avoir : " là où il y a des jujubes, il n'y a pas d'eau " - dit un autre proverbe, " et là où il y a de l'eau, il n'y a pas de jujubes" ( to jaaBi ngoni, ndiyam walaa ).

L'éleveur le sait très bien : bonheur et souffrance marchent ensemble. On ne peut pas dire qu'un troupeau ne soit pas un bonheur pour l'homme. Mais on ne peut pas taire non plus qu'il est aussi une cause d'innombrables peines, souffrances, fatigues... C'est cette idée que propose un autre proverbe, qui s'inspire des images inépuisables de la vie pastorale : gulDi feewa ndiyamji, ce qui, littéralement, pourrait signifier : refroidir des eaux chaudes ! Dans l'explication, on dit que faire paître des bêtes représente une grosse peine ( oorngol jawdi no nawDum ), mais que cette souffrance a son contre-poids dans le bonheur que ces mêmes bêtes apportent ( par exemple le lait qu'elles apportent ). Le bonheur vient avec la souffrance ; et dans tout bonheur, on ne peut pas échapper à la souffrance.

L'élevage est ainsi une source de grandes souffrances, de travail dur et pénible : les proverbes le répètent sans cesse, avec une multiplicité d'images.

La vache, on le dit dans un proverbe, est comme une grosse " gourde " ( jollooru ) : pour la remplir à la mare, il faut la pousser de toutes ses forces sous l'eau, autrement elle restera vide. Pour la vache c'est la même chose : il faut beaucoup peiner pour qu'elle soit rassasiée et qu'elle reste en bonne santé ( nagge no jollooru ).

L'élevage, dit un autre proverbe, est comme " un poil dans la narine " ( ngaynaaka no loeDol foraandu ) : tout ce qui concerne l'élevage, de loin ou de près, est toujours source de douleurs et de soucis. Les problèmes de l'élevage touchent l'éleveur au plus profond de son être ; par exemple, quand une bête est malade ou creve, on se sent bouleversé au plus profond de son âme ( caBa yonki ), comme si l'on nous tirait un poil de la narine : parce qu'on sait très bien ce qu'on perd avec elle !

On dit encore que le détail ressemble à de " l'antimoine " ( pinaari ) qu'on met sur les yeux : cela fait du bien, on est beau avec ce noir autour des yeux, les gens nous admirent. Mais ce n'est qu'une façade ! Ils ne savent pas, peut-être, que les yeux brûlent à cause de cet antimoine.

Le bétail c'est bien, surtout pour ceux qui n'ont jamais passé leurs nuits et leurs journées au milieu des bêtes, dans la poussière, la chaleur, la faim, la soif. Mais les woDaaBe, eux, connaissent trop bien tout cela.

Images multiples d'une réalité dure et rude. La vie de l'éleveur est une lutte, une peine.

#### XIII.4 LE BÉTAIL : BONHEUR ÉPHÉMÈRE

L'élevage d'un troupeau exige une lutte rude, sans repos : c'est une lutte quotidienne. Les agriculteurs, disent les woDaaBe, ont des saisons entières pour se reposer des fatigues de leurs travaux. Ils ont aussi des maisons où s'abriter contre le soleil et contre la pluie. Mais un éleveur ne connaît pas tout cela.

On doit tout soumettre au bien et au profit du troupeau. L'homme, lui, ne compte pas : il doit s'adapter. Les saisons n'apportent pas le repos ( pooftiri ), les woDaaBe n'ont pas de véritable demeure ( wuro ), mais simplement un enclos de branches ( licce ). Tout est finalisé au troupeau : c'est ce que les woDaaBe disent en riant : gaynaako no kootu nagge , un éleveur c'est un tique de vache.

La possession d'un troupeau ne représente pas un bien stable, à l'abri des dangers. Il est au contraire un bien provisoire, éphémère, qui peut disparaître à tout moment.

Le bétail, dit un autre proverbe, est comme " la mousse " ( nguufu ) : ça monte et ça descend, on ne sait pas trop pourquoi. Il faut toujours être vigilants pour protéger son propre troupeau ( jawdi no nguufu ). Un autre proverbe dit la même chose, avec une autre image : " le bétail est comme la saleté " ( jawdi no tuhundi ) : il ne reste pas ( darataako ) . Un riche propriétaire peut se réveiller un beau matin, sans plus une seule bête...

L'enseignement des proverbes donne un ton assez pessimiste. Après les horizons de pouvoir et de prestige que la riches-

se semblait ouvrir à l'homme, maintenant nous sommes dans un cadre complètement différent. On a même l'impression qu'il s'agit d'un enseignement contradictoire. Mais c'est simplement le signe que la vie a des visages multiples, différents et paradoxaux. Les expériences sont toutes partielles et partiales. Elles reflètent toujours des aspects particuliers d'une réalité complexe qui les dépasse. Ce que les proverbes disent n'est jamais contradictoire, mais complémentaire.

Tout change. Tout se transforme. Il semble qu'il n'y a rien qui dure, rien qui reste. " Les calabasses autrefois pleines, sont aujourd'hui vidées de leur contenu " ( tummuDe baranooDe ngaylanaama ), dit un autre proverbe. Celui qui était riche autrefois, aujourd'hui est devenu pauvre, et sa richesse s'est perdue ( risku mum halki ). C'est le réalisme de l'expérience.

Tout a une limite, tout a une fin. " Tout ce qui est long a un bout " ( ko juuti fu e woodi keerol ). On ne sait pas ce qui va venir après une situation de richesse, de prestige. Tout a une limite : il faut que le riche se le répète sans cesse, qu'il ne l'oublie pas. Rien ne dure. Lui, comme tout le monde " ne sait pas ce que demain apporte " ( koowa andaa ko jahango wardata ).

Éphémère, provisoire, le bonheur de la richesse est encore dangereux, parce que les choses peuvent tourner en drame. Celui qui a toujours vécu dans l'abondance, disent les woDaaBe, ne pourra pas facilement s'adapter à une situation de détresse : sa pauvreté sera terrible. Il sera encore plus pauvre qu'un pauvre, qui, au moins, est habitué à sa pauvreté. L'ancien riche, lui, sera complètement désamarré. Et c'est sa richesse même qui l'aura jeté dans cet abîme, d'où il ne pourra jamais plus se relever. C'est ce que rappelle un proverbe : Eii attajiriijo, keppal wari Dum , c'est le manque qui a tué le fils du riche propriétaire .

XIV. ELEVAGE ET TRADITION :Entretiens avec des éleveurs woDaaBe

Dans les deux entretiens qui suivent, la parole est donnée aux éleveurs woDaaBe eux-mêmes. Deux sujets majeurs ont été abordés au cours de ces entretiens : le premier sujet porte sur la valeur du mouvement dans l'élevage traditionnel; le deuxième sur la stratégie commerciale des woDaaBe . (1)

XIV.1. Premier entretien : LE MOUVEMENT

La mobilité constitue sûrement l'élément stratégique le plus important de l'élevage traditionnel des woDaaBe. Elle permet à l'éleveur de profiter au maximum de toutes les ressources naturelles, dispersées dans l'espace et dans le temps. Cfr. X.1 .

"- Nous les woDaaBe, nous disons que l'élevage ne nous laisse pas de repos, ne nous donne pas d'apaisement. Un véritable berger ne peut jamais rester tranquillement au même endroit.

Pendant la saison des pluies, nous sommes toujours en mouvement, à la recherche des lieux humides. Dans nos brousses, il y a des endroits où la pluie tombe en abondance, des endroits où la pluie ne tombe pas en quantité suffisante et enfin des endroits où la pluie ne tombe pas du tout. Concrètement, cela signifie qu'à certains endroits l'herbe pousse bien, en d'autres moins bien et en d'autres pas du tout.

Un bon berger est toujours en quête de nouvelles concernant la situation des pâturages. Il n'attend pas seulement que les nouvelles lui tombent du ciel. On ne peut pas pratiquer l'élevage simplement avec des paroles du genre : " J'ai entendu dire, venez ! " (2).

Dans chaque groupe il y a des éclaireurs (3) qui ont la responsabilité de chercher l'eau et les pâturages pour tout

(1). Entretiens réalisés avec un groupe de WoDaaBe Negerooji qui habitent à l'Ouest de Tchín Talaraden.

(2). Il s'agit d'un proverbe : " Nani- ngaraa ".

(3). Ce sont les warsooBe ou sewtooBe, véritables responsables de la vie pastorale du groupe.

le monde. Mais en fait chaque berger doit porter lui-même ce souci. Nous avons un but précis : donner à nos bêtes le meilleur pâturage possible dans les meilleures conditions possibles.

Nous cherchons toujours ce qui est le meilleur pour nos bêtes : la seule chose qui nous tracasse c'est le bien de nos bêtes : leur bonne santé signifie notre richesse.

Pendant la saison des pluies, en allant toujours plus loin en avant, nous voulons que nos troupeaux puissent profiter au maximum des pâturages, qui ne se trouvent pas en un seul endroit, mais sont toujours éparpillés.

Quand nous arrivons en un lieu donné, nous n'abîmons pas les pâturages, car nous prenons que ce dont nos bêtes ont besoin. Nous restons à peine quelques jours et nous laissons derrière nous la plus grande partie des pâturages. En faisant ainsi, nous ne causons aucun détriment. Nous restons sur place le temps qu'il faut : pas trop longtemps, pour ne pas abîmer ces pâturages sur lesquels nous-mêmes ou d'autres éleveurs vont passer ensuite la saison sèche; mais suffisamment, pour ne pas multiplier inutilement nos campements (chaque endroit où le campement est resté attire par la suite une foule de terribles mouches).

Le fait d'aller toujours en avant, d'être toujours en mouvement est une nécessité. Nous cherchons l'herbe la plus tendre, la plus courte, sans nodosités, celle qui est la plus profitable pour nos bêtes.

Nous cherchons sans cesse la troussée la plus favorable, celle qui, par son eau et ses pâturages, permet une meilleure lactation de nos laitières et une fécondation normale de nos femelles.

Pendant la saison des pluies, nous devons aussi nous éloigner de la zone des cultures : depuis plusieurs années les champs de mil nous poursuivent, le houe des agriculteurs est devenue notre ennemie. La limite des champs ne fait que progresser vers le nord.

D'autre part, nous devons aussi éviter les endroits où

il y a des concentrations trop importantes de troupeaux ( surtout des troupeaux étrangers qui viennent du sud et qui restent simplement pendant la saison humide). Quand il y a trop de bêtes à un endroit, les troupeaux pâturent mal, et on risque aussi de perdre plus facilement des bêtes.

Quand les pluies cessent et que l'herbe commence à sécher alors nous rebroussons chemin et nous revenons aux endroits où nous sommes habitués à passer la saison sèche. Nous revenons dans la région où nous avons l'habitude de vivre. C'est là que nous restons pendant les mois de saison sèche, en attendant les prochaines pluies.

Pendant la saison sèche nous ne nous déplaçons pas comme en hivernage, mais nous ne restons non plus au même endroit. Il y en a parmi nous qui restent même deux ou trois mois au même endroit. Mais tout bon berger sait que quand ses bêtes ne pâturent plus la nuit autour du campement, toute la paille ayant été pâturée, il est temps de lever le camp et de se déplacer ailleurs. Il s'agit alors de petits déplacements, autour du même point d'eau. C'est très important que nos bêtes puissent pâture la nuit dans des endroits pas très éloignés du campement ; autrement les effets néfastes ne tardent pas à se manifester, et la lactation des bêtes laitières commence à diminuer assez vite, et ensuite toutes les bêtes maigrissent.

La destinée d'un taureau castré est d'être transformé soit en mil soit en femelle. En effet, un jour, quand il sera plein de force, il sera vendu ou échangé. Il procurera ainsi du mil pour le campement, ou bien dans le troupeau il donnera la place à plusieurs jeunes femelles.

Le cultivateur, s'il est pauvre et s'il n'a pas beaucoup de mil, ne connaît pas ce que signifie un grenier de réserve, ni un stock de mil. Il ne connaît pas le goût du vieux mil, parce qu'il consomme son mil au fur et à mesure, selon sa faim.

Le pauvre ne sait pas ce que c'est stocker et pourtant il aurait bien envie de stocker pour parer à l'inconnu de l'avenir.

Pour un éleveur, le taureau castré est comme un stock de mil ou un grenier de réserve.

Nous, les éleveurs wodaabe, nous aimons beaucoup nos castrés, parce qu'ils sont utiles et parce qu'ils deviennent les guides du troupeau. Quand on appelle les bêtes, ce sont eux qui écoutent, qui répondent, qui obéissent. Ce sont eux qui précèdent les femelles et qui viennent les premiers, en allant là où on leur dit d'aller.

Ce sont les castrés qui soulagent le travail du berger, par leur bon caractère, leur docilité et leur intelligence.

Celui qui a la possibilité de le faire, essaiera toujours de castrer toute une génération de taureaux. Il castré les jeunes taureaux d'une même classe d'âge, il ne <sup>les</sup> touche pas jusqu'au jour de leur vente. Et pour les vendre, il attend patiemment qu'ils atteignent la pleine force et la pleine croissance.

Un taureau castré de cinq ou six ans ne doit pas encore être vendu, parce qu'il est encore en pleine croissance. Chaque jour il grandit, chaque jour il augmente et à cette âge-là, il n'a pas encore atteint sa plus grande valeur.

XIV. 2 Conscience collective : LES BOGAANS DEVANT L'ECONOMIE DES TAUREAUX.

L'une des reproches les plus courants faite aux éleveurs en général est l'accumulation déraisonnée de bétail uniquement pour des motifs de prestige. On accuse par exemple les boGaafo de ne pas vendre suffisamment de bêtes, de ne pas gérer rationnellement leurs troupeaux, d'être sujets à une mentalité archaïque où le nombre et la quantité valent plus que la qualité. Les enquêtes ludiques précises montrent que ces accusations sont fausses et sans fondement. Mais, au-delà de ces données, il faut comprendre que l'éleveur boGaafo a adopté toute une stratégie en fonction de la nouvelle économie du marché, et que sa conduite du troupeau est profondément influencée par cette stratégie.

— Celui qui est affamé ne pense pas à mettre de côté de la nourriture. Quelqu'un qui est pauvre, ne pense pas de garder intact son grenier de mil. Un éleveur pauvre ne peut pas envisager de mettre de côté des taureaux castrés. Celui dont la famille a faim, dont la femme et les enfants ne sont pas habillés, ne peut pas mettre de côté un beau troupeau de castrés.

Mais par contre, celui qui ne connaît pas la faim et dont la famille ne connaît aucune forme de démunition, celui-là peut se constituer un troupeau de castrés en prévision de l'avenir : exactement comme l'agriculteur aisé garde précieusement dans le grenier son mil.

Le nombre et la beauté des castrés sont pour nous un signe certain de richesse. C'est la richesse elle-même, car seule une situation de bien-être donne la possibilité de mettre de côté des taureaux castrés.

Nous disons que celui qui est lui-même un " castré " ( c'est-à-dire un pauvre et un indigent ) ne peut pas castrer de taureaux. Il faudra d'abord qu'il sorte de son état d'indigence pour qu'ensuite il puisse envisager de mettre de côté des taureaux castrés pour plus tard.

Pour tout dire, un taureau castré est une certitude, un appui. S'il a pu en mettre de côté, il est tranquille, s'il n'a pas pu, cela signifie que son avenir reste incertain.

Un bon berger attendra que le taureau castré ait sept ou huit ans pour le vendre. C'est alors qu'il est dans le plein de sa force et de sa beauté. C'est alors le moment le plus favorable pour le vendre et pour faire du bénéfice. Un berger qui est obligé de vendre un jeune taureau est sûrement un pauvre; et aussi un berger qui vend un taureau déjà vieux et sans force, est sûrement un berger stupide.

Une vache stérile doit être traitée comme un taureau castré. D'ailleurs, très souvent, elle préfère la compagnie des taureaux castrés. La stérile est une " castrée ".

On ne doit pas vendre trop tôt une vache stérile. C'est comme pour un castré : il faut attendre qu'elle arrive au sommet de sa croissance et de sa force, avant de la vendre.

Si le berger a besoin d'argent pour nourrir ou habiller sa famille, alors que ses taureaux castrés n'ont pas encore atteint la plénitude de leur croissance, c'est plutôt du côté des vieilles vaches qu'il regardera et il les vendra sur les marchés. Il est préférable qu'il vende une vieille bête plutôt qu'un taureau castré en pleine croissance. Et s'il n'a pas de vieilles bêtes, il est encore préférable qu'il vende un jeune taurillon à peine sevré, plutôt qu'un taureau castré en pleine croissance.

A partir de sa neuvième ou dixième année de vie, un taureau, qu'il soit castré ou non, n'augmente plus. Sa croissance s'arrête là et à partir de ce moment-là il commence à regresser : ses muscles et sa chair commencent à flétrir, à diminuer. C'est le moment de le vendre, avant qu'il ne soit trop tard. Il ne faut pas trop attendre, autrement il devient vieux et sa valeur décroît.

Pour une vache c'est différent : une vache ne vieillit pas aussi vite qu'un taureau. D'abord c'est le taureau qui vieillit, ensuite c'est la vache.

Une vache qui continue à être pleine normalement et qui porte à terme ses gestations sans trop de difficultés, ne peut pas être dite vieille au bout de sa dixième ou onzième année de vie. Surtout si elle vit dans une région où les pâturages sont bons, et si elle n'a échappé aux diverses maladies. Nous disons qu'une vache de dix ans n'est pas vieille, qu'elle n'a pas bougé du tout.

Le fait d'avoir eu beaucoup de portées ne vieillit pas une vache. Au contraire, une vache qui ne devient pas pleine facilement et dont le cycle des chaleurs est très espacé, vieillit beaucoup plus vite qu'une vache aux nombreuses portées. Alors à dix ans, elle peut être considérée déjà comme vieille.

Pour juger de la vieillesse d'une bonne vache, il faut penser à ses années plus qu'à ses vêlages.

Un bon berger ne garde pas de bêtes inutiles sans son troupeau. Il sait les vendre au moment opportun, même s'il s'agit de bêtes qu'il aime beaucoup, de bêtes que son père lui a laissées et qui appartiennent à une lignée de vaches précieuse ou ancienne.

Mais il y a aussi un type de bêtes que certains préfèrent garder au milieu de leurs bêtes et de ne pas les vendre. Ce n'est pas à cause de leur nom, ni de leur fécondité, mais à cause de leur robe qui porte chance au troupeau tout entier(1). Ce sont en général des bêtes à la robe très variée : ce sont les vieux qui savent les reconnaître au milieu du troupeau et qui concèdent, à ceux qui veulent bien les écouter, de garder cette espèce de bêtes, uniquement dans l'espoir que leur présence puisse profiter au troupeau tout entier.

(1). Cette bête porte-chance est appelée wo''inaange ( litt. celle qui porte du profit). Au contraire pour la porte-malheur ( noontaange ) cfr. IX.3.

C O N C L U S I O N

## C O N C L U S I O N

Les pages de cette étude ont voulu introduire à la connaissance des pratiques traditionnelles de l'élevage des woDaaBe. Mais elles doivent nous mener à nous poser un certain nombre de questions de la plus grande actualité et importance pour l'avenir de la société pastorale boDaaDo.

Tout d'abord au sujet de l'impact précis et des implications concrètes que tout ce capital de connaissances, de pratiques, de comportements et de stratégies doit jouer dans un développement harmonieux de l'élevage traditionnel, pour qu'il ne reste pas un " fossile " merveilleux, mais inutile.

Depuis l'époque coloniale à nos jours, avec la progressive mise en place des structures techniques, il s'est creusé un fossé profond entre cette " expérience " traditionnelle d'une part et la " technique " des services d'autre part. Cette situation a créé une sorte de conflit, qui ne peut favoriser aucune forme de développement.

D'une part, les Services vétérinaires se plaignent de la non-collaboration des éleveurs ( au moment, par exemple, des campagnes de vaccination). Les éleveurs d'autre part se trouvent dans une situation de dépendance, de marginalisation et de subordination par rapport aux agents de l'Elevage, et n'ont pas toujours l'impression que tout le poids de leur expérience soit valorisé et pris en considération.

La solution de ce conflit n'est pas facile. D'un côté, la connaissance traditionnelle des éleveurs doit pouvoir accepter de se mettre en question, pour se développer et s'approfondir. Tout au long du XXème siècle, l'élevage des woDaaBe a subi des transformations très profondes et les woDaaBe ont très bien réagi à cette situation. Leur arrivée dans la zone aride du Sahel, bien différente des riches pâturages du Borno ou de Sokkoto, où ils avaient vécu auparavant, les a obligés à une profonde révision de leur système pastoral. Aujourd'hui les WoDaaBe seraient prêts à recevoir les apports extérieurs d'une technique qui, déjà, à leurs yeux, a du prestige. Les programmes de formation de secouristes vétérinaires pourraient susciter leur plus grand intérêt, à condition qu'ils soient menés en lien profond avec ceux qui dans la société traditionnelle detiennent plus particulièrement ces connaissances et qui jouent déjà ce rôle.

D'autre côté, il faut que les responsables techniques soient davantage sensibles à tout le poids que représente ce " stock " de connaissances. Le point de vue, le comportement et la perception des problèmes des éleveurs doivent être davantage pris en considération, dans un souci profond de réajuster les déséquilibres créés par la technocratie, et avec la volonté de créer de nouvelles technologies plus appropriées.

. . .

Le fait d'être éleveur fait partie de la définition même qu'un boDaaDo donne de lui-même. Il lui est impossible de s'imaginer sans son sawru ( bâton de berger ); qui pour lui est symbole de toute une manière d'être. Le fait d'être éleveur de bovins est au centre de toute son activité, de toute son

économie, de toute sa pensée, de toute sa conception du bonheur, de la vie et de la mort.

Entre le bétail et le boDaaDo il y a un lien profond, qui n'a rien à voir avec du sentimentalisme ou du naturalisme : le lien se situe à un niveau existentiel. Le troupeau est au centre de sa vie, parce qu'il est pour lui nourriture, travail, sécurité, prestige, plaisir, jeu.

Pour l'éleveur boDaaDo, le troupeau est un capital productif et reproductif, et toute son économie domestique en dépend. Il est son moyen de production ( pour l'auto-consommation et pour la commercialisation ), son bien commerciale qui lui permet d'acheter des biens de consommation et de prévoir les dépenses exceptionnelles. Le troupeau est encore un moyen d'échange et de prestations : c'est à travers l'échange de bétail que l'éleveur peut renouveler le troupeau lui-même, diversifier son élevage, récompenser les services des autres et obtenir des objets et des produits.

Mais pour un boDaaDo, le troupeau constitue aussi un bien social. C'est le bétail qui fonde et scimente toute relation à l'intérieur de la société. Dans les rites, la bête égorgée " valide " le mariage et les naissances, et la consommation communautaire de la viande rend solide le lien social. Dans le prêt traditionnel de bêtes et dans les donations de bêtes ( dot, héritage, allocation ), les bêtes circulent à l'intérieur du groupe, en renouvelant les liens de consanguinité et d'alliance, en créant les liens d'amitié et d'entraide.

D'un autre point de vue, le troupeau est le symbole même de la richesse, du prestige, du pouvoir; il constitue la forme unique d'accumulation de richesse.

Moyen de travail ( pour les voyages, les transports, les déménagements ), moyen de jeu et de sport ( jeu des troupeaux et course de chameaux ), le troupeau est plus profondément un bien culturel : c'est la propriété d'un troupeau qui rassemble la société boDaaDo. C'est encore le troupeau qui donne à tout individu une identité culturelle précise, liée à un travail, à des techniques, à une pensée, à une vie sociale.

. . .

Mbi'eteeka re'ataa, dit le proverbe : des choses à raconter, il y en a toujours. Surtout quand on parle d'un sujet qui tient tellement à coeur, comme l'élevage, le troupeau, le bétail...

Quand on parle de tout cela avec les woDaaBe, on a l'impression de parler avec des amoureux . Le vieux boDaaDo le sait très bien, le jour où il part en brousse pour attraper un pic-boeuf ( nyaalal ), lui prendre le foie, le faire griller, le piler, le mélanger avec un tique et le donner à manger à son petit-fils : il faut, se dit-il dans son coeur, que l'enfant attrappe ce même amour et cette même passion pour le troupeau qu'ont le pic-boeuf et le tique.

A N N E X E S

## ANNEXE n.1

TABLE ALPHABÉTIQUE DES PLANTES  
( selon la désignation scientifique )

Acacia albida ( mimosacea )	: <u>caaski</u>
Acacia ehrebergiana ( mimosacea )	: <u>tamas</u>
Acacia laeta ( mimosacea )	: <u>dibeehi</u>
Acacia nilotica ( mimosacea )	: <u>gawari, gonaaki</u>
Acacia tortilis ( mimosacea )	: <u>cilluki</u>
Alysicarpus ovalifolius ( papilionacea )	: <u>gadagiire</u>
Andropogon gayanus ( graminacea )	: <u>raYYere, sooBre</u>
Aristida funiculata ( graminacea )	: <u>korom</u>
Aristida gracilis ( graminacea )	: <u>saraho</u>
Aristida sieberana ( graminacea )	: <u>surungeewol</u>
Bahunia rufescens ( caesalpinacea )	: <u>nammaari</u>
Balanites aegyptiaca ( zigophyllacea )	: <u>tanni</u>
Blepharis linariifolia ( acanthacea )	: <u>gillal</u>
Boscia senegalensis ( capparidiacea )	: <u>jigahi</u>
Calotropis procera ( asclepiadecea )	: <u>bamambi</u>
Cassia nigricans ( caesalpinacea )	: <u>nyanngal buubi</u>
Cenchrus biflorus ( graminacea )	: <u>hebbere</u>
Chrozophora brocchiana ( euphorbiacea )	: <u>nduusur,</u>
Citrullus colocynthis ( Cucurbitacea )	: <u>habardu</u>
Citrullus lanatus ( cucurbitacea )	: <u>gunaaru</u>
Combretum micranthum ( combretacea )	: <u>gumuumi</u>
Combretum glutinosum ( combretacea )	: <u>Dooki</u>
Commiphora africana ( burseracea )	: <u>baDaaDi</u>
Crotalaria podocarpa ( papilionacea )	: <u>pottalhi</u>
Cymbopogon giganteus ( graminacea )	: <u>gajaali</u>
Cymbopogon proximus ( graminacea )	: <u>hurdu-dumboore</u>
Cymbopogon schenanthus ( graminacea )	: <u>noobol</u>
Cyperus conglomeratus ( cyperacea )	: <u>ndaYon daaDi</u>
Dactyloctenium aegyptium ( graminacea )	: <u>nguDe-nguDeeri</u>
Digitaria horizontalis ( graminacea )	: <u>laalowol</u>
Echinochloa colona ( graminacea )	: <u>nyerYaare</u>
Eragrostis tenella ( graminacea )	: <u>bubuhi</u>
Gisekia phainacioides ( molluginacea )	: <u>takkal ciilal</u>
Grewia bicolor ( tiliacea )	: <u>kelli</u>
Grewia flavescens ( tiliacea )	: <u>gursumuhi</u>
Grewia tenax ( tiliacea )	: <u>ciIBooli</u>
Cynandropsis gynandra ( capparidiacea )	: <u>lanjere, gaasaya</u>
Guiera senegalensis ( combretacea )	: <u>sabaraahi</u>
Hyparrheina dissoluta ( graminacea )	: <u>sel-selnde</u>
Indigophera dyphilla ( papilionacea )	: <u>gaccungolhi</u>
Ipomoea acanthocarpa ( convolvulacea )	: <u>layel</u>
Ipomoea involucrata ( convolvulacea )	: <u>lay-laydu</u>
Leptadenia hastata ( asclepiadacea )	: <u>yaaDya</u>
Maerwa craccifolia ( capparidiacea )	: <u>cenceni</u>
Nymphaea ( nymphaeacea )	: <u>gaandowol</u>

Panicum laetum ( graminacea )	: <u>sabeeri</u>
Panicum turgidum ( graminacea )	: <u>gajaloi</u>
Peristrophe bicalcyculata ( acanthacea )	: <u>nyaanyataare</u>
Piliostigma reticulatum ( caesalpinacea )	: <u>barkehi</u>
Salavadora persica ( salvadoracea )	: <u>kacacce</u>
Schoenefeldia gracilis ( graminacea )	: <u>huDo rimo</u>
Sorghum aethiopicum ( graminacea )	: <u>gabaraari</u>
Sporobolus festivus ( graminacea )	: <u>ndiriiri</u>
Sporobolus helvolus ( graminacea )	: <u>ngarziiri</u>
Tapinanthus globiferus ( loranthacea )	: <u>sotoore</u>
Tephrosia purpurea ( papilionacea )	: <u>massahi</u>
Triumfetta pentandra ( tiliacea )	: <u>follere</u>
Tribulus terrestris ( zygophyllacea )	: <u>tuppere</u>
Ziziphus mauritiana ( rhamnacea )	: <u>jaaBi</u>
Ziziphus mucronata ( rhamnacea )	: <u>gulun jaaBi</u>
Zornia glachidiata ( papilionacea )	: <u>dengeere</u>

## ANNEXE n. 2

## LISTE DES DEPENSES EXCEPTIONNELLES

Chez les woDaaBe, les dépenses dites " exceptionnelles " ont une grande place. Par leur importance et par leur nombre, elles ont un poids et une valeur déterminante pour toute l'économie familiale. Ces dépenses sont soutenues, presque intégralement, par la vente de bétail . (1)

## DEPENSES A LA NAISSANCE D'UN ENFANT :

- taureau à égorger pour la naissance du premier-né ( val. comm.: 40.000-50.000 cfa ).
- bœuf à égorger à la naissance de tout nouveau-né ( val.comm.: 7.000-10.000 cfa ).

## DEPENSES RELATIVES AU MARIAGE D'UN FILS :

- trois taureaux à égorger successivement pour le contrat du mariage koobgal ( val. comm.: 130.000-150.000 cfa ).
- bête à donner au père de l'épouse ( bête du puDDirdi ) ( val.comm.: 50.000 cfa ).
- coutume dite de l'alorde ( pague pour la fiancée ) ( val.comm.: 3.000 cfa ).
- coutume du yoorde ( cadeaux à donner à l'épouse pendant sa première grossesse, époque appelée boofnDam , pendant laquelle elle est retournée chez son père): 7 calabasses, mil, sel, piment, natron. Val. comm. : 15.000-20.000 cfa.
- coutume du barka ( cadeaux à l'épouse après le premier accouchement ) : mil, lait, beurre, argent, piment, sel, natron. Val. comm.: 20.000 cfa
- coutume du mbosdi ( cadeaux au nouveau-né et à la mère, après le premier accouchement ) : val'comm.: 18.000-20.000 cfa.
- coutume du deuxième alorde ( cadeau à l'épouse, avant son retour définitif à la maison de l'époux, après son premier accouchement). Val. comm.: 3.000 cfa.

## DEPENSES RELATIVES AU MARIAGE D'UNE FILLE :

- coutume du liirtiirdi ( cadeau de mil à la famille de l'époux, avant le départ de la fille chez l'époux). Val. comm.: 10.000-15.000 cfa

(1). Chez les woDaaBe Degereéji Cahidooji, à l'ouest de Tchín Tabaraden.

- coutume du biikorde (cadeaux à la fille elle-même, avant son premier départ chez son mari) : 7 calabasses, chaussures, pagnes. Val.comm.: 40.000 cfa.
- coutume du doongal (cadeaux à la fille de tout l'outillage de la maison).Val.comm.50.000.

DEPENSES RELATIVES A TOUT NOUVEAU MARIAGE TE'GAL :

- taureau à égorger.Val.comm.: 50.000 cfa.

DEPENSES RELATIVES A CERTAINES ETAPES DE LA VIE :

- chiffre symbolique que tout jeune garçon doit payer au responsable des jeunes pour avoir droit d'entrée au daDDo : 10 cfa.
- préparation de la cérémonie de l'unirki (passage d'un homme à l'état adulte). Mil et ingrédients pour la sauce. Val.comm.:50.000 cfa
- vache laitière à égorger et veau à donner en aumône à la mort d'un vieux.Val.comm./70.000.

DEPENSES RELATIVES A LA VIE SOCIALE :

- Frais d'organisation d'une journée d'invitation collective. Val. comm.: 20.000 cfa.
- taureau à égorger au commencement d'un rôle social ( laamiDo kaë'en etc.)/Val.comm. : 40.000-50.000 cfa.
- frais d'accueil ( hôtes ): sucre, thé, petit bétail à égorger. Val. comm. dans l'année : 25.000-40.000 cfa.

et en plus : frais extraordinaires de voyage, d'achats de médicaments etc.

## ANNEXE n. 3

ENQUETE QUANTITATIVE  
SUR LES BOVINS ET LES MOUTONS

Cette enquête concerne 444 naissances de bovins, appartenant à 154 reproductrices ( de race " bororo " et " azawak " mélangées ), survenues entre janvier 1975 et décembre 1980. Elle a été menée auprès d'une seule fraction de woDaaBe Degereeji Cahidooji vivant dans une région très étendue à l'Ouest de Tchín Tabaraden.

Cette enquête concerne certains aspects bien précis de la dynamique des troupeaux : les naissances, la proportion entre mâles et femelles, la mortalité, l'utilisation de ces bêtes. Pour la distribution des naissances selon les mois et les saisons, cf. Tableau A, IV, 3. Aussi, pour l'âge des taureaux vendus, cfr. Tableau A, XI, 3.

Tableau A, IV, 3. Aussi, pour l'âge des taureaux vendus, cfr. Tableau A, XI, 3.

Sur un nombre total de 444 naissances, on compte 270 femelles contre 174 mâles. Cela signifie que les femelles constituent 60,8 % des naissances, contre 39,1 % des mâles.

Sur le total, on enregistre 48 bêtes crevées (10,8 %) et 75 vendues ( 16,8 %). 40 bêtes ( 9 % de l'ensemble ) ont fait l'objet d'un prêt traditionnel ( haBBanae ) et 10 bêtes ( 2,2 % de l'ensemble ) ont été utilisées dans des cérémonies traditionnelles ( particulièrement pour la célébration des mariages koobgal et te'gal, pour l'imposition du nom du premier-né etc.).

TABLEAU A  
ENQUETE SUR LES BOVINS

Catégorie	Mâles n (%)	Femelles n (%)	Total n (%)
nombre tot.	174	270	444
bêtes crevées	20(11,4 )	28(10,3,)	48(10,8%)
bêtes vendues	64(36,7 )	11(4 )	75(16,8%)
bêtes prêtées	-	40(14,8 )	40(9 )
bêtes util.cérém.	10(5,7 )	-	10(2,2%)
bêtes restées	80(45,9 )	191(70 )	271 (61 )

Ces données peuvent être complétées par celles d'une autre enquête complémentaire conduite sur les moutons appartenant au même groupe de woDaa-Be.

Sur 174 naissances appartenant à 58 brébis, les femelles constituent 58,6 % contre 41,3 % des mâles. 25 % des femelles ont été l'objet d'un prêt traditionnel, alors que 16 % des mâles ont été utilisés dans des cérémonies traditionnelles ( imposition du nom, accueil d'hôtes etc.).

TABLEAU B  
ENQUETE SUR LES MOUTONS

Catégorie	Mâles (%)	Femelles (%)	Total (%) n=174
nombre tot.	41,3	58,6	100
bêtes crevées	22,2	25,4	24,1
bêtes vendues	55,5	1,9	24
bêtes prêtées	-	25	14,9
bêtes utilisées dans cérémonies	16	-	6,8
bêtes restées	7,7	48,7	31,1

## ANNEXE n. 4

## LE TROUPEAU " VITAL "

(Il s'agit d'un calcul théorique, fait avec un groupe de woDaaBe , pour déterminer l'importance quantitative et la structure d'un troupeau " minimal " pour une famille de 5-6 personnes ).

BOVINS

- 5 vaches laitières  
( avec les 5 veaux ) : production laitière  
immédiate et reproduction.
- 5 vaches adultes : production laitière  
prochaine et reproduction
- 6 génisses (2-3 ans) : production laitière  
et reproduction futures.
- 2 taureaux castrés  
(4-8 ans ) : vente
- 6 taureaux  
(2-4 ans ) : vente future, fonction  
sociale.
- 1 taureau reproducteur : reproduction
- 1 boeuf porteur : transports.

Total bovins : 26 bêtes adultes  
5 veaux

DIVERS

- 3 ânes : transports
- 1 chameau : voyages, transports
- 6 brébis : vente, reproduction
- 3 béliers : vente, reproduction

## ANNEXE n.5

LE DEBUT DE L'ELEVAGE  
( récit mythique )

Il y avait autrefois une jeune fille arabe. Quand elle eut ses premières règles, elle s'en alla au bord du fleuve, lava son pagne, le mit à sécher au soleil. Elle se coucha et s'endormit. Alors un Ange vint et ce fut lui qui la mit enceinte.

Quand elle fut enceinte, son père, qui était un marabout arabe, ne cessait de demander : il suppliait, au nom de Dieu, qu'on lui montre celui qui avait mise enceinte sa fille.

Alors l'Ange vint dans l'eau, se manifesta à lui et ils purent discuter ensemble . Puis l'Ange s'en alla et la jeune fille enfanta et mit au monde deux jumeaux : c'était des garçons.

Après la naissance des jumeaux, le marabout dit à l'Ange : " Maintenant il faut que tu donnes la dot à ma fille ! ". L'Ange lui donna la dot : il lui donna une vache grise et un taureau. C'est de l'eau qu'il les sortit.

Les deux garçons grandirent, jusqu'au jour où ils devinrent adultes. Les bovins qui leur avaient été donnés ne s'approchaient pas des gens : ils avaient peur, ils étaient effrayés par les gens. Ce fut la raison pour laquelle ils partirent en brousse.

Les bovins partaient toujours plus loin , et la mère avec ses deux enfants suivaient. Chaque soir ils allumaient un feu pour les bovins, qui revenaient autour du feu, et se couchaient à cet endroit. Et puis le lendemain, ils partaient et allaient toujours plus loin. Et la mère avec les deux enfants suivaient.

Des deux jumeaux, l'un est l'ancêtre des woDaaBe, l'autre l'ancêtre des fulBe.

. . .

BiDDo debbo arabankeejo e jooDi, e jooDi, faa waDi lisaI. To nde waDii lisaI, daga no dillu, yehi dow maayo. O lohonu wudere mum, daga o liir nde. Daga no waali, Daani.

Doohan malaykaawol ngonngol wari, kam waDani Dum reedu. To ngol waDanii mo reedu,- baaba mum no

moodibbo arabankeejo, - baaba mum waDi ga Yamgo,  
e adda'o Allaa o hollu mo mbaDanDo Dum reedu.

Ndehan, malaykaawol wari nder ndiyam, ngol wannga-  
nii Dum, Be mbollidi. Nde o yehii, BiDDo debbo  
rimi : BiBBe DiDo o siwti, worBe.

Nde o siwti Be, ndehan moodibbo wi'i : " Biyam,  
say a hokkanii Dum koowruDi ". Malaykaawol  
hokkani Dum koowruDi; ngol hokki mo nagge fure  
e ngaari. Nder ndiyam o itti Di fu.

Nden nde Be ndima, raBBe Be° worBe, faa kon  
YoB-YoBta. Na'i Din Di kokka, Di takkataako  
duuniya, Di kuley duuniya ; suuda Di ngoodi :  
ko nattini e ladde.

Na'i Di ndilli, mbaDi yeeso, ndilli, mbaDi yee-  
so, inna Bikkon koohan e Bikkon mum e gaDa, da-  
ga no mbaDey ga yayinaago Di. Jemma fu to Di  
nduuDnane, Di mbaaloto tan. Nden nyalooma ka-  
Dima, Di ndilli, mbaDi yeeso; inna Bikkon  
koohan e Bikkon mum e gaDa.

Nder siwtaakon konnday, o'o go'oto fuDDi woDaaBe,  
o'o go'oto ma kam fuDDi fulBe.

## ANNEXE n.6

RECIT D'UN ECLAIREUR

( C'est le compte-rendu d'un conseil de vie nomade (kinnal) pendant la saison des pluies, pour décider communautairement les modalités d'un déplacement. L'éclaireur (cewtoo, garsoo) est resté absent toute la journée. A son retour, le soir, tous les hommes du groupe se rassemblent auprès de lui, pour écouter son récit et pour prendre ensemble les décisions. Enregistrement et notes faites en septembre 1981, au nord-ouest de Tillia).

- " Vous avez vu, je n'ai pas passé ici la journée. Je suis parti à l'aube, et j'ai pris la direction nord-ouest. Pas exactement le nord, pas exactement l'ouest. C'était pour rechercher ce que nous tous désirons. Et ce que nous désirons n'a qu'un nom : du pâturage. De l'eau et du pâturage.

Là où j'ai passé la journée, j'ai pu discuter avec un groupe de woDaaBe K. Ils m'ont donné de bonnes indications, ils ne m'ont pas menti. Mais j'ai décidé qu'il valait la peine que moi-même je me rend personnellement compte de la situation, pour pouvoir vous donner de nouvelles précises. Je neux vous dire que j'ai trouvé de l'herbe et que j'ai trouvé de l'eau. Donc, ce qui peut être de profit pour nous, et pas ce qui ne peut pas nous être profitable. Voilà, ce sont les indications que je vous donne, qu'elles vous plaisent ou non.

Si vous voulez y aller, je vous ai dit d'y aller. Et si vous ne voulez pas y aller, moi, je ne vous ai pas dit de rester ici. Vous en êtes témoins. Avez-vous compris ?

Je m'adresse à tout adulte présent ici à cette veillée, surtout à tous ceux qui sont plus âgés que moi. Je donne ces indications à tout hoDaaDo présent ici.

J'ai vu de la bonne herbe, de la très bonne herbe. De l'herbe qui n'a pas du tout souffert de manque de pluie : une herbe tendre, arrosée par une pluie récente. Une herbe qui se trouve dans des plaines argileuses trempées d'eau, des plaines rouges.

C'est dans des endroits que vous tous connaissez bien : entre Innibini et Tsalan, dans la direction de la colline de Chinbuka. C'est dans ces trois endroits différents que j'ai accompli ma reconnaissance. Et c'est là que j'ai pu voir ce qui m'a plu beaucoup.

Il s'agit d'herbe tendre, bien levée sur le sol, de ce type d'herbe qui profite bien à nos troupeaux. Je ne parle que de ce dont je suis bien au courant.

Les trois endroits n'ont pas la même valeur : le plus éloigné, celui que j'ai vu en dernier, est celui qui m'a plu davantage. L'herbe du premier endroit que j'ai vu ce matin en partant d'ici, est abondante, mais elle a souffert du manque d'humidité. La région manque de pluies depuis plusieurs jours. L'herbe du deuxième endroit que j'ai visité, est aussi très abondante, mais elle a commencé à faner. Elle a senti fortement le soleil de ces derniers jours, et ses extrémités supérieures ont commencé à se replier et à pencher vers le bas. Il s'agit d'une herbe de bonne qualité, mais que le vent a commencé déjà à flétrir. C'est plus loin, là où je suis allé par la suite, que j'ai vu l'herbe meilleure. Elle est verte comme les feuilles de l'oignon. D'une couleur verte foncée, qui étincelle au soleil.

Voilà mes indications. Que vous soyez d'accord ou non, j'ai donné mes indications, sur ce que mes yeux ont vu, et non sur ce que mes oreilles ont entendu.

Je vous dis franchement que, pour ce qui me concerne, c'est dans cette direction que demain matin de bonne heure, je me mettrais en route".

( Tout le monde a écouté en silence l'exposé de l'éclaireur. Par petits groupes, on commente les nouvelles. Tout le monde semble d'accord sur le fait qu'il faut absolument lever le camp de l'endroit où ils sont actuellement, parce que l'eau des nares est trop polluée. Plusieurs se disent satisfaites des nouvelles reçues; mais ils sont aussi inquiets du fait que déjà d'autres wofaaBe aient trouvé l'endroit . L'éclaireur reprend la parole ).

Je vous ai dit que j'ai vu du monde là-bas. C'est justement parce que c'est un très bon endroit. Il n'y a pas de doute que si nous voulons du bon pâturage, c'est là-bas que nous pouvons en avoir. Quant aux woDaaBe, il ne s'agit pas d'un groupe important : juste quelques troupeaux. S'il s'agissait de troupeaux nombreux, moi-même je ne vous aurais pas dit d'aller là-bas. Ils sont là-bas, mais c'est comme s'ils n'y étaient pas. Ils ont pâturé, mais c'est comme s'ils n'avaient pas pâturé !

( Quelqu'un demande à l'éclaireur la qualité de pâturage qu'il a trouvé ).

J'ai surtout vu du cram-cram vert, du tribulus, de l'ipomoea involucrata et de l'hyparrheina dissoluta. Ce sont surtout ces quatre espèces qui ont attiré mon attention.

( Quelqu'un ne se dit pas trop content de la présence du tribulus : il dit qu'en cette saison les bêtes ne l'apprécient plus beaucoup ).

Le tribulus est un très bon fourrage, s'il se trouve en plein milieu des autres espèces. Les bêtes ne l'attaquent pas en premier, mais par la suite elles l'apprécient, et il devient un très bon fourrage de soutien.

( Certains reviennent sur la présence dans la région d'autres woDaaBe. Il s'agit d'un groupe de woDaaPe K. avec lesquels récemment il y a eu des tensions. Plusieurs craignent, en se rapprochant d'eux, de raviver ce conflit ).

A mon avis, il n'y a pas de choix. Parfois, il y a des déplacements nécessaires, et parfois des déplacements qui ne sont pas nécessaires. Aujourd'hui nous n'avons pas de choix.

( Le lendemain, à l'aube, l'éclaireur est le premier à se mettre en route : direction nord-ouest. Presque tous le suivent, à l'exception de une bonne dizaine de troupeaux du lignage des C. : ils préfèrent partir vers le nord. Ce qui les détermine ainsi semble surtout être la peur de se rapprocher des woDaaPe K. ).